

Marc Halévy

Kabbale érotique et mystique

Le Cantique des cantiques

Collection « Horizons ésotériques »

Dangles
ÉDITIONS 

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Premier acte : Le Cantique des cantiques...

L'organisation du poème

Structure

Le Cantique des cantiques est un des livres les plus courts du canon biblique. Il comprend cent dix-sept versets répartis en huit chapitres. Il est organisé comme pour être joué sur une scène théâtrale. Il est constitué d'une suite de répliques dont le nombre dépend de la manière dont on découpe le texte. Pour ma part, j'en compte trente et une, le titre étant compté comme réplique – clamée par le Chœur, sans doute.

Ici aussi, le Cantique se distingue des autres livres bibliques qui, tous, sont des récits, des réflexions, des narrations, mais jamais des dramaturgies.

Il s'en distingue aussi, on l'a dit, par le fait que, malgré qu'il y soit omniprésent, Dieu n'y est jamais cité ! Nulle part, on n'y trouvera le moindre YHWH ou le plus minuscule Elohim...

Le Cantique est le texte mystique le plus laïque qui soit.

La découpe massorétique en chapitres et versets n'est pas originale ; elle a été menée, canoniquement, par les érudits massorètes (les « maîtres de la tradition » : *Ba'al massorah*), du v^e siècle au ix^e siècle de l'ère commune. Le Cantique, comme les autres livres de la Bible hébraïque, se présentait, jusque-là, comme des rouleaux ininterrompus de lettres à la queue-leu-leu, sans aucun signe ni ponctuation, ni vocalisation, ni cantillation.

Personne ne sait aujourd'hui qui fut l'auteur du Cantique, ni quelle était sa destination. L'auteur, probablement une femme lettrée du iii^e siècle avant l'ère commune, y montre une belle connaissance du

cœur humain en général, et du cœur tendre d'une belle adolescente, en particulier.

Quant à la destination et au public visés par le Cantique, on en ignore tout. Était-il déclamé, comme un poème, ou joué comme une saynète, ou chanté comme un opéra avant la lettre ? Mystère !

On sait seulement que son admission dans le canon biblique posa problème aux rabbins qui y voyaient, à juste titre, un hymne au naturalisme et au panthéisme propres au Judaïsme sadducéen d'avant la destruction du Temple et d'avant le triomphe des pharisiens.

Rôles

Le poème se distribue sur trois rôles.

L'Amante en est l'héroïne centrale que l'on nomme, à un moment, la Shoulamit ; elle est une adolescente paysanne, descendue à la ville (probablement Jérusalem), venue du haut du mont Liban où elle habite. Elle cherche l'Aimé. Éperdument. Et tout le poème narre cette quête immense et terrible.

L'Amante symbolise, tout à la fois, le Corps, le Cœur, l'Esprit et l'Âme de l'homme face au mystère de l'Amour et de sa quête.

L'Aimé est l'objet de l'Amour de l'Amante. Il est jeune. Il est beau. Il est poète. Il séduit. L'Amante croit avoir trouvé l'Aimé de ses vœux, en la personne de ce Shlomoh dont on suggère qu'il pourrait être le roi Salomon.

L'Aimé symbolise l'objet de toute cette quête mystique : la Vie par le Corps, la Nature par le Cœur, le Réel par l'Esprit et le Divin par l'Âme.

Le Chœur enfin, composé des « filles de Jérusalem », constitue un personnage central, mais qui apparaît insignifiant à première lecture. Nous en parlerons plus loin.

Clins d'œil guématriques

Le Cantique des cantiques comprend huit chapitres. Or le nombre huit, dans la tradition numérologique générale, exprime l'Amour, et dans la tradition numérologique hébraïque indique les huit jours s'écoulant entre naissance et circoncision, c'est-à-dire qu'il symbolise l'Alliance.

Amour et Alliance : le ton est donné.

De plus, le Cantique se décompose en 117 versets. Ce nombre 117 est intéressant. Il est égal à 9 fois 13. Et 9 est le carré de 3. Et 3 est le symbole du mouvement, du processus de la Vie, incarné par les trois Pères d'Israël, par les trois patriarches : Abram/Abraham, Ytz'haq, et Ya'aqob/Ysra'el.

Regardons cela...

Le nombre 3 est ici placé au carré et tend vers le 9 qui est le nombre de l'Accomplissement, c'est-à-dire le mouvement du mouvement, c'est-à-dire la quête mystique. C'est bien de cela que nous parle le Cantique : de la quête mystique de l'Aimé par l'Amante, de la quête de l'Amour absolu.

Le nombre 13 est plus difficile et subtil. Dans la tradition juive, il symbolise les treize constellations, en phase sur cela, Ibn Ezra nous le confirme, avec les anciens traités d'astrologie qui, en plus des douze « maisons » bien connues, en plaçait une treizième, le Serpenteaire selon certains, quelque part au début de l'automne. Les treize constellations figurent l'univers, le tout du Tout, le Réel dans sa totalité. Ainsi, la quête de l'Amour et de l'Aimé par l'Amante devient la quête de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin respectivement par le Corps, le Cœur, l'Esprit et l'Âme du mystique.

Voilà exactement le sujet du Cantique des cantiques !

De plus, le nombre 13 donne 4 (1 + 3) qui est le symbole de la Réalité, de la Matérialité et de la Maternité (matière et matrice forment un doublet magnifique) au travers des quatre Mères d'Israël : *Sarah*, *Liah*, *Ribqah* et *Ra'hel*. Ainsi, le 4 devient symbole du Corps (ses quatre

membres, ses quatre systèmes ; respiratoire, circulatoire, digestif et reproducteur). On verra, tout au long de ce livre et, plus précisément, dans l'épilogue, que le 4, le quaternaire est aussi le symbole de la Spiritualité et de ses quatre voies...

Quelques guématries supplémentaires...

Le titre complet d'abord : *Shir ha-shirim lé-Shlomoh*, « Chant des chants de Salomon » comme le traduit Patrick Calame, mais, plus exactement : « Cantique des cantiques pour Shlomoh ».

ShYR HShYRYM LShLMH :

$300 + 10 + 200 + 300 + 10 + 200 + 10 + 40 + 30 + 300 + 30 + 40 + 5 = 1300 + 170 + 5 = 1475$ qui donne 17 ($1 + 4 + 7 + 5$) qui donne 8 à nouveau : l'Amour et l'Alliance.

Quant au titre usuel : *Shir ha-Shirim*, le « Cantique des cantiques », il vaut :

$300 + 10 + 200 + 300 + 10 + 200 + 10 + 40 = 1000 + 70 = 1070$, soit 8 encore : toujours l'Amour et l'Alliance.

Voyons maintenant le nom des deux héros du texte...

La *Shoulamit* est ShWLMYT et vaut $300 + 6 + 30 + 40 + 10 + 400 = 700 + 80 + 6 = 786$, soit 21 et donc 3 : le Mouvement, la dynamique, le cheminement, la quête ! On remarquera que si l'on omet le W de ce nom (ce qui est licite et fréquent puisque le W, ici, n'a qu'une valeur vocalique), le nom de la belle Amante devient ShLMYT qui vaut 780, donc 15, donc 6 qui est le nombre de la Beauté.

Quant à *Shlomoh*, ShLMH, il vaut $300 + 30 + 40 + 5 = 375$, soit 15 aussi qui donne 6, donc également la Beauté.

Si l'on ajoute la Shoulamit et Shlomoh, on arrive à la somme de 1061. Il manque donc 9 pour arriver à la hauteur de la valeur du titre usuel qui vaut 1070. Or, le nombre 9 est le symbole de l'Accomplissement : il faut neuf mois de grossesse pour parachever un enfant, il faut parcourir les neuf marches des chiffres pour atteindre à nouveau la plénitude de l'unité du dix ($1 + 0 = 10$ donc 1).

On en infère que pour faire le Cantique des cantiques en plénitude, il faut que l'Accomplissement vienne s'ajouter au couple incarné par l'Amante et l'Aimé. Cette idée est lumineuse : le couple, c'est un

homme et une femme, c'est entendu, mais pour que ce couple soit vraiment couple, il faut passer du Deux au Trois en ajoutant une Intention, une volonté, un projet unique de vie à accomplir ensemble. L'Amour, s'il n'est pas Accomplissement (ternaire), n'est que mariage (binaire), c'est-à-dire convention sociale, contrat de convenance, arrangement mondain.

Quant à l'Amour, pour finir, ce troisième héros discret du Cantique, son nom hébreu est *Ahavah* : AHBH dont la valeur guématrique est : $1 + 5 + 2 + 5 = 13$, symbole, on l'a vu, du Réel dans sa totalité.

L'Amour est le Réel ; le Réel est l'Amour.

Que dire de plus ?

Peut-être ceci : 13, c'est $10 + 3$: la somme de la Plénitude retrouvée (10) et du Mouvement (3) de la quête... mais c'est aussi $8 + 5$: la somme de l'Alliance (8) et de la Vérité (5 pour les cinq livres de la Torah)...

Ou encore ceci : l'Amour est AHBH et il a même structure que AHYH (« Je deviendrai », nom de Dieu tel qu'il apparaît dans la grande révélation mystique et métaphysique de Ex.:3;14 : « Je deviendrai ce que je deviendrai ») et que YHWH, le grand nom du Dieu d'Israël.

Or :

- l'Amour, AHBH, vaut 13 et donne le 4 à la fois de la Réalité et de la Spiritualité du Réel ;
- « Je deviendrai », AHYH, vaut 21 (3 fois 7 : le Mouvement et le Sacré combinés) et donne 3 : le Mouvement, la Quête (Dieu est Mouvement, Le Divin est un processus en marche) ;
- et YHWH vaut 26, soit deux fois 13, deux fois l'Amour (le double Amour dans sa réciprocité) qui pointe vers le 8, symbole de l'Amour et de l'Alliance.



Le texte du poème

Une traduction intégrale et très fidèle du texte hébreu

La traduction qui suit a été réalisée par Patrick Yossef Calamusa, alias Patrick Calame.

Je ne suis pas intervenu dans ce beau texte, hors deux choses.

Primo, j'ai changé l'orthographe française du nom de l'Amante et ai transformé le *Sulamith* de Patrick Calame en un *Shoulamit* (plus conforme à la prononciation réelle et à mes règles de translittération, afin d'être en conformité avec le reste de ce livre).

Secundo, j'ai ajouté, comme déjà annoncé, le nom de celui ou celle qui sont censés parler. Comme on sait, les protagonistes sont trois : l'Amante, l'Aimé et le Chœur. Leur nom apparaîtra en majuscules italiques en amont de leurs paroles.

Voici ce que cela donne...

J'invite mon lecteur à lire maintenant ce texte d'une traite, en se laissant emporter et enivrer par la magie poétique de ce texte fabuleux.

Ensuite, nous le relirons ensemble, verset après verset, en livrant, au fur et à mesure, les méditations que les mots suggèrent...

Quel voyage féerique !



Le Cantique des cantiques

Traduction de Patrick Yossef Calamusa

Chapitre I

I-1

Chant des chants de Salomon.

L'AMANTE

I-2

Qu'il me baise des baisers de sa bouche... car tes amours sont meilleures que le vin.

LE CHŒUR

I-3

Au parfum tes huiles sont bonnes ; en huile, ton nom se répand, c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.

I-4

Attire-moi, courons après toi ! Le roi m'a fait venir à ses chambres, dansons et réjouissons-nous en toi ! Évoquons tes amours plus que le vin ! Elles t'aiment sincèrement.

L'AMANTE

I-5

Je suis noire et désirable, filles de Jérusalem, comme les tentes de Qédar, comme les tentures de Salomon.

I-6

Ne me regardez pas, car je suis noirâtre, car le soleil m'a dévisagée ; les fils de ma mère se sont enflammés contre moi, ils m'ont placée gardienne des vignes. Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée.

I-7

Raconte-moi, toi qu'aime ma vie, comment fais-tu paître, comment fais-tu reposer à midi ? Oui, pourquoi serais-je comme voilée près des troupeaux de tes compagnons ?

L'AIMÉ

I-8

Si tu ne le sais, Belle parmi les femmes, sors sur les traces des ovins et pais tes chevreaux près des demeures des bergers.

I-9

À ma jument, parmi les chars de Pharaon, je te compare mon amie.

I-10

Tes joues sont désirables dans les boucles, ton cou dans les bijoux ciselés.

I-11

Nous te ferons des boucles d'or avec des points d'argent.

L'AMANTE

I-12

Jusqu'à ce que le roi soit dans sa ronde, mon nard a donné son parfum.

I-13

Mon amour est pour moi un sachet de myrrhe, il passe la nuit entre mes seins.

I-14

Mon amour est pour moi une grappe de cypre, dans les vignes de 'Ein-Guédi.

L'AIMÉ

I-15

Que tu es belle mon amie, que tu es belle, tes yeux sont des colombes !

L'AMANTE

I-16

Que tu es beau mon amour, agréable aussi, et notre couche est fraîcheur !

I-17

Les poutres de nos maisons sont des cèdres, nos lambris des cyprès.

Chapitre II

II-1

Je suis le jeune lys de Saron, le lys des profondeurs.

L'AIMÉ

II-2

Comme un lys entre les épines, telle est mon amie entre les filles.

L'AMANTE

II-3

Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon amour entre les fils.

Dans son ombre j'ai désiré et me suis assise, et son fruit est doux à mon palais.

II-4

Il m'a fait venir à la maison du vin et son étendard sur moi, c'est l'amour.

II-5

Soutenez-moi avec des gâteaux sacrés, ranimez-moi avec des pommes, car je suis malade d'amour.

II-6

Sa gauche est sous ma tête et sa droite m'enlace.

II-7

Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les biches ou par les gazelles des campagnes, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le désire !

II-8

La voix de mon amour... Le voici qui vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines !

II-9

Mon amour est semblable à la gazelle ou au faon des cerfs, le voici debout derrière notre mur, qui contemple par les fenêtres, qui fleurit par le grillage.

L'AIMÉ

II-10

Mon amour répond et me dit : « Lève-toi mon amie, ma belle, et marche ! »

II-11

Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, s'en est allée.

II-12

Les fleurs paraissent sur la terre, arrive le temps de chanter, et la tourterelle roucoule sur notre terre.

II-13

Le figuier embaume ses figues et les vignes en fleurs donnent leur parfum. Lève-toi mon amie, ma belle, et marche !

L'AMANTE

II-14

Ma colombe dans le creux du rocher, cachée dans les prises de la paroi, fais-moi voir ton visage, fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ton visage est désirable.

II-15

Attrapez pour nous les renards, les petits renards qui gâtent les vignes, pendant que nos vignes sont en fleurs.

II-16

Mon amour est à moi et je suis à lui, le berger dans les lys.

II-17

Jusqu'à ce que le jour souffle et que les ombres fuient, retourne ! Sois semblable, mon amour, à la gazelle ou au faon des cerfs, sur les monts de la séparation.

Chapitre III

III-1

Sur ma couche dans les nuits, j'ai cherché celui qu'aime ma vie ; je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé.

III-2

Je me lèverai donc, et ferai la ronde dans la ville, les places, les rues. Je chercherai celui qu'aime ma vie. Je l'ai cherché, et ne l'ai pas trouvé.

III-3

Les gardes m'ont trouvée, ceux qui font la ronde dans la ville : « Avez-vous vu celui qu'aime ma vie ? »

III-4

À peine les avais-je dépassés, que j'ai trouvé celui qu'aime ma vie ; je l'ai saisi et ne le lâcherai pas avant de le faire venir dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a portée.

III-5

Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les gazelles ou par les biches des campagnes, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le désire !

LE CHŒUR

III-6

Qui est celle-ci qui monte du désert, comme une colonne de fumée, où brûlent la myrrhe et l'encens, toutes les poudres du marchand ?

III-7

Voici le lit de Salomon : soixante braves parmi les braves d'Israël l'entourent.

III-8

Tous épris du glaive, éduqués à la guerre, chacun son glaive sur la hanche, car la terreur est dans les nuits.

III-9

Le roi Salomon s'est fait un palanquin des arbres du Liban.

III-10

Il a fait ses colonnes en argent, sa tenture en or, son siège en pourpre ; au milieu est une mosaïque d'amour des filles de Jérusalem.

III-11

Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon, la couronne dont sa mère l'a couronné, le jour de ses noces et le jour de la joie de son cœur !

Chapitre IV

L'AIMÉ

IV-1

Que tu es belle mon amie, que tu es belle, tes yeux sont des colombes au travers de tes nattes. Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres qui ondule du mont Guil'ad.

IV-2

Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues remontées du bain, toutes vont par paire et nulle n'est solitaire.

IV-3

Comme un fil d'écarlate sont tes lèvres et ton verbe est désirable ;
comme une tranche de grenade est ta tempe, au travers de tes nattes.

IV-4

Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour les trophées ; mille
boucliers y sont suspendus, toutes les armures des braves.

IV-5

Tes deux seins sont comme deux faons jumeaux d'une gazelle, qui
paissent parmi les lys.

IV-6

Jusqu'à ce que le jour souffle et que les ombres fuient, je m'en irai vers
la montagne de la myrrhe et vers la colline de l'encens.

IV-7

Tu es toute belle, mon amie et tu es immaculée.

IV-8

Avec moi du Liban, ô épouse, avec moi du Liban tu viendras. Tu chan-
teras de la cime de l'Amana, de la cime du Chenir et du 'Hermon, des
repaire des lions, des montagnes des léopards.

IV-9

Tu m'as touché au cœur, ma sœur-épouse, tu m'as touché au cœur par
un seul de tes regards, par un seul serrement de ta gorge !

IV-10

Qu'elles sont belles tes tendresses, ma sœur-épouse, combien meilleures
que le vin ! et le parfum de tes huiles meilleures que tous les aromates.

IV-11

Tes lèvres distillent le miel fluide, le miel et le lait sont sous ta langue et
le parfum de tes vêtements est comme le parfum du Liban.

IV-12

Un jardin clos est ma sœur-épouse, une onde close, une source scellée.

IV-13

Ton exubérance forme un paradis de grenadiers, avec des fruits sublimes, des cypres avec des nards.

IV-14

Le nard, le crocus, la cannelle et la cinnamome, avec tous les arbres à encens ; la myrrhe et l'aloès avec tous les aromates les plus fins.

IV-15

Source des jardins, puits d'eaux vives et ruisselantes du Liban !

L'AMANTE

IV-16

Éveille-toi vent du nord, et entre vent du sud ! Fais respirer mon jardin, que ruissellent ses aromates ! Mon amour viendra dans son jardin et en mangera les fruits sublimes.

Chapitre V

L'AIMÉ

V-1

Je suis venu dans mon jardin, ma sœur-épouse, j'ai cueilli ma myrrhe avec mon aromate, j'ai mangé mon rayon avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, amis, buvez et enivrez-vous, amours !

L'AMANTE

V-2

Je dors, mais mon cœur veille... La voix de mon amour qui frappe: « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est pleine de rosée et mes boucles des gouttes de la nuit. »

V-3

J'ai déposé ma tunique, comment la remettrais-je ? J'ai baigné mes pieds, comment les salirais-je ?

V-4

Mon amour a étendu sa main par l'ouverture et mes entrailles se sont émues pour lui.

V-5

Je me suis levée pour ouvrir à mon amour et mes mains ont distillé la myrrhe et mes doigts la myrrhe fluante sur la poignée du verrou.

V-6

J'ai ouvert à mon amour, mais mon amour s'était retiré, il avait disparu. Ma vie s'est révélée quand il parlait. Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé, je l'ai appelé et il n'a pas répondu.

V-7

Les gardiens, ceux qui font la ronde dans la ville, m'ont trouvée ; ils m'ont frappée, blessée, ils ont retiré mon voile, les gardiens des remparts !

V-8

Je vous adjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon amour, que lui conterez-vous ? Que je suis malade d'amour.

LE CHŒUR

V-9

Qu'est-il de plus qu'un autre, ton amour, Belle entre les femmes, qu'est-il de plus, pour qu'ainsi tu nous adjures ?

L'AMANTE

V-10

Mon amour est éclatant et rouge, dressé sur dix mille.

V-11

Sa tête est d'or pur, ses boucles pendent, noires comme le corbeau.

V-12

Ses yeux sont comme des colombes au bord d'eaux impétueuses, baignant dans le lait, demeurant en plénitude.

V-13

Ses joues sont comme un parterre d'aromates, tours de parfums ; ses lèvres sont des lys, distillant la myrrhe fluante.

V-14

Ses mains font des cercles d'or emplis d'émeraude ; ses entrailles ont le poli de l'ivoire, couvert de saphirs.

V-15

Ses cuisses sont des colonnes de marbre, fondées sur des bases d'or pur ; son aspect est comme le Liban, distingué comme les cèdres.

V-16

Son palais est douceur, et lui tout entier, désir. Voici mon amour, et voici mon ami, filles de Jérusalem.

Chapitre VI

LE CHŒUR

VI-1

Où est parti ton amour, Belle entre les femmes, où se dirige ton amour ?
Nous le chercherons avec toi.

L'AMANTE

VI-2

Mon amour est descendu dans son jardin aux parterres d'aromates, pour paître dans les jardins et cueillir des lys.

VI-3

Je suis à mon amour et mon amour est à moi, lui, le berger dans les lys.

L'AIMÉ

VI-4

Tu es belle mon amie, comme Tirtsa, désirable comme Jérusalem, redoutable comme les étendards.

VI-5

Détourne tes yeux de moi, car ils me donnent le vertige ! Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres qui ondule du Guil'ad.

VI-6

Tes dents sont comme un troupeau de brebis remontées du bain, toutes vont par paires, et nulle n'est solitaire.

VI-7

Comme une tranche de grenade est ta tempe, au travers de tes nattes.

VI-8

Soixante sont les reines et quatre-vingts les concubines ; les jeunes filles sans nombre.

VI-9

Ma colombe, ma parfaite est unique, elle est unique pour sa mère, pure pour celle qui l'a enfantée. Les filles l'ont vue et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines, elles, l'ont louée.

VI-10

Qui est celle-ci qui s'élève comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, redoutable comme les étendards ?

VI-11

Au jardin des noyers, je suis descendu pour voir les jeunes pousses du torrent, pour voir si la vigne s'épanouit, si les grenadiers fleurissent.

VI-12

Je ne sais pas... ma vie m'a donné place ; il y a des chars, mon peuple est noble !

Chapitre VII

VII-1

Reviens, reviens la Shoulamit, reviens, reviens et nous verrons par toi ! Que verrez-vous par la Shoulamit ? Comme la danse des deux camps.

VII-2

Qu'ils sont beaux tes pas dans les sandales, fille noble !

Le contour de tes hanches est comme un vase, œuvre des mains d'un artiste.

VII-3

Ta féminité est la coupe de la lune : que la liqueur n'y manque pas !

Ton ventre est un monceau de froment, environné de lys.

VII-4

Tes deux seins sont comme deux faons, jumeaux d'une gazelle.

VII-5

Ton cou est comme une tour d'ivoire,

tes yeux sont les piscines de 'Hechbone près de la porte de Bath Rabbim.

Ton nez est comme la tour du Liban, surveillant Damas.

VII-6

Ta tête, sur toi, est comme le Carmel et l'humilité de ta tête, semblable à la pourpre ; un roi est pris dans le flux.

VII-7

Que tu es belle et que tu es douce, amour, pendant les délices.

VII-8

Te voici debout, tu ressembles au palmier et tes seins à des grappes.

J'ai dit : « Je monterai sur le palmier me tenant à ses aspérités. »

VII-9

Que donc soient tes seins comme les grappes de la vigne,
et le parfum de ton nez comme celui des pommes.

VII-10

Et ton palais comme le bon vin... qui glisse vers mon amour avec sincérité et fait murmurer les lèvres des dormants.

L'AMANTE

VII-11

Je suis à mon amour et sur moi se porte son désir.

VII-12

Marche mon amour, sortons à la campagne ! Nous passerons la nuit dans les villages.

VII-13

Tôt, nous irons dans les champs, nous verrons si la vigne est éclore, épanouie, si les grenadiers fleurissent. Là, je te donnerai mes amours.

VII-14

Les mandragores ont donné leur parfum, et sur nos portes sont tous les fruits sublimes, les nouveaux et même les anciens. Mon amour, je les ai préservés pour toi.

Chapitre VIII

VIII-1

Qui te donnera comme mon frère, nourri au sein de ma mère ? Te trouverais-je dehors, je t'embrasserais et l'on ne me mépriserait pas.

VIII-2

Je te conduirais, je te ferais venir à la maison de ma mère, tu m'enseignerais ; je te ferais boire du vin aromatisé, du jus de mon grenadier.

VIII-3

Sa gauche est sous ma tête et sa droite m'enlace.

VIII-4

Je vous adjure, filles de Jérusalem, pourquoi éveiller, pourquoi réveiller l'amour avant qu'elle le désire ?

LE CHŒUR

VIII-5

Qui est celle-ci qui monte du désert, appuyée sur son amour ? Sous le pommier je t'ai réveillé, là, ta mère t'a conçu, là, elle a conçu et t'a enfanté.

L'AMANTE

VIII-6

Pose-moi comme le sceau sur ton cœur, comme le sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort, la passion inflexible comme l'enfer, ses brûlures sont des brûlures de feu, une flamme de YAH.

L'AIMÉ

VIII-7

Les grandes eaux ne pourraient éteindre l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas. Si un homme donnait tous les biens de sa maison par amour, oui, on le mépriserait.

VIII-8

Notre sœur est petite et n'a pas de seins ; que ferons-nous à notre sœur, le jour où l'on parlera d'elle ?

VIII-9

Si elle est un rempart, nous bâtirons sur elle une enceinte d'argent et si elle est une porte, nous presserons sur elle une table de cèdre.

L'AMANTE

VIII-10

Je suis un rempart et mes seins sont comme les tours ; alors je suis à ses yeux, celle qui trouve la paix.

LE CHŒUR

VIII-11

Salomon avait une vigne à Ba'al Hamone ; il donna la vigne aux gardiens, chacun apportait par son fruit mille pièces d'argent.

L'AMANTE

VIII-12

Ma vigne est devant moi ; les mille sont pour toi Salomon, et deux cents à ceux qui en gardent le fruit.

LE CHŒUR

VIII-13

Toi qui demeures dans les jardins, des amis prêtent l'oreille à ta voix, fais-la-moi entendre !

L'AMANTE

VIII-14

Fuis mon amour ! Et sois semblable à la gazelle ou au faon des cerfs sur les monts des aromates.



Intermède poétique : Dodi li...

Ce poème est attribué à mon très lointain ancêtre, le poète tolédan Yéhoudah ha-Lévy, l'auteur du fameux *Kuzari*, et l'adversaire – avec bien d'autres – de l'aristotélisation rationaliste du Judaïsme par Moïse Maïmonide.

Ce poème a été mis en musique de longue date et fait partie de la liturgie synagogale. Mais il est aussi devenu une chanson très populaire depuis des générations.

DODI LI

MON BIEN-AIMÉ [est] POUR MOI

Dodi li va'ani lo
Haro'eh bashoshanim

Mon bien-aimé [est] pour moi et moi, pour lui.
 Berger parmi les lys.

Mi zot ola min hamidbar
Mi zot ola
M'kuteret mor, mor ulevona
Mor ulevona

Qui est celle-là montant du désert ?
 Qui est celle-là montant,
 Au parfum de myrrhe, de myrrhe et d'encens,
 De myrrhe et d'encens

Dodi li va'ani lo
Haro'eh bashoshanim

Mon bien-aimé [est] pour moi et moi, pour lui.
 Berger parmi les lys.

Libavtini a'hoti kala
Libavtini kala

Pour mon cœur, [tu es] ma sœur, une fiancée.
 Pour mon cœur, une fiancée.

Dodi li va'ani lo
Haro'eh bashoshanim

Mon bien-aimé [est] pour moi et moi, pour lui.
 Berger parmi les lys.

Uri tzafon uvo'i teiman
Uvo'i teiman

Je me suis éveillée au nord et je suis allée au sud,
 Et je suis allée au sud,

Dodi li va'ani lo
Haro'eh bashoshanim

Mon bien-aimé [est] pour moi et moi, pour lui.
 Berger parmi les lys.

Le Cantique des cantiques est si évidemment la source d'inspiration de ce texte.

Le Bien-aimé. Les lys. Le berger. La myrrhe et l'encens. L'éveil.
 Tout y est...



Deuxième acte : Thèmes et principes...

La tradition kabbalistique distingue, on s'en souvient, quatre niveaux de lecture et d'herméneutique pour tout texte biblique.

Ensemble, les initiales des noms de ces quatre niveaux forment l'acronyme PRDS que l'on prononce *Pardès* et qui signifie « verger ».

Le Cantique peut donc être lu sur chacun de ces quatre niveaux et c'est bien sûr le quatrième, le niveau du « secret », le niveau du mystère et de la Mystique, qui nous intéresse au premier chef. Mais il n'en faut pas, pour autant, négliger les trois autres niveaux.

Au niveau du P de Pshat (direct) : lecture littéraire et Amours du Corps

Le Cantique des cantiques se présente comme une saynète théâtrale où trois personnages sont en scène : l'Amante, l'Aimé et le Chœur. Quoique implicite, le découpage des répliques est assez facile à reconstituer, à part quelques rares versets « neutres » que l'on pourrait attribuer, sans rien changer au fond, à l'un plutôt qu'à l'autre des protagonistes. On trouvera ce découpage surajouté par moi à la traduction de Patrick Calame et donné en introduction à notre acte deuxième, celui qui traitera « des textes et des mots ».

Il n'y a pas, à proprement parler, d'intrigue. Mais le jeu des acteurs tourne autour du thème de la quête de l'autre. Marivaux parlerait, sans doute, des « jeux de l'amour et du hasard ».

Le lieu de l'action est difficile à préciser avec certitude même si Jérusalem semble probable. Jérusalem est explicitement mentionnée, mais elle n'apparaît qu'en référence aux « filles de Jérusalem » qui semblent bien représenter les épouses et concubines du Roi, que celui-ci soit, ou non, dans son palais proche du Temple.

Il est en revanche certain que le lieu central du poème est un jardin clos qui se trouve au sein d'une ville fortifiée de remparts, d'une ville

suffisamment grande et importante pour qu'elle puisse s'offrir le luxe d'une garnison de gardes qui patrouillent, la nuit comme le jour, sur les fortifications. Ceci plaide, bien sûr, en faveur de Jérusalem.

Mais la force du poème réside en ceci qu'il est hors du temps pourvu qu'il soit celui de la jeunesse, et hors de l'espace pourvu qu'il soit sacré.

Car l'Amante et l'Aimé sont des êtres jeunes et beaux, pleins d'insouciance, tout à leur joute amoureuse, loin des soucis et tracas du monde réel des hommes qui peinent à vivre. Et cette insouciance, dans la tradition biblique, appelle bien sûr un jardin sacré et secret. Celui d'Éden où la première Amante et le premier Aimé se sont aimés dans la parfaite innocence de la vie pure, inconsciente, animale, sans questions ni questionnement, avant que le fruit de l'arbre défendu ne vienne les déssiller, ne vienne ouvrir, en eux, les yeux de Dieu qui ne voit pas que le présent apparent et sa pure superficialité.

Insouciance... Absence de soucis. Les jeunes amoureux sont tout à leur Amour. Ils en sont aveuglés, et deviennent aveugles au monde réel. Ils sont captivés, voire capturés, par leurs jeux.

Il semble clair que l'auteur du Cantique, homme ou, plus probablement, femme, se place du point de vue de l'Amante et que les propos prêtés à l'Aimé relatent des paroles... réelles ou fantasmées. Quoi qu'il en soit, la sensibilité de l'écriture est incontestablement féminine. Il faut être femme – ou poète, donc féminin – pour entrevoir toutes les subtilités érotiques et sentimentales de la relation amoureuse avec l'acuité que rend le texte.

Au niveau du R de Rémèz (allusion) : lecture morale et Amours du Cœur

Au-delà des amours naïves et innocentes de nos deux tourtereaux, la tradition juive, depuis si longtemps, a lu dans le Cantique des cantiques la difficile relation entre le Dieu d'Israël et la nation d'Israël. Entre eux, il y a Alliance. Alliance multiple, feuilletée, faite de plusieurs couches superposées.

D'abord, une Alliance avec toute l'humanité, scellée avec *Noa'h* (« l'homme tranquille ») au sortir de l'arche, après le déluge qui effaça de la Terre les hommes indignes et barbares, descendants de *Qayn* et de *Shet*, son frère tardif. Cette humanité-là (peut-être est-ce celle dont nous vivons la fin aujourd'hui, dans l'attente imminente d'un déluge de calamités – climat, pénuries, pandémies, famines... – qui sanctionneront nos délires techno-mercantiles) fut éradiquée sous les eaux purificatrices qui régénérèrent la Terre. Seuls *Noa'h* et sa famille en réchappèrent et purent refonder une humanité nouvelle, sur de nouvelles bases, sur cette nouvelle Alliance avec le Divin que marque l'arc-en-ciel.

Une Alliance avec le peuple d'Israël, reçue par le patriarche Abraham à qui Promesse est faite d'une postérité sans fin et d'une Terre d'accueil, fertile et belle ; cette Alliance est scellée par le Sang de la circoncision.

Une Alliance avec la tribu des Lévy dont le représentant le plus fameux, Moshéh, signa les termes sous la forme des deux tables de pierre burinées sur la montagne du désert de Sin et placée, ensuite, sous le propitiatoire aux deux *Kérubim*, dans le coffre d'acacia que l'on appellera l'Arche d'Alliance : sa marque est la Torah (dont le sens premier se traduit par « exploration » !).

Triple Alliance, donc, qui n'en forme qu'une seule étagée sur trois niveaux.

Israël est amoureuse de son Dieu, un dieu parmi les dieux innombrables que sont les *Elohim* (un pluriel dans les textes bibliques). Son Dieu à elle est YHWH, le Devenant, qui se définit lui-même comme : « Je deviendrai ce que je deviendrai » (Ex.:3;14). Ce Dieu-là n'est pas un dieu achevé, accompli, parfait, taillé dans le plus pur des marbres ou coulé dans le plus dur des bronzes ; il est un dieu vivant, en devenir, qui s'accomplit dans l'accomplissement du petit peuple qu'il a choisi et qui l'a choisi, porteur d'une Loi. Il est le *Logos* cosmique.

Mais Israël est une jeune fille amoureuse, un peu candide, un peu volage, un peu distraite. Elle aime, certes, mais elle aime comme aime une adolescente, plus amoureuse de l'amour et du sentiment amoureux que de l'être à aimer.

Elle est folle de passion (c'est le grand secret de la longévité du peuple juif qui, depuis longtemps, aurait dû disparaître si les lois de la logique et de la sociologie pouvaient lui être appliquées). Et cette passion, sans doute, l'égare parfois. Les « filles de Jérusalem », les Nations, les *goyim* donc, ne cessent de lui rappeler sa folie, mais qu'importe, quand on aime, on est sourd aux litanies raisonnables. L'Amour n'est pas raisonnable, dans les deux sens de ce terme.

Israël est amoureuse de son Dieu, mais celui-ci est insaisissable, souvent si inaccessible qu'il semble absent. Et elle le cherche. Quête mystique infinie ! Il apparaît... et c'est la théophanie, la joie, l'extase. Il disparaît... et c'est le vide, la soif, la faim.

Mais Israël aime et s'accroche à son Amour. C'est lui qui la fait vivre, même dans la plus noire des solitudes, même lorsque les filles de Jérusalem l'insultent, même lorsque les gardes des remparts la rouent de coups.

Israël aime son Dieu, malgré tout, en dépit de tout. Elle appelle cela « fidélité ». Fidélité à la Torah, portée par les Lévy et protégée par les Prophètes qui la rappellent à son Amour lorsqu'elle s'égare sur des chemins de dévoiement.

Au niveau du D de Drash (figure) : lecture philosophique et Amours de l'Esprit

Des rapports de l'Intelligence avec le Réel. Voilà une belle autre lecture du Cantique des cantiques. L'Intelligence est amoureuse du Réel. C'est sa quête. C'est sa raison d'être. C'est, à la fois, sa vocation et son destin.

Et le Réel, de son côté, ne dédaigne pas le plaisir d'être courtoisé par l'Intelligence qui le cherche, qui l'espère, qui le chérit. Il lui apparaît, parfois. Comme pour attiser son ardeur. Comme pour souffler sur les braises du désir qui lui enflamme les entrailles.

Mais le Réel est insaisissable : il vogue à son accomplissement derrière les palissades qui enclosent le jardin de l'Intelligence. Car l'Intelligence est prisonnière de sa finitude, de l'enceinte de ses sens qui ne lui ouvrent,

sur le Réel aimé, que de petites lucarnes, que de minuscules portillons. Par là, elle s'échappe du jardin et se prend un peu de liberté... pour errer à travers la ville, jusqu'aux murailles où veillent les gardes de l'Arbre de la Connaissance.

Des Amours de l'Intelligence et du Réel naîtra, sans doute, la Vérité. Mais les noces sont bien loin d'être célébrées et consommées. Il n'y a que de douces fiançailles qui soient à l'ordre du jour. Elle est encore si jeune. Est-elle seulement nubile ? Son ventre est-il prêt à recevoir la semence céleste pour que s'enclenchent la grossesse et la gestation du Vrai ?

L'Intelligence humaine est une toute jeune enfant. Elle a eu peine à apprendre à parler, puis à lire et à écrire, plus encore à calculer. Puis, elle s'est inventé de jolis contes sur l'au-delà, les fées et les dieux, les génies et les démons. Peu à peu, en mûrissant, elle commença doucement, d'abord, puis avec arrogance, à raisonner : l'âge de raison, dit-on. En entrant dans l'adolescence, elle commença à se chercher elle-même et à vouloir se connaître elle-même : qui suis-je ? Puis, les grandes questions jaillirent : que puis-je connaître ? Que puis-je faire ? Que puis-je espérer ? La Raison avait envahi et phagocyté, orgueilleusement, l'Intelligence. Et l'Intelligence crut, alors, pouvoir atteindre le Vrai sans plus passer par le Réel. Il lui suffisait qu'elle trouvât le vrai dans la forme pour que celui-ci soit le Vrai sur le fond. Elle appelait cela la vérité logique, la vérité mathématique. Elle s'occulta le fait – jusqu'à le nier – que cette logique et que cette mathématique étaient de pures inventions qu'elle s'était créées pour elle-même, étrangères au Réel aimé, mais rejeté. Narcissisme de l'adolescence. Nombrilisme de l'immaturité.

Nous en sommes là aujourd'hui. L'Intelligence humaine commence à découvrir que son arrogante Raison aboutit à des impasses, que ses modèles, quantitatifs et mathématisés, ne sont que des idéalizations futiles et simplistes de la complexité du Réel, qu'il est temps de revenir à la réalité du Réel, à sa complexité intrinsèque, qu'il faut entrer en maturité comme on entre en religion : avec humilité, modestie et volonté. Le chemin sera dur et escarpé, plein d'embûches et d'obstacles, semé de pierres coupantes qui blessent les pieds qui marchent, jusqu'au sang.

L'Intelligence était tombée amoureuse d'elle-même – ainsi que font tous les adolescents et toutes les adolescentes – jusqu'à en oublier le Réel. Elle était tombée amoureuse du sentiment amoureux lui-même. Mais, avec la maturité, peu à peu, elle reprend ses esprits – son Esprit – et tourne à nouveau ses regards de désir vers l'Aimé de toujours : le Réel. Le tout du Réel. Ce Réel qui est là, qui est ce qu'il est et qui va comme il va.

Finis les délires fumeux. Finies les équipées fantasmagoriques et idéalistes. Fini de confondre le vrai et le Vrai, c'est-à-dire la forme et le fond, la logique et le Réel.

Au niveau du S de Sod (secret) : lecture ésotérique et mystique, et Amours de l'Âme

En tant que tradition ésotérique et mystique de la spiritualité et de la philosophie juives, la Kabbale se place sur ce niveau ésotérique et mystique du secret et du mystère. Elle veut voir les « choses derrière les choses ». Elle veut découvrir et décrypter le sens derrière les lettres hébraïques carrées qui s'égrenent au long de ce fil d'or que l'on appelle le Livre.

Quête évidemment sans fin... Sans fin : *'Eyn-Sof*, en hébreu, qui désigne l'Un infini et ineffable qui se cache derrière toutes ses émanations, derrière toutes ses manifestations, qui s'exprime au travers des dieux, des *Elohim*, ces déités puissantes qui forgent les mondes et travaillent la Nature et tout ce qu'elle contient pour les mener à leur accomplissement.

Ces Elohim, ces déités, ces Puissances, la Kabbale les assimile aux Séphiroth, ces figures abstraites et emblématiques qui façonnent l'Arbre de la Connaissance.

Elle en compte dix (voir mon : *Aux sources de la Kabbale et de la mystique juive* (2007) et mon : *Kabbale initiatique - Un éclair dans l'arbre de vie* (2011) parus chez Dangles). Elle les nomme, de la plus haute à la plus basse : *Kétèr* (la Couronne qui symbolise la Royauté divine et qui renferme la Connaissance absolue, la Gnose), *'Hokhmah* (la Sagesse), *Binah* (l'Intelligence), *Guébourah* (la Force), *Tiphérèt* (la Beauté), *'Hod*

(la Bonté), *'Héssèd* (la Grandeur), *Yésod* (le Fondement), *Nétza'h* (l'Éternité) et *Malkout* (le Royaume qui symbolise la Nature sanctifiée au titre de manifestation globale et unitaire du Divin).

Sous ce Royaume, s'étendent les mondes des apparences et des illusions humaines.

Au-delà de la Couronne s'élève l'Ineffable sous ses trois avatars successifs : le *'Aor 'Eyn-Sof* (la Lumière du Sans-Fin), le *'Eyn Sof* (le Sans-Fin) et le *'Eyn* (le Vide, la Vacuité pleine, l'Indifférencié absolu, l'Un radical dont on ne peut plus rien dire).

Dans ce cadre, le Cantique des cantiques tient une place éminente, évidente et centrale puisqu'il montre au kabbaliste l'essence même de la quête de son Âme profonde. Cette quête pousse son Âme vers l'Absolu qui englobe tout, qui anime tout, qui émane tout, qui transcende tout, qui porte tout, qui nourrit tout. Il veut atteindre la Gnose qui est enfermée dans la Couronne du Roi des rois, béni soit-il et béni soit son Nom.

L'Âme est amoureuse de l'Absolu. Elle le cherche. Elle l'aperçoit. Il la visite lorsqu'elle dort. Elle l'attend d'une attente fébrile et active. Elle veut le recevoir, l'accueillir. Elle veut s'unir à lui dans un orgasme extatique inouï et permanent. Elle veut se fondre en lui en une *unio mystica* que l'hébreu appelle *Dévégout* et que d'autres nomment *Moksha*, *Nirvana*, *Satori* ou *Ming*. Elle est la vague languissante qui veut aller se perdre absolument dans les profondeurs de l'océan. Ces langueurs sont bien celles de l'Amante que décrit le Cantique. Elles sont typiques de l'Amour. Elles sont aussi typiques de la Mystique.



L'Amante

Qui est-elle donc, cette mystérieuse amoureuse languissante et languie ?

Le Cantique ne nous le dit pas vraiment, même si, au verset 7;1, l'Aimé la nomme : « Reviens, reviens la Shoulamit, reviens, reviens et nous verrons par toi ! »

Ce verset, empreint d'une immense puissance mystique («... nous verrons par toi... »), sera étudié plus loin. Contentons-nous, ici, de pointer ce nom qui fait rêver depuis si longtemps : la *Shoulamit*. En translittération de l'hébreu, cela donne : ShLMYT. La désinence YT indique un féminin, mais un féminin abstrait, élevé, conceptualisé comme dans le premier mot de la Genèse, B'rèshit (BRAShYT) formé du préfixe B (« dans ») de la racine RSh (« tête ») et de la désinence YT : Rèshit est ce qui est « en tête » en général, ce qui démarre ou débute une série, une suite, ce qui est au commencement, donc. D'où le sens de ce premier mot biblique : « Dans un commencement... ».

De même, la désinence abstractive YT indique que la *Shoulamit* désigne une féminité abstraite et généralisée plus qu'une femme concrète et identifiée.

Il faut remarquer que le nom de *Shoulamit* apparaît une seule autre fois, dans la Torah, dans le livre du Lévitique (Lev.:24;11), au cours une histoire de rixe qui dit ceci :

« Et le fils d'une femme israélite, et qui [était] fils d'un homme égyptien, sortira au milieu des fils d'Israël et, dans le camp, le fils de l'Israélite disputera un homme israélite.

Et le fils de la femme israélite maudira avec le Nom et il injuriera et ils viendront avec lui vers Moshéh et le nom de sa mère [était] *Shoulamit*, fille de Dibry ("ma parole") pour la tribu de Dan. »

L'affaire finit mal puisque YHWH conseille à Moshéh de lapider ce jeune homme afin que le Nom de YHWH reste à jamais sacré et soit prononcé « pour le Bien » et non « en vain pour le Mal ». On ne reparlera plus de la *Shoulamit* qui dut, on le suppose, avaler son chagrin d'avoir enfanté un fils blasphémateur et de l'avoir perdu du fait de son blasphème.

Ce nom fait symétrie et miroir avec celui prêté à l'Aimé, *Shlomoh*, Salomon en français, qui, en hébreu, s'écrit ShLMH.

Les deux noms, de l'Amante et de l'Aimé, dérivent ainsi de la même racine (ce n'est évidemment pas un hasard) : ShLM qui donne *Shalom*, qui ne signifie pas seulement « paix » comme on le dit souvent, mais

surtout « plénitude » ou « accomplissement » (en hébreu, le verbe trilitère ShLM désigne l'action de « remplir, compléter »).

La paix n'est-elle pas que la manifestation apparente et manifeste de la plénitude des âmes, des hommes ou des peuples ? Le contraire de la paix, la violence, n'est-il pas le signe d'une incomplétude, d'un accomplissement, d'une infirmité manifestes ?

Il vient de tout ceci que l'Amante est la Shoulamit, c'est-à-dire qu'elle symbolise la féminité accomplie, la féminité absolue en quelque sorte.

De cette féminité transcendante, quelques versets plus loin (7;3), il est d'ailleurs dit qu'elle est « la coupe de la lune » !

Mais cette allusion brève et furtive à la Shoulamit n'apparaît que dans ce seul verset (deux fois, il est vrai). Ailleurs dans le texte, elle ne porte pas de nom. Elle est « elle ». Ou, dans la bouche de l'Aimé, elle est « tu », elle est « amie », « épouse », « sœur » ou, encore, « fille noble », « mon amour », « belle parmi les femmes ».

Elle n'a donc pas vraiment d'identité. Elle est, à elle seule, toutes les femmes aimées de l'univers, depuis l'aube des temps. C'est assez dire si elle est nombreuse...

L'Amante et l'Aimé

L'Amante est la seule qui clame son Amour. L'Aimé, lui, passivement, reçoit son Amour sans jamais lui confier, lui murmurer, lui avouer le sien. Il la trouve belle, désirable, parée de toutes les faveurs des dieux, lumineuse et parfaite, mais il ne lui dit jamais qu'il l'aime.

Elle, elle dit : « Je t'aime. » Lui, il sourit et lui dit : « Tu es belle. »

Ils ne sont pas sur le même registre. Son message, à elle, monte vers lui. Son message, à lui, descend vers elle. La relation est verticale. Un amour qui monte. Un sourire qui descend. Condescendance ?

L'Âme de l'homme sage aime Dieu, mais Dieu aime-t-il l'Âme de l'homme sage ? Cela a-t-il un sens, d'ailleurs, d'affirmer que Dieu « aime » ? N'y a-t-il pas là un énorme remugle d'anthropomorphisme ?

Le Tout et la partie. La partie aspire à connaître le Tout, mais le Tout connaît déjà la partie puisqu'il est ce qu'elle est et le sait mieux qu'elle.

En aimant le Tout, la partie aime plus que lui, mais, à l'inverse, le Tout, en aimant la partie, n'aime qu'une minuscule part de soi. La relation ne peut donc pas être symétrique. Il y a là une illustration du tragique de l'existence humaine.

L'Amante et l'Aimé ne sont pas sur un pied d'égalité. Leurs relations mutuelles ne sont pas du même ordre. L'Amante donne. L'Aimé reçoit. Il n'aime pas. Il gratifie. Il complimente. Il encourage. Mais il n'aime pas. Le Divin ne ressent rien d'humain. Le Divin est donc impersonnel. Avant que le rabbinisme, issu de l'hérésie pharisienne, n'injecte du platonisme dans la culture et le monde juifs, il n'était absolument pas question ni de monothéisme, ni de Dieu personnel (ni d'ailleurs d'immortalité des âmes, ni de vie après la mort, ni de résurrection des morts, etc.). Il ne pouvait donc être aucunement question d'un Amour de Dieu pour les hommes. Un Dieu impersonnel et immanent, un Dieu qui porte tout et dont tout émane ne connaît pas de sentiment absolu hors celui de la plénitude de soi ; il ne peut connaître que les sentiments que ressentent certains des êtres qui sont en lui, mais ces sentiments, fruits de leur finitude, ne le concernent pas. Il est au-dessus de tout sentiment, même de l'Amour. Les sentiments sont affaires humaines, trop humaines. Dieu n'est pas indifférent vis-à-vis des hommes. Il les contient, les porte, les nourrit comme nous, les hommes, nous portons et nourrissons nos bactéries intestinales si indispensables à notre digestion.

L'Amante est, tout au long du poème, comparée à la Nature. Elle est la Nature. Elle est la Shékinah, présence du Divin dans la Nature, dans le monde des hommes, dans le Cœur et l'Âme des hommes.

Elle est l'incarnation du Divin dans la Nature. Ses seins sont comme des faons. Ses yeux sont comme des colombes. Elle est comme un lys sans épines (*sic*). Ses cheveux sont comme un troupeau de chèvres. Ses dents comme un troupeau de brebis tondues, remontées du bain. Ses lèvres : un fil d'écarlate. Sa tempe : une tranche de grenade. Elle est un jardin clos, un paradis de grenadiers (les arbres), une source, un puits d'eaux vives, un rayon de miel. Ses joues forment un parterre d'aromates. Ses cuisses : des colonnes de marbre. Ses seins sont aussi les grappes de la vigne.

On comprend que le Cantique des cantiques soit une ode à la Nature, soit, même, un manifeste naturaliste. D'ailleurs, les rabbins ne s'y sont pas trompés, eux qui ont été tentés d'écarter le Cantique du canon biblique parce qu'ils y voyaient, à très juste titre, une élégie naturaliste et panthéiste, lyrique et libre, mais païenne à leurs yeux de monothéistes.

Dans la même veine, Nietzsche, à n'en pas douter, devait assimiler le Cantique à un dithyrambe dédié, comme il se doit, à Dionysos.

Et comme en écho : *Deus sive Natura* (« Dieu, autrement dit la Nature »), proclamera, plus tard, ce grand philosophe juif sépharade que fut Spinoza.

Le Cantique est le seul dithyrambe juif explicite (même si le naturalisme est le fondement même, mais implicite, de toute la littérature biblique et de toutes les croyances juives pré-rabbiniques), la seule ode naturaliste et panthéiste qui ait trouvé place dans le Livre, dans le fondement même de la spiritualité hébraïque.

Précisons qu'avant la scission, opérée par Pythagore et reprise par son disciple Platon, entre le monde réel et le monde idéal, il ne serait venu à l'esprit de quiconque, dans l'Antiquité – heureux temps ! –, de séparer les dieux et la Nature. Les dieux sont des créatures *dans* la Nature au même titre que les hommes ou les arbres, au même titre que les limaces ou les pâquerettes.

L'Antiquité hébraïque n'échappe pas à cette règle. La Bible est tout entière écrite dans cet esprit. Et cet esprit, métaphysiquement, est celui d'un monisme spiritualiste et non celui, bien plus tardif, d'un dualisme théiste.

La Bible est écrite par des scribes (sous la conduite d'Esdras, du moins pour le Pentateuque) qui croient profondément que le Réel est Un et qu'il est formé par des puissances immanentes appelées Elohim ou dieux ou déités. D'ailleurs, rappelons-le encore et toujours, le premier verset de la Genèse ne dit pas, comme le prétendent les traductions traîtresses tardives, que ; « Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre », mais, très littéralement, il affirme haut et clair que : « Dans un commencement il engendra des dieux avec le Ciel et avec la Terre. »

Et ce « il », c'est le « Un » absolu de la Kabbale¹ : le 'Eyn-Sof.

YHWH n'apparaîtra que bien plus tard, comme la déité tutélaire du peuple d'Israël, comme la divinité législatrice d'Israël, unie à lui par une Alliance précise, spécifique, inédite.

L'Amante, donc, est la Nature, c'est-à-dire, en traduisant ce participe futur du verbe latin *nascor* qui donne *Natura* : ce qui est en train de naître.

L'Amante est ce qui est en train de naître, ce qui est en train d'advenir, ce qui germe et pousse et s'élève vers le Divin, vers l'Absolu divin, vers le 'Eyn-Sof qui s'accomplit en elle, par elle, pour elle.

Elle est la parèdre cosmique du Divin cosmique. Elle est la Shékinah ! La présence immanente du Divin au cœur de tout ce qui existe.

Le Réel-Dieu-Divin-Un et la Nature sont comme les deux faces d'une seule et même médaille. Celui-ci porte celle-là et celle-là manifeste celui-ci.

La Nature est la réalité intime du Réel et le Réel est la nature profonde de la Nature.

La Nature est la nature intime du Réel et le Réel est la réalité profonde de la Nature.

Un dernier mot sur l'Amante...

À deux reprises, il est fait une allusion sibylline que l'on peut comprendre comme ceci : l'Amante, la Shoulamit, serait une étrangère, descendue des monts du Liban (dont les cèdres fameux donneront les poutres du Temple de Salomon, roi d'Israël).

Derrière ces allusions, peut transparaître une idée forte : l'homme voit la Nature comme une étrangère, comme étrangère à sa nature à lui. L'homme est si dénaturé qu'il ne voit plus qu'il est *dans* la Nature, qui

1 On notera que le verbe BRA, traduit généralement et erronément par « créer », dérive de la vieille racine hébraïque BR qui signifie : « grain de blé, graine, semence » et qui, en araméen, désigne le « fils », la semence du père, donc. On traduit, donc, BRA par « ensemençer » ou « engendrer ». À ce titre, on remarquera de plus que la Torah – comme la Kabbale – n'est pas créationniste, mais émanationniste !

est la Nature en marche, ici et maintenant, dans son lieu à lui et dans son temps à lui.



L'Aimé

L'Aimé, c'est le Divin, c'est Dieu, c'est le Réel. Il est Shlomoh (Salomon) le pacificateur, le pacifiant, l'accomplissant. Il apporte paix et plénitude à celui qui assume son destin et voue sa vie à le servir, à l'accomplir. L'homme ne prend sens et valeur que dans ce qui le dépasse.

Nulle part, dans le poème, il n'est dit que l'Aimé est Shlomoh, le roi Salomon. Il est fait allusion à son palais, à ses épouses et concubines, à son lit, à ses gardes, à son palanquin, à ses colonnes, à sa tenture, à son trône, à sa couronne et à sa vigne. Et toujours dans la bouche du chœur, c'est-à-dire des filles de Jérusalem. Ni l'Amante, ni l'Aimé ne se réfèrent au nom de Shlomoh.

On dirait que deux discours se superposent. L'un qui est le dialogue amoureux entre l'Amante et l'Aimé : ils sont seuls au monde, hors du monde... Et le discours du chœur des filles de Jérusalem qui, lui, ne parle que du monde : du Roi, du Liban, du Palais, de ses Armées, de ses Vignes qui rapportent de l'argent...

Ainsi s'instaure une dialectique entre le « dedans » de l'Amour et le « dehors » de l'Amour. Au-« dedans » de l'Amour, il y a les deux amoureux et rien d'autre. Au-« dehors », il y a tout le reste.

Ces deux mondes sont étanches l'un à l'autre.

L'Intelligence à la recherche du Réel, l'Âme à la recherche du Divin absolu, constituent des mondes clos, intériorisés. Le monde extérieur n'y est plus que logistique, intendance. Il est un décor où rien d'essentiel ne se joue. Un contexte, en somme.

La quête intérieure prend toute la place disponible, comme le décrit Balzac dans son roman intitulé *La Recherche de l'Absolu* où Claes, l'alchimiste, sacrifie tout et détruit tout au service de sa quête. Ainsi en va-t-il

pour l'alchimiste. Ainsi en va-t-il pour le kabbaliste de Patrick Lévy. Ainsi en va-t-il pour tous ces chercheurs et tous ces cherchants qui ne peuvent pas se contenter du monde extérieur des apparences et qui ne vivent, au fond, que pour répondre à cette question imprononçable qu'ils couvent au fond de leurs tripes, au fond de leur âme.

L'Aimé est cette quête. J'écris bien qu'il est cette quête et non qu'il est le but de la quête. Il est la quête même, le cheminement du cherchant qui, au fond, n'a d'autre but que de cheminer. Il n'y a pas de réponse. Ce n'est pas la réponse, toujours futile, toujours provisoire, toujours partielle et partielle, qui importe. Ce qui fait le sel de la vie du cherchant, c'est sa recherche même. Gandhi disait : « C'est dans l'effort que l'on trouve la satisfaction et non dans la réussite. Un plein effort est une pleine victoire. » C'est la question qui anime, c'est la question, donc, qui est l'Âme de la Vie.

Le rituel de la Pâque juive, dûment transcrit dans l'Aggadah, met en avant ce jeu de la question. Des quatre enfants qui interviennent, trois posent des questions sur l'étrangeté de cette nuit de la Libération de l'esclavage, sur ce repas pris « en tenue de voyage », sur ce pain sans levain dont les *matzot* (carrées chez les Ashkénazes et rondes chez les Sépharades) trônent sur la table, à côté de ce bizarre plateau du Sédèr, avec son os, son œuf, ses herbes amères, son vinaigre, son *karpas* de figues, de dattes et de miel, etc. Mais le quatrième enfant, le plus jeune, est l'enfant qui « ne sait pas poser les questions »... Alors, pour lui, pour lui seul, le maître de maison répond à toutes les autres questions. Alors cet enfant sage, muet, les yeux écarquillés, comprend qu'il faut apprendre à poser les bonnes questions. Alors il devient véritablement juif. Car lorsque l'on n'a plus rien, lorsque l'on vous a tout pris, tout volé, tout confisqué, lorsque l'on a détruit tout ce qui fait votre vie extérieure, il ne reste qu'une chose : une pensée qui questionne ! Il ne reste que la vie intérieure, absolument libre, que personne, jamais, ne pourra empêcher ou contraindre, même au plus profond de l'enfer d'Auschwitz ! Même sans rien d'autre, il reste toujours au moins une question qui fait vivre et vouloir ! La mort survient lorsqu'il n'y a plus de question...

Toute la quête kabbalistique est dans ces mots. Toute quête spirituelle aussi, d'ailleurs. Le kabbaliste maîtrise, à la perfection, l'art subtil et étincelant de questionner le texte de la Torah (surtout des premiers chapitres du livre de la Genèse), ou de la vision du char d'Ézéchiel, ou du Cantique des cantiques, ou du Kohélèt (l'Ecclésiaste), ou des Psaumes de David, ou de certains passages des Prophètes, etc.

Interroger un texte ? S'étonner, d'abord. Le début de la quête, le début de l'Amour de l'Aimé, est tout entier dans cet étonnement initial. Pourquoi le livre de la Genèse commence-t-il par un B (Beyt), deuxième lettre d'un alphabet qui, lui, commence par un A (Alef) ? Le commencement du monde ne commence donc pas par le commencement. D'ailleurs, il est écrit : « Dans un commencement... » et non pas, comme mentent les traductions traîtresses : « Au (à le) commencement... »

S'étonner, donc. L'Amour commence toujours par un étonnement : elle n'est pas comme les autres ! Elle ! Elle détonne, donc elle m'étonne. Elle sort du lot. Elle est « elle » et non pas « une ».

Mais l'étonnement ne suffit pas, car il s'estompe vite. Il convient de l'entretenir, avec constance, avec opiniâtreté. Il faut *vouloir* questionner le texte du TaNaKh ou le texte de la Vie. Il ne faut jamais, au grand jamais, se satisfaire du confort d'une réponse, quelle qu'elle soit. Cela aussi est une caractéristique juive, née d'une longue fréquentation du mystère des textes sacrés. La tradition le veut ainsi. C'est le secret de son adogmatisme. C'est le secret de sa diversité. C'est le secret de sa vitalité. Qu'importe la réponse que l'on donne ou que l'on nous force à donner, pourvu que la question demeure.

Dans nos familles marranes, converties de force au Catholicisme dans l'Espagne des xv^e et xvi^e siècles, même longtemps après, dès que l'occasion s'en présentait enfin, les *Conversos* revenaient, presque tous, au Judaïsme et faisaient leur *Teshouva*. Pourquoi ? Parce que le Catholicisme dogmatique assène des réponses et a oublié les questions ! Et ces réponses ne tiennent pas. Et ces réponses sont toutes contestables, toutes faibles, toutes artificielles. Chacune de ces réponses, si elle est interrogée avec sérieux, s'effondre en trois « pourquoi ».

Le questionnement sur le texte, sur le monde, sur la Vie, sur Dieu, est cette courgette ou cette tomate que je viens de récolter ce matin, sur tout ce que l'on veut... ce questionnement est une ascèse au sens profond et réel et originel de ce mot : une discipline, une discipline de vie, au quotidien. C'est ce questionnement qui alimente la quête ; c'est ce questionnement qui alimente l'Amour du Réel, l'Amour de Dieu, l'Amour de l'Aimé.

L'Aimé est le chemin.

L'Amante est le chemineau.

L'Amour est le cheminement.

L'Aimé est ce chemin qui, souvent, n'existe pas encore, qu'il faut créer en marchant, loin des routes bondées. Un chemin qui monte. Un chemin qui va de la vallée des eaux aux cimes de l'extase. Un chemin qui gravit tout ce qui est grave. Car la vie est une chose grave, qu'il faut prendre très au sérieux. Non sans légèreté, et élégance, et détachement, mais avec sérieux. Rien n'est plus sérieux. Rien n'est à prendre plus au sérieux que chaque instant d'existence.

Personne n'a le droit de gaspiller sa vie !

Pour l'Amante, l'Aimé est l'être le plus essentiel de ses jours ; elle le prend très au sérieux. Mais dans la joie, dans le rire, dans la tendresse, dans l'exaltation et la jubilation, dans l'enthousiasme et la passion.

Dieu n'est pas un Être, même suprême. Dieu n'est pas un dieu, même tutélaire. Dieu n'est pas une personne ou un concept. Dieu est une Question ! Une Question qui enclot toutes les questions possibles. Il est LA Question ! Et puisqu'il existe au moins une question, cette Question suprême et globale existe aussi, et Dieu existe, évidemment.

Dès que quelqu'un se demande « pourquoi » ou « pour quoi », Dieu surgit, à son insu, dans sa vie et ne la quittera plus.

Dieu n'est pas l'Inconnu ou l'Inconnaissable absolus. Il est au-delà du connu, de l'inconnu, du connaissable et de l'inconnaissable : il est la question qui adresse ces catégories épistémologiques. Dieu est LA Question, répétons-le. Poser une « bonne » question, c'est prier Dieu, c'est adorer Dieu, c'est sacrifier à Dieu.

Toute question est un sacrifice puisqu'elle rend sacré, puisqu'elle fait surgir Dieu, ici et maintenant, puisqu'elle mobilise tout ce qui existe et qu'elle adresse tout le Réel.

Pourquoi ce ciel est-il si bleu, ce matin ? Dieu...

Pourquoi cette fleur de courgette est-elle si belle avec son calice ouvert à la rosée, avec son orangé lumineux ? Dieu...

Pourquoi ce thé vert que je bois est-il si parfumé ? Dieu...

Non que Dieu soit les réponses à ces questions, mais bien que Dieu soit la sève et l'énergie de ces questions, aussi banales et futiles semblent-elles être.

Chacune de ces questions est une oraison mystique !

La passion de l'Aimé, c'est la passion du questionnement. Elle est passion divine. Elle est passion de Dieu. Et, comme son étymologie le suggère (« passion » dérive de *passum* qui est le supin du verbe *patior* : « souffrir, endurer, supporter, tolérer »), la passion, parfois, est souffrance. La Shoulamit le répètera parfois, dans son chant.

La passion peut être souffrance, parfois, comme le destin lorsqu'il devient trop lourd à porter. Mais la passion n'est pas, ne peut pas n'être que souffrance. La passion, tout aussi étymologiquement, est aussi, d'abord, une patience, une capacité à renoncer aux caprices du moment, une capacité à récuser l'immédiateté ; l'Amante dira (3;5) : « (...) n'éveillez pas, ne réveillez pas l'Amour avant qu'il ne le désire. » Patience ! Patience... et non souffrance.

L'Aimé est l'art du questionnement... L'Amante dit (3;1) : « (...) j'ai cherché celui qu'aime ma vie ; je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. » Non, Shoulamit, tu ne l'as pas trouvé... et tu ne le trouveras jamais, puisqu'il est déjà là, en toi, dans ta question même, dans cette question d'Amour, dans cette soif d'Amour qui embrase tes nuits solitaires.

C'est cette question même qui est l'Aimé et lui, au fond, n'est que le miroir de tes émerveillements, de tes étonnements, de tes exaltations. Jubile, Shoulamit, de tes nuits sans sommeil, de tes fièvres intérieures, de ton désarroi puisque, précisément, c'est ce désarroi qui alimente tes questions et, donc, ton Amour que tu aimes.

On aime l'autre parce qu'il est question pour soi, parce qu'il étonne et émerveille, parce qu'il est mystère. Voilà le grand mot lâché : mystère ! Dieu est Mystère. Tout est mystère. Et parce que tout est mystère, tout est question, tout est étonnement et émerveillement, tout est Amour.

Et tout Amour est Mystique.

Et toute Mystique est Amour de Dieu, est Amour de la Question, est Amour de l'Amour.



Le Jardin

L'Amante rêve de rencontrer l'Aimé en divers lieux, même dans la chambre et le lit de sa mère, à elle.

Lui l'invite à parcourir la forêt, à courir dans les champs de fleurs, à visiter les vignes : il est Dionysos, le dieu sauvage, le dieu des sylves et des clairières, le dieu du vin, le dieu de la tragédie, avec son comparse de toujours, le dieu Pan, le dieu du Tout (*Pan*, en grec signifie « tout »), éduqué qu'il fut par ce vieil ivrogne génial et sage qu'est Silène, entouré de Furies et de Bacchantes. Il ne rêve que de Nature, de Nature libre et sauvage, loin des villes et des palais, des gardes et des filles.

Mais l'Aimé ne vient à la rencontre de l'Amante, en réalité ou en rêve, mais toujours en vérité, que dans le Jardin.

Et, aux dires de l'Aimé lui-même, ce Jardin de la rencontre est l'Amante elle-même (4;12-15 et 5;1 ; nous y reviendrons en détail) ; elle est « un jardin clos ». Elle est un Jardin, pleine d'arbres et de plantes, remplie de fleurs et de fruits (qu'elle garde pour lui, précieusement, jalousement), débordante d'aromates, baignée de sources et de puits.

Elle est le Jardin. Elle est donc Éden puisque le Jardin suprême et sublime est le Jardin d'Éden où pousse l'Arbre de la Vie (l'arbre séphiro-tique des kabbalistes) et l'Arbre de la Connaissance.

Elle est Éden même dont le Jardin est la parure, la manifestation. Éden...

Voilà bien le mot le plus mystérieux de la Torah... Qui ou quoi est cet Éden à qui appartient le Jardin des délices, le Jardin originel, le

Jardin où l'Homme (*Adam* en hébreu, fait à partir de la *Adamah*, la glèbe, l'humus) reçut de la Vie (*Hawah*, la Vivante, Ève en français), l'initiation, le dessillement de ses yeux, la claire conscience de ce qu'il est (Gen:3;7 : « (...) et ils surent qu'ils étaient nus (...) ») ?

Qui est Éden ? Ce mot ne signifie rien, en hébreu. Il en est venu à signifier « délice », mais après coup, par absorption de sens. Éden n'a plus de sens ; il est mystère pur.

'Eden...

'EDN (Ayn, Dalèt et Noun) : trois lettres hébraïques qui, quelque part, par leur mystère assemblé, symbolisent LA Question, donc Dieu lui-même qui *est* LA Question.

'Eden serait donc Dieu. Un autre nom de Dieu. Du Dieu au-delà de tous les dieux, de tous les Elohim, de YHWH, de 'El-Elyon, de 'El-Shaday, de 'El-Tzébaot... 'Eden serait ainsi le 'Eyn-Sof des kabbalistes. Il serait le « Il » de : « Dans un commencement, « Il » engendra des dieux avec le Ciel et avec la Terre »... Et c'est donc dans son propre Jardin que le 'Eyn-Sof aurait façonné l'Homme, le *Adam*, qu'il en aurait extrait *Hawah*, la Vivante, la Vie.

'Eden...

'Eden est fait de l'Œil (*Ayn* qui signifie, aussi, la « force »), de la Porte (*Dalet*) et du Serpent (*Noun* qui signifie aussi « perpétuer »).

Ce qui voit tout, ce qui donne force à tout, ce qui ouvre tout, ce qui perpétue tout, ce qui initie tout (rôle évident du serpent dans le Jardin d'Éden ; à remarquer qu'en hébreu, le « serpent » se dit Na'hash qui signifie aussi le « devin » ; ce n'est guère une coïncidence fortuite).

Celui qui voit tout, celui qui donne force à tout, celui qui ouvre tout (qui rend les possibles, possibles), celui qui perpétue tout, celui qui initie tout : quelle meilleure définition du Divin absolu ?

Éden...

La guématrie nous cligne de l'œil avec *Ayn* qui vaut 70, *Dalet* qui vaut 4 et *Noun* qui vaut 50, soit un total de 124 pour Éden, soit 120 (12 x 10) et 4.

Par le 120...

Du Jardin d'Éden sortiront plus tard, après bien des péripéties, les douze tribus d'Israël.

Et 10 est le nombre des Paroles du Sinaï, le nombre des Paroles de la Genèse et le nombre des Plaies d'Égypte. Le produit des douze tribus et du décennaire de la Torah nous dit que c'est en 'Eden que se placent l'exaltation et le total accomplissement des douze tribus, c'est-à-dire du peuple d'Israël sous la conduite des Lévites, membres de la tribu sacerdotale, la treizième, qui fait « compte à part » face au douze. 'Eden nous parle de l'accomplissement par l'étude de la Torah. Le message est limpide : 'Eden est donc la véritable Terre promise, la Terre de la Promesse par l'Alliance. Cette Terre est immatérielle, cette Terre est un territoire spirituel : celui de la Connaissance et de la Gnose. C'est là seulement qu'Israël trouvera son accomplissement, loin des querelles et aspirations politiques et terrestres : le Sionisme politique et matériel se trompe. La Terre promise n'est pas un territoire concret, entre désert et montagne, entre fleuve et océan. La Terre promise est un territoire édenique, placé aux confins de l'Esprit !

Par le 4...

'Eden intègre les quatre visions de l'Absolu, celle du Corps dans son Amour de la Vie, celle du Cœur dans son Amour de la Nature, celle de l'Esprit dans son Amour du Réel et celle de l'Âme dans son Amour de Dieu.

Les quatre Amours de l'Absolu, au travers de l'Alliance, aboutissent à Éden, terreau dans lequel pousse le Jardin, là où l'Homme prend naissance, là où l'humanité de l'Homme prend naissance, là où l'Homme prend conscience de ce qu'il est et devient, et du destin transcendantal qu'il porte en lui, là où l'Homme se libère enfin de l'humain, trop humain.

Guématrie, encore : 124 vaut 4 fois 31.

Le 4 renvoie aux quatre Amours et aux quatre Mères d'Israël : *Sarah* (la princesse – l'Âme), *Lé'ah* (celle qui est lasse – le Cœur), *Ribqah* (Rebecca, celle qui se gave – le Corps) et *Ra'hel* (Rachel, la brebis – l'Intelligence), épouses des trois Pères d'Israël, les trois patriarches, 'Abram/'Abraham, Ytz'haq et Ya'aqob/Ysra'el.

Le 31 s'écrit, en hébreu, avec un *Lamed* (l'étude) suivi d'un *Alef* (le taureau, le bœuf, la force tranquille, la puissance). Ensemble, ces deux lettres forment L'A qui est l'anagramme de 'AL (de même valeur guématrique, donc) qui est Dieu. L'A signifie « non », il est la négation pure face à son anagramme divin qui est l'affirmation pure et qui indique aussi le sens, la direction, la destination (la préposition 'AL signifie « vers, pour »).

Négation des Amours ? Amours de la négation ? Éden et son mystère... Mais comme la négation de la négation, en inversant les lettres de L'A, mène à 'AL, c'est-à-dire à Dieu, on aboutit à cette conclusion que ne renierait pas Hegel : c'est par la négation de la négation, la double négation dialectique, que l'on peut atteindre l'Absolu : la négation de la négation de l'Amour mène à l'Amour absolu, à l'Amour de l'Amour... Méditation sans fin...

Le Jardin dont l'Aimé vêt l'Amante est le lieu de ces quatre Amours délicieuses, magnifiques, édéniques : l'Amour de la Vie par le Corps, l'Amour de la Nature par le Cœur, l'Amour du Réel par l'Esprit et l'Amour de Dieu par l'Âme.

L'Absolu sous les quatre aspects du Divin et par les quatre dimensions de l'homme.

Le Jardin se dit, en hébreu, *gan* (GN = 53 qui donne 8, le nombre de l'Amour et de l'Alliance). L'Amante, la Shoulamit, est le Jardin, le *gan* de l'Aimé où il cultive ses fruits (pour sa bouche), ses fleurs (pour ses yeux) et ses aromates (pour ses narines).

Mais *gan* signifie aussi la « gêne » ou la « honte »... Paradoxe : le lieu de l'Amour et de l'Alliance deviendrait aussi le lieu de la honte ?

Y aurait-il des amours honteuses ? La Torah répond sans ambages par l'affirmative. Elle en cite plusieurs dont les relations sexuelles entre hommes ou avec des animaux (toutes punies de mort), mais aussi toutes les relations sexuelles entre membres d'une même famille qui risqueraient de faire se croiser les transmissions d'héritage (les interdits d'inceste ou assimilés, dans la Torah, n'ont aucune visée morale, mais seulement patrimoniale), ou encore l'adoration des idoles (l'idolâtrie

est le plus immonde des péchés) ou l'attrait des princes pour le luxe (les femmes, les chevaux, les ors).

Mais plus généralement – et moins crûment –, les amours honteuses, les amours interdites qui s'opposent à l'Amour, visent toutes les relations contre nature, les relations hybrides, et relèvent, ainsi, des lois sur la pureté qui est au centre de l'éthique lévitique : ne pas mettre ensemble le bœuf et l'âne sous le même joug, ne pas tisser ensemble le lin et la laine, ne pas cuire ensemble du lacté et du carné, ne pas cultiver ensemble le blé et le seigle, ne pas déguiser un homme en femme, ni une femme en homme, ne pas mélanger le culte du Divin et l'adoration des idoles, etc.

Le Jardin, pour qu'il soit le Jardin des Amours et de la Joie, et non le jardin de la honte, doit être un lieu de pureté d'où sont exclues les hybridités contre nature.

Le Jardin des Amours est un lieu de Nature !

Le Jardin *est* la Nature. Mais une Nature sublimée. Une Nature accomplie. Une œuvre de Nature. Cette œuvre parfaite, naturelle, pure, c'est l'Amante aux yeux de l'Aimé, c'est le Corps aux yeux de la Vie, c'est le Cœur aux yeux de la Nature, c'est l'Intelligence aux yeux du Réel, c'est l'Âme aux yeux de Dieu.

Et ce Jardin merveilleux qu'est l'être vivant est riche de bien des essences.

On y trouve des grenadiers, des cypres, des crocus, des canneliers, des cinnamomes, des nards, des myrrhes, des aloès, des lys, des noyers, des vignes et des mandragores. La portée symbolique de chacune de ces essences est évidemment d'une richesse infinie.

Ainsi la grenade, fruit du grenadier, est-elle symbole, depuis toujours, de la cohésion et de la fraternité au sein du peuple d'Israël ; elle prend place à table lors du souper de Rosh-ha-Shanah, le nouvel an.

Les cyprès, comme les cèdres, fournissent le bois des lambris qui couvrent les murs de la chambre nuptiale.

Le crocus, par ses étamines, fournit le safran qui a la réputation d'être aphrodisiaque et est une épice délectable, mais qui est aussi un maquillant qui exhausse la beauté naturelle de la femme.

Cannelle, cinnamome, nard, myrrhe et aloès fournissent des huiles essentielles avec lesquelles se distillent les parfums les plus capiteux. Nous reparlerons plus loin des parfums et de leur lien ténu avec l'invisible...

Le lys qui se dit *shashon* ou *shoshanah* en hébreu (qui a donné Suzanne, en français), est l'anagramme de *shoshan* qui désigne la joie et l'allégresse dont le lys est le symbole. Le Lys est aussi l'allégorie de la pureté et de l'élégance.

Les noix, fruits d'automne et nourriture de tout l'hiver, par leur forme sans doute, évoquent la tête ou, plutôt, la cervelle dans la tête, le siège de la pensée. Lorsque l'on ouvre délicatement une noix, et que l'on en retire la graine, celle-ci a la forme de deux encéphales collés l'un à l'autre : symbole d'Amour... Un Amour tendre et nourrissant, mais caché au creux d'une coque dure, impénétrable...

La vigne, les raisins, le vin... Dionysos, bien sûr. L'ivresse mystique. Ah ! Le vin... Le plus mystérieux et le plus complexe de tous les breuvages et, même, de tous les artefacts humains. Le vin pointe vers Noa'h et la fin du déluge. Noa'h le premier vigneron, le premier vinificateur, l'inventeur du vin (Dieu le bénisse et l'ait en sa sainte garde !) ! Noa'h : la première cuite magistrale de l'histoire du monde, quelque part sur le mont Ararat, en Anatolie semble-t-il (actuelle Turquie). Que serait le Shabbat sans le vin ? Comment obéir à l'obligation de boire jusqu'à ce que l'on ne puisse plus faire la distinction entre Amman et Mordekhäï, lors de la fête de Pourim (le Judaïsme, à ma connaissance, est la seule religion qui fasse obligation de boire du vin au moins une fois par semaine, et de s'enivrer au moins une fois l'an).

Et, enfin, la mandragore, une solanacée proche de la belladone, est la plus mystérieuse et la plus magique de toutes les plantes. Ses racines, curieusement, engendrent des tubercules de forme humaine. La mandragore, depuis longtemps, est une plante de mage, de sorcier, de guérisseur. Elle a des propriétés sédatives, narcotiques, stupéfiantes et aphrodisiaques. Elle trône dans les pharmacopées traditionnelles. La légende veut que la mandragore naisse du sperme des pendus et pousse sous les gibets. Dans l'Antiquité hébraïque, la mandragore était utilisée,

en décoction, comme hallucinogène. Au livre de la Genèse (Gen.:30), Réouben, fils de Léah qui semble devenue stérile, lui apporte des mandragores que Ra'hel lui échange contre une nuit d'amour avec Ya'aqob. C'est durant cette nuit-là que fut conçu Issachar... En hébreu, la mandragore est *doud'aym* dont le nom dérive de la racine DWD qui signifie « bien-aimé » et qui a donné le nom David (*Daoud* en araméen et en arabe).

Dans ce Jardin féerique, on trouve aussi des sources et des puits. L'eau ! Magie de l'eau. L'eau de la Vie. L'eau vivante qui rend la Vie possible.

Et dans ce Jardin des merveilles, il y a enfin des ruches d'où coule le miel le plus suave.

Quelle femme n'aimerait pas être comparée à ce Jardin d'Éden de toutes les merveilles ?



La Quête

La quête est au centre du Cantique. La quête de l'Amante envers son Aimé, bien sûr. Rappelons les quatre niveaux de quête : celui du Corps en quête de la Reliance jouissive avec la Vie, celui du Cœur en quête de la Résonance joyeuse avec la Nature, celui de l'Esprit-Intelligence en quête de la Vérité jubilatoire du Réel et celui de l'Âme en quête de l'Extase sublime dans le Divin-Dieu.

Chacun de ces quatre niveaux connaît ses propres modalités, ses propres méthodes, ses propres techniques. Elles sont multiples, expérimentées qu'elles sont par les sages de toutes époques et de toutes contrées, depuis si longtemps, avec des heurs et bonheurs et malheurs variés.

Quoi qu'il en soit, toute quête intérieure est quadruple : éthique, esthétique, métaphysique et mystique. Éthique en ce qui concerne le comportement et l'action du Corps dans la Vie. Esthétique en ce qui concerne les dispositions du Cœur face à la Nature. Métaphysique en ce

qui concerne les recherches de l'Intelligence sur le Réel. Et mystique en ce qui concerne l'approche initiatique du Divin.

Depuis longtemps, la Modernité, paradigme discriminant, analytique et fragmentant s'il en est, a opposé ces quatre quêtes, ces quatre démarches. Quelle erreur ! Comme si les grands physiciens ou philosophes ne construisaient pas leurs systèmes et théories sur des intuitions esthétiques ou mystiques. Comme si une éthique sans métaphysique pour la soutenir, l'affermir et la rendre cohérente avait un sens (« Si Dieu n'existe pas, tout est permis », fait dire Dostoïevski à un des frères Karamazov, puisque si rien n'a de sens ni valeur, aucune éthique ne tient hors quelque morale collective aussi conventionnelle qu'arbitraire). Comme si une esthétique pouvait émerveiller la vie des hommes sans véhiculer une vision du monde et des dieux (on le voit de l'art moderne qui étonne parfois mais n'émerveille plus, puisqu'il est un art vide... et laid). Et ainsi de suite...

Tout au contraire de l'affirmation moderne, éthique, esthétique, métaphysique et mystique sont tout un : les quatre faces d'un même tétraèdre de la spiritualité qui, chacune, miroir intérieur de la relation entre le « dedans » et le « dehors » de soi, reflète au fond la même Lumière.

C'est cette Lumière qui est l'objet de la quête. Ou plus exactement, comme la quête n'a pas d'autre but qu'elle-même, comme le chemin ne mène nulle part mais qu'il est lui-même la Joie du cheminement, la quête n'est quête que *dans* la Lumière, comme l'Amour n'est Amour que *dans* l'Aimé.

Lumière... « *Mehr Licht !* », aurait dit Goethe, ce franc-maçon illuministe et illuminé, sur son lit de mort. « Plus de Lumière », aurait demandé ce fils de la Lumière, ce penseur de la théorie romantique des couleurs.

Vivre, c'est voir. La vertu dominante doit être la lucidité, c'est-à-dire, étymologiquement, la capacité à percevoir la Lumière (*Lux - lucis*, en latin). Percevoir la Lumière du Réel et non les obscurités des phantasmes et caprices intérieurs de ces animaux dénaturés que nous sommes devenus, à force d'aveuglement. Car c'est sans doute l'idée

d'aveuglement qui doit dominer si l'on veut peindre les absurdités de notre époque mondialisée, suicidaire, consommatrice, pilleuse et saccageuse. L'aveuglement, au contraire de la lucidité, exprime l'incapacité, voire le refus, de voir, de percevoir la Lumière, de recevoir la Lumière. Refus obstiné si l'on veut bien considérer l'apocalypse radicale vers laquelle nous mènent nos délires puérils et violents.

Apocalypse... En grec, l'apocalypse est un dévoilement, une révélation, donc la fin des temps d'ignorance et d'aveuglement. Et là aussi, l'érotisme affleure puisque dévoiler, c'est ôter les voiles, c'est dénuder, c'est mettre à nu. Comble de l'érotisme que cette découverte lente et voluptueuse de la nudité de l'être aimé.

Bientôt, l'homme sera révélé à l'homme. Bientôt, le Divin surgira et brandira, face à l'homme, la loi de son destin qu'il nie et renie depuis trop longtemps. Bientôt, l'homme et l'animal humain se sépareront, celui-là pour vivre, celui-ci pour disparaître. Voilà ce que sera le Jugement dernier qui sera le dernier jugement, le dernier tri au travers du tamis qui sasse et ressasse la réalité humaine au sein de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin.

Le Cantique est l'histoire d'une quête, bien sûr, de la plus profonde et la plus essentielle des quêtes, celle de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin : la quête de l'Aimé par l'Amante. Mais, plus discrètement, plus subtilement, plus sobrement, il narre aussi une autre quête : celle de l'Amante par l'Aimé.

Celui-ci n'est pas un bel indifférent, juché sur sa cime existentielle, dédaigneux des regards et des élans de celle qui le cherche dans la fièvre de son Corps, de son Cœur, de son Esprit et de son Âme. Il a beau faire le coq arrogant, son besoin d'elle est là. Bien là. Il n'ose pas se l'avouer, mais elle lui est indispensable. Son amour à elle lui est vital, car que serait un dieu s'il n'y avait des adorateurs devant lui ? Que serait la Vie ou la Nature sans personne pour la vivre et la faire naître à soi ? Que serait le Réel sans aucune intelligence pour l'objectiver, pour s'en étonner, pour s'en émerveiller, pour tenter de le dire ?

C'est de la relation entre le Tout et la partie qu'il s'agit ici. L'Aimé est le tout du Tout : Vie, Nature, Réel et Divin. L'Amante est une partie de

ce tout, en quête de lui. La quête de l'Amante monte vers l'Aimé, certes. Mais la relation entre eux est réciproque, doit être réciproque, sous peine d'être vaine et absurde. Le Tout a besoin de la partie autant que la partie a besoin du Tout. Ainsi du rapport entre le Divin et l'humain.

L'humain a besoin du Divin pour donner sens et valeur à son existence. C'est l'évidence même (et rappelons, encore et encore, que, sous ma plume, le Divin est tout à l'opposé des fables monothéistes et dualistes peignant un Dieu personnel, extérieur à l'univers) : le Tout donne sens et valeur à chacune de ses parties dans la mesure où chacune de ces parties émane de lui avec une raison d'être (un destin, une vocation) dans le vaste projet de l'accomplissement de tout au sein du Tout. Chaque partie y a sa partie, sa partition, qu'elle y jouera, si elle accepte de la jouer, avec plus ou moins de virtuosité. La partition est floue, certes, indéterminée pour une part, appelant des improvisations plus ou moins difficiles, plus ou moins géniales, mais, sans cette esquisse de partition, aucune symphonie n'est possible.

L'orchestre cosmique, sous la direction de la loi divine de l'accomplissement, ne serait rien sans le jeu de chacun des instrumentistes qui le composent. Il y a les solistes, les virtuoses, il y a les tâcherons. Peu importe pourvu qu'ils jouent bien et ensemble, avec des instruments accordés, avec zèle et passion, avec discipline et rigueur.

C'est bien cela que nous dit la Torah. C'est bien cela qu'exige l'Alliance. C'est bien cela la quête de la Shoulamit.

Mais, symétriquement, le Divin a besoin de l'humain (du moins de l'humain authentique et noble, pas de ces animaux humains pilleurs et saccageurs de Nature et de Vie). Le Divin a besoin de l'humain et de tout ce qui existe et vit partout dans le Réel, parce que, grande révélation inouïe, Dieu n'est pas accompli, Dieu n'est pas parfait, Dieu n'est pas omnipotent, Dieu est en construction, Dieu se construit au travers de sa propre manifestation. Dieu se crée continûment, continuellement.

Du Divin émane tout ce qui contribue à son accomplissement. Dieu devient Dieu. Et Dieu ne devient Dieu qu'au travers de ses propres émanations, au travers de ses propres « créatures ».

Relation réciproque entre vagues et océan. L'océan forme les vagues pour que les vagues accomplissent l'océan. Réciprocité.

Et c'est dans cette réciprocité, dans ce besoin mutuel de l'autre que se scelle l'Alliance : l'homme ne prend sens et valeur qu'au service de l'accomplissement divin qui passe par son accomplissement à lui, en lui et autour de lui.

Ainsi, l'Amante a besoin de l'Aimé pour l'aimer, autant que l'Aimé a besoin de l'Amante pour être aimé. Réciprocité.

Les registres sont différents puisque aimer et être aimé ne sont pas superposables, mais la relation est unique. L'Amante cherche l'Aimé pour l'Amour, l'Aimé cherche l'Amour de l'Amante.

Et le Cantique marque bien ces deux versants de la quête. Comme toute belle narration, le Cantique a un début, un milieu et une fin.

Au début, tout est tout feu, tout flamme. C'est surtout l'Amante qui parle, qui déclare sa passion, qui vibre dans son Corps, son Cœur, son Esprit en son Âme. Elle exulte. Elle s'exalte. Elle exhale sa Joie et son Désir. Elle s'extasie dans l'attente de l'extase. Le chœur intervient à peine. Et presque mal à propos. Il est là, il existe, mais il est assez inutile.

Mais au beau milieu du poème, patatras : le chœur sort de sa torpeur et clame à l'adresse de la Shoulamit (3;6) : « Qui est celle-ci qui monte du désert, comme une colonne de fumée, où brûlent la myrrhe et l'encens, toutes les poudres du marchand ? » C'est là que tout bascule. Le Chœur met l'Amante face à elle-même : « Qui es-tu ? » L'allusion aux marchands et à leurs poudres fait mal. Très mal. Et la suite ne demeure pas en reste puisque l'Aimé, lui aussi, en prend pour son grade : il est un Roi, mais un Roi qui a besoin de gardes « épris du glaive » (3;8), un Roi qui traîne son ennui sur un « palanquin des arbres du Liban » (3;9), un Roi qui se gorge de luxe (« ses colonnes en argent, ses tentures en or, son siège (trône) en pourpre » (3;10)) et de luxure (« au milieu est une mosaïque d'amour des filles de Jérusalem » (3;10)), lui qui n'est Roi que par « la couronne dont sa mère l'a couronné, le jour de ses noces et le jour de la joie de son cœur » (3;11). Quoi : le Roi n'est roi que par sa

mère ? Quoi : les noces sont donc passées ? Quoi : la joie est donc au passé ? Voilà qui fait mal, encore !

Alors commence la fin. L'Aimé parle de plus en plus (les chapitres 4, 5 et 6 sont des quasi-monologues de Shlomoh). L'Amante se tait de plus en plus. Le tragique (l'absence d'espérance dans une aveuglante lucidité) a surgi et a balayé les mièvreries adolescentes. Et la Shoulamit part... Shlomoh gueule : « Reviens, reviens la Shoulamit, reviens et nous verrons par toi ! » (7;1). Il enchaîne par une série de compliments, mais la sauce ne prend plus. Le plat n'est que du réchauffé. D'ailleurs, il ressasse des comparaisons déjà utilisées : les seins comme des faons, le cou comme une tour d'ivoire, la gracilité comme un palmier, le palais de la bouche suave comme du vin...

L'Amante aussi questionne l'Aimé : « Qui te donnera comme frère (...) ? » (8;1) et affirme la différenciation des rôles : « Je te conduirais (...) tu m'enseignerais » (8;2). « Je te conduirais », dit-elle, sortant de sa béate passivité de femme amoureuse et lascive. Et d'aller quereller le Chœur des filles de Jérusalem pour avoir, contre son avertissement, « éveill[é], (...) réveill[é] l'amour avant qu'elle le désire » (8;4).

Shlomoh se tait. Shlomoh s'est tu à jamais. Il ne dira plus rien jusqu'à la fin. Le seul dialogue qui subsiste prend place entre l'Amante et le Chœur, entre la Shoulamit (si elle l'est encore...) et les filles de Jérusalem, les bigotes d'un autre temps.

La conclusion ? Shlomoh n'est pas l'Aimé ; « Ma vigne est devant moi... », dira l'Amante qui, dans un dernier cri, jette : « Fuis, mon amour ! » Shlomoh n'était que l'image de l'Aimé ! Un faux dieu, en somme...

Ainsi, le Cantique des cantiques est une grande histoire d'Amour qui narre comment une jeune adolescente, amoureuse de l'Amour, se trompe et, cherchant l'Aimé, ne trouve qu'un roi des hommes dont elle s'éprend follement, mais qui n'est qu'une idole passagère.

Shlomoh n'est pas l'Aimé. Amère désillusion.

L'adolescence de l'Amante se termine. Avec force et courage, elle assume le Réel, elle assume sa lucidité, elle assume sa désespérance,

elle assume son destin, elle assume l'Amour et se tourne enfin vers son propre avenir : « Ma vigne est devant moi... » !

Toute l'histoire du Cantique, au fond, n'est que l'histoire de l'imposture des idoles : Shlomoh, jeune, beau, riche, roi, *n'est pas* l'Aimé. La quête de l'Amour qui est la quête de l'Alliance ne passe pas par lui. L'Aimé est ailleurs : il ne paraît pas dans les apparats du paraître. Shlomoh était trop distant, trop indifférent, au début. Cela aurait dû mettre la puce à l'oreille de la Shoulamit. Mais elle était trop aveuglée par l'amour de l'Amour. On ne l'y prendra plus !

C'est toute l'histoire des hommes et de leur relation avec le Divin qui est ici narrée...



La Sœur-Épouse

À trois reprises (4;9, 4;10 et 4;12), l'Aimé parle de l'Amante en la nommant, à la fois, épouse et sœur. Nous sommes pourtant dans un contexte juif où les relations amoureuses et sexuelles entre frères et sœurs sont formellement et strictement interdites.

Ailleurs, ce n'est pas forcément le cas. Ni en Grèce où les dieux de l'Olympe s'entr'amourachent à qui mieux mieux et où, tous, descendent des copulations d'un couple primordial incarné par Gaïa et Chaos. Ni en Égypte où, à l'instar des dieux Isis et Osiris, les pharaons auront coutume d'épouser leur propre sœur afin de régner avec elle et, ainsi, de ne pas diluer leur immense pouvoir (avec les problèmes de consanguinité qui s'ensuivent et les tares génétiques découvertes, notamment, sur la momie de Toutankhamon).

Ici, dans ce livre biblique, il faut donc lire le couple sœur-épouse dans un sens résolument symbolique, ésotérique, mystique.

Qu'est-ce que l'Épouse ? Celle qui partage totalement le même projet, la même vision, le même Vie, le même avenir, la même intention.

Qu'est-ce que la Sœur ? Celle qui partage totalement la même mère et le même père, la même ascendance, la même origine, la même source, la même mémoire.

Voilà donc posées les conditions de l'Amour absolu : même intention et même mémoire.

Et cette mémoire est double. Il y a la mémoire du père et il y a la mémoire de la mère.

Qui est cette Mère qui n'est pas la mère par le sang ? Qui est ce Père qui n'est pas le père par le sperme ?

Que l'Amour se porte vers un avenir commun, rien de plus naturel, rien de plus évident : comment peut-on aimer si l'on n'est pas sur la même voie, dans le même cheminement, dans le même Amour de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin ?

Mais l'Amour appelle aussi que l'on soit de la même Mère et du même Père.

Qui est cette Mère ?

Qui est ce Père ?

Père et Mère qui doivent être communs aux deux pôles de tous les couples de l'Amour, entre l'Amante et son Aimé, entre Israël et son Dieu, entre la Shoulamit et son Shlomoh, entre le Corps et sa Vie, entre le Cœur et sa Nature, entre l'Esprit et son Réel, entre l'Âme et son Divin. Qui sont-ils donc ?

Quelle est cette double source de la mémoire qui fonde l'Amour, qui fonde la quête, qui fonde la convergence entre le Tout et sa partie ?

La Mère... La matrice qui engendre et façonne tout ce qui existe...

Le Père... La semence qui féconde cette matrice universelle...

Ce Père mystérieux et universel qui féconde tout ce qui est fertile (et qui ne féconde que ce qui est fertile, avec une indifférence royale pour tout ce qui est stérile... et l'homme, souvent, est si stérile...), ce Père mystérieux et mystique de toutes les fécondations est l'Accomplissement. C'est cette propension à l'accomplissement de tous les accomplissables, en soi et autour de soi, qui féconde le tout du Tout.

Et cette Mère mystérieuse et universelle, face à ce Père mystérieux et universel qui est la propension à l'accomplissement de tout ce qui est

accomplissable, est la Substance universelle, au sens de Spinoza, au sens de ce qui n'est engendré par rien mais qui est « cause de soi », qui est substrat de tout dont rien n'est substrat.

Et de la rencontre de ce Père mystique universel et de cette Mère, aussi mystique et aussi universelle, jaillit l'Amour, troisième pointe du triangle absolu, troisième pôle du tripôle universel et mystique. Ternaire encore. Ternaire comme indispensable et incontournable condition de la mise en branle du processus cosmique. L'unitaire est tautologique : l'Un est Un... puis il n'y a plus rien à en dire ni à en faire. Le binaire est conflictuel et n'aboutit qu'à la paix de l'équilibre statique ou au repos de la mort. Il faut du ternaire pour que la Vie naisse et anime le tout du Tout. L'Amour est cette Vie même, cette Âme qui anime.

Ce ternaire vital est connu de toutes les traditions spirituelles : la Trinité chrétienne, la Trimurti Hindouiste, la Triskèle celtique, et tant d'autres.

Mais il faut l'explorer plus avant...

Le Père est la propension à l'Accomplissement de tout. La Mère est la Substance qui est substrat de tout. L'Amour est un jaillissement de Vie qui naît d'eux deux.

Trois mots-clés à méditer, à étudier : Accomplissement, Substance, Vie...

Accomplissement d'abord...

Accomplir, rendre complet, compléter. Rendre entier, autrement dit. Sortir de l'incomplétude, de l'inachèvement, de l'infirmité et du manque, Il s'agit d'aller au bout de soi. Nietzsche disait, en s'inspirant de Pindare : « Deviens ce que tu es et fais ce que toi seul peux faire. » J'en ai fait ma devise de vie personnelle. Cet aphorisme, cette injonction même, résume le tout de ce qu'est le Réel.

Aller au bout de soi-même (c'est vrai pour chacun des êtres vivants, mais aussi pour la Vie, pour la Nature, pour le Réel... et pour Dieu !). Épuiser tous les possibles que l'on porte en soi. Exploiter tous les potentiels, tous les talents, toutes les vertus qui sont autant de dons gratuits qui sont là, à portée de volonté et qui n'attendent que l'énergie de l'action.

C'est cela le destin, c'est cela la vocation : toute cette potentialité qui nous habite et qui *doit* être mise en œuvre, à chaque instant de chaque existence. C'est cela le *devoir* unique et majestueux de chaque être : devenir ce qu'il est ! Le Devenir au-delà de l'Être !

Être pour Devenir et non pas Devenir pour Être.

Le Devenir surpasse l'Être. L'Être n'est qu'un moment du Devenir. Voilà les fondements, à la fois métaphysiques et mystiques, mais aussi éthiques et esthétiques, de l'Accomplissement, Père de tout ce qui est, de tout ce qui advient, de tout ce qui devient.

Substance ensuite...

La Substance est ce qui « se tient par-dessous » (*sub stare*, en latin) tout ce qui existe. Le substrat universel. Un substrat que le monisme qui m'habite déclare unique. Non par position dogmatique contre d'autres conceptions envisageables, mais par application stricte du principe du rasoir d'Occam ou de l'hypothèse minimale : pourquoi envisager de la pluralité lorsque l'unité suffit à combler tous les questionnements ?

La Substance est unique, donc. Mais quelle est-elle ? Quelle est sa nature ?

Longtemps, beaucoup ont pensé répondre par l'existence d'un Dieu personnel, antérieur et extérieur à l'univers, créateur de celui-ci. C'est la position théiste. Elle ne tient pas. Elle est dualiste. Il y aurait, selon elle, deux substances : l'une céleste, parfaite et divine, l'autre terrestre, imparfaite et vile. Ce dualisme ne peut pas tenir pour la simple et bonne raison que, de deux choses l'une : ou bien ces deux substances sont radicalement étrangères l'une à l'autre et l'une ne peut engendrer l'autre, auquel cas ce supposé Dieu créateur est absolument étranger à l'univers et n'importe pas pour lui puisque, au fond, il n'est que le hasard idéalisé ; ou bien, ces deux substances ne sont pas étrangères l'une à l'autre, auquel cas elles ne peuvent exprimer que deux manifestations d'une substance unique sous-jacente, comme la glace et la vapeur ne sont que de l'eau, mais dans deux états différents.

Cette dernière position sera celle des kabbalistes face au théisme rabbinique, celle des mystiques rhénans face au théisme catholique, celle des soufis face au théisme islamique.

D'autres, abandonnant le dualisme théiste, se rabattirent sur la matière comme substance dernière et suprême. C'est le matérialisme. Il débuta avec l'école d'Abdère : Démocrite en tête, latinisé par Lucrèce, et se poursuivit par Épicure. Il devint le cœur de la pensée moderne, surtout à partir du XVIII^e siècle où le criticisme kantien et ses petits larbins nommés « Lumières » crurent rejeter Dieu alors qu'ils ne rejetaient que la théologie catholique. Le XIX^e et le XX^e siècle furent plus radicaux. Mais, là encore, la doctrine ne tient pas. La science physique a bien montré que la matière n'est pas première. Elle n'est que la concrétion locale et improbable d'une autre substance : l'énergie. Qu'à cela ne tienne : va pour un énergétisme au lieu d'un matérialisme. Oui, mais les choses se corsent : l'énergie n'est pas une substance, mais la mesure d'une activité. Et une activité est un mouvement, une dynamique, un processus qui n'a rien de matériel, qui est purement immatériel. Peu importe, rétorquèrent les matérialistes : la substance dernière qui fonde tout est le hasard. Et le matérialisme devint hasar-disme. Mais ce dieu « hasard » pose aussi bien des problèmes car le calcul des probabilités est formel, le hasard pur est incapable, dans cet univers réel et sa durée de vie réelle, d'engendrer, à lui seul, la totalité des systèmes complexes qui le peuple, en ce compris les êtres vivants et les êtres pensants. Le hasard ne tient donc pas non plus la route. Alors ? Ni un Dieu personnel, ni la matière, ni l'énergie, ni le hasard ne peuvent constituer la substance dernière du Réel. Qui donc est la Mère unique de tous les mondes ?

D'aucuns, avec une rigueur logique indiscutable, pensent que, puisque la Substance est unique, peu importe le nom qu'on lui donne : elle est et il n'y a qu'elle. Tout en est fait, du plus grossier au plus subtil, du plus immatériel au plus matériel, du plus vide au plus plein. La matière en est une concrétion. La lumière en est le frémissement. L'énergie mesure sa vivacité. L'entropie mesure sa désorganisation. L'espace mesure son expansion. Le temps mesure son âge. Quel besoin, alors, de lui trouver

un autre nom que « Substance » qui suffit amplement ? Soit ! L'argument porte (voir l'article « Monisme » que j'ai fait pour Wikipédia).

Mais il me paraît important de souligner encore que la Substance, que le grec ancien appelait *ousia*, est antérieure à la matière et qu'elle n'est donc pas de la matière. Qu'elle n'est pas l'énergie puisque l'énergie est un concept artificiel pour désigner son activité et sa vivacité. La Substance – et c'est là que je veux en venir – n'est donc pas matérielle. Et puisqu'elle n'est pas matérielle, et si la matérialité est son engendrement mais point sa nature, force est de conclure que la Substance est de nature spirituelle, qu'elle est Esprit ou, plus exactement, qu'elle est mémoire potentielle, comme une argile qui attend le clou du scribe cunéiforme.

La Substance, cet Esprit encore vierge, nu, vide, attend la fécondation du désir d'Accomplissement ; elle attend la semence de l'Intention. La Mère attend le Père.

Vie enfin...

Et cette attente ne sera pas longue, sans doute – de toutes les façons, tant que la fécondation de l'Esprit par l'Intention n'a pas eu lieu, le temps n'existe pas puisque le temps mesure les âges de l'Accomplissement dans l'Amour. Le temps est le temps de Vie, des âges de la Vie. Le temps mesure les progrès de la Vie depuis le premier frémissement lumineux, depuis la première concrétion du premier corpuscule (un électron ou un proton ?)... Le Temps mesure le chemin parcouru sur la voie de la complexification, sur la voie de l'expansion, sur la voie de l'émergence du Réel tel qu'il s'exprime dans la Nature, et, au sein de la Nature, en chacun de nous.



L'Éros

L'érotisme est omniprésent dans le Cantique. Un érotisme aristocratique, bien sûr. Un érotisme savant, poétique, élégant. Un érotisme charmant. Un érotisme délicat.

Cet érotisme est aristocratique car il récuse, de façon péremptoire et définitive, toute forme de vulgarité – cette infecte maladie de notre époque de démocratisation et de médiocrisation universelles.

Dans la mythologie grecque, Éros est dieu de l'Amour. C'est connu et entendu. Les Latins en ont fait le mièvre Cupidon, gros chérubin qui, armé de son arc puéril, lance ses flèches en forme de coups de foudre vers le cœur de ceux qu'il s'est choisis pour cibles.

L'Éros grec est d'une tout autre stature !

D'après Hésiode, dans sa *Théogonie*, Éros est un des principes fondateurs du Réel. Il n'est pas un dieu puisqu'il vient à l'existence bien avant les dieux, bien avant les Titans, même, que les dieux olympiens, sous la conduite de Zeus, vainquirent.

Que dit Hésiode ?

« Au commencement exista le Chaos, puis la Terre (Gaïa) à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les Immortels qui habitent le faite de l'Olympe neigeux ; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la Terre immense ; enfin l'Amour (Éros), le plus beau des dieux, l'Amour, qui amollit les âmes, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté. Du Chaos sortirent l'Érèbe et la Nuit obscure (19). L'Éther et le Jour (20) naquirent de la Nuit, qui les conçut en s'unissant d'amour avec l'Érèbe. La Terre enfanta d'abord Ouranos couronné d'étoiles et le rendit son égal en grandeur afin qu'il la couvrît tout entière et qu'elle offrît aux bienheureux Immortels une demeure toujours tranquille ; elle créa les hautes montagnes, les gracieuses retraites des Nymphes divines qui habitent les monts aux gorges profondes. Bientôt, sans goûter les charmes du plaisir, elle engendra Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnants ; puis, s'unissant avec Ouranos, elle fit naître l'Océan aux gouffres immenses (...) »

Pour ceux qui, comme moi, ont étudié durant de longues années le livre biblique de la Genèse, du moins son premier chapitre (voir mon *Kabbale cosmologique - Six jours pour un monde*, Dangles, 2013), ce texte d'Hésiode est fascinant ! Que de parallèles à faire. Notamment celui-ci :

le livre de la Genèse pose, d'emblée, quatre fondamentaux incréés qui précèdent l'émergence de la Lumière : la Ténèbre au-dessus de l'Abîme et le Souffle des dieux au-dessus de l'Eau. Ténèbre (donc non-Lumière, absence de Feu), Abîme (donc vide et absence de Terre), Souffle des dieux (donc Air) et Eau. Ensuite seulement commence la longue suite des ensemencements, des engendrement, des émanations, des émergences...

Que nous propose Hésiode : Chaos, Gaïa, Tartare et Éros. Quatre fondamentaux incréés, aussi, mais de natures différentes, semble-t-il.

Il y a le Chaos qui est l'inverse du *Kosmos*, de l'ordre : il est, pour parler « physicien », entropie pure. « Au commencement, il y avait l'entropie », pourrait-on dire...

Il y a Gaïa, la Terre, la Mère, la matrice universelle, la Substance, l'*ousia*. D'elle sortiront tous les êtres... ou presque. Car Chaos engendrera seul Érèbe (l'Obscurité) et Nuit (*Nyx*, la Ténèbre). La négation de l'ordre (Chaos) engendre, à elle seule, les deux formes de la négation de la lumière. Érèbe et *Nyx*, ensemble, engendreront l'Éther et le Jour. Gaïa, quant à elle, engendrera seule Ouranos : le Ciel étoilé qu'elle prit pour époux pour engendrer tout ce qui peuple les mondes.

Il y a le Tartare qui est un « abîme profond placé sous les Enfers », dit le dictionnaire d'Émile Personneaux. Le Tartare sera, après la victoire de Zeus, la prison de certains Titans...

Et il y a Éros ! Notre héros dans ces pages.

Remarquons que nos deux cosmogonies (celle de la Genèse et celle d'Hésiode) mettent toutes deux la Ténèbre/Chaos et l'Abîme/Tartare parmi les quatre incréés. La Genèse donne ensuite le Souffle et l'Eau, alors qu'Hésiode donne Gaïa, la Mère universelle, la Terre et Éros, le promoteur de la fécondation. Le parallèle s'installe : Gaïa, Matrice de toutes choses chez Hésiode, c'est l'Eau de la Genèse, et Éros, l'instigateur, se pose face au Souffle des dieux. Avec le Souffle des dieux, la Genèse pose un Logos, un moteur, une énergie qui met le tout de l'Univers en branle. C'est bien aussi le rôle qu'assigne Hésiode à Éros. Le parallélisme est frappant : d'un côté, la négation (de l'ordre puis de la lumière et de la matière) et, de l'autre, un binaire qui permettra l'engendrement de tout

le reste dès que le principe masculin (la Lumière biblique et l'Ouranos grec) sera engendré par et pour le principe féminin (l'Eau biblique et la Terre grecque).

Il fallut, donc, qu'il y eût une double négation (Ténèbre et Abîme), pour qu'il puisse y avoir une double affirmation (Substance et Énergie) d'où puissent naître l'Amour et tous ses engendremens.

Hésiode dit d'Éros qu'il « amollit les âmes, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté ». L'Éros, chez les Grecs, est l'Amour, certes, mais dans ce qu'il a de plus charnel, de plus libidineux, de plus... érotique. Rien d'éthéré. Rien de platonique. De la chair. Du sexe. Du plaisir. Des corps qui se mêlent et se pénètrent et se fondent l'un dans l'autre. De l'orgasme... cette « petite mort » comme l'on disait dès le ^{xv}^e siècle.

Éros est asexué, à ce stade. Il n'engendre rien. Il agit comme ce que les chimistes appellent un catalyseur : il permet la réaction chimique, mais n'y intervient pas. Il est un déclencheur et rien de plus. La suite des relations lui échappe. Il déclenche, c'est tout. Advienne ce pourra.

Jean-Pierre Vernant affirme qu'il existe deux Éros. Le premier, l'Éros primordial, est présent depuis la nuit des temps et représente l'union non sexuée. L'Éros sexué naît quant à lui de la castration d'Ouranos par Chronos. Chronos a en effet lancé le sexe de son père à la mer et de là naissent Aphrodite, Himéros (compagnon d'Éros dont la mythologie ne dit rien sinon qu'il cohabite avec les Muses) et l'Éros sexué à l'origine de l'union entre les mâles et les femelles.

À l'origine, Éros était représenté comme un être androgyne, fidèlement à la présentation d'Hésiode. Il est ailé mais n'acquiert arc et flèches que plus tard. Il est très clairement associé à la pédérastie dont la pratique, aujourd'hui obscène (le TLF donne cette définition pour obscène : « qui offense ouvertement la pudeur dans le domaine de la sexualité »), était courante et favorisée entre les hommes d'âge mûr et les jeunes gens.

Mais revenons au Cantique...

L'Éros y est présent à tous les versets, ou presque. Quelques extraits flagrants...

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche... » (1;2).

« Mon amour a étendu sa main par l'ouverture et mes entrailles se sont émues pour lui.

Je me suis levée pour ouvrir à mon amour et mes mains ont distillé la myrrhe et mes doigts la myrrhe fluante sur la poignée du verrou » (5;4-5).

« Ta féminité est la coupe de la lune... » (7;3).

« Te voici debout, tu ressembles au palmier et tes seins à des grappes. J'ai dit : "Je monterai sur le palmier me tenant à ses aspérités." Que donc soient tes seins comme les grappes de la vigne, et le parfum de ton nez comme celui des pommes » (7;8-9).

S'il fallait d'un mot résumer toute l'érotique du Cantique, je dirais : Désir !

Voilà bien le moteur intime de la Quête, de toute quête. Voilà bien l'essence de l'Intention, de toute intention.

Dieu lui-même est Désir sinon rien de lui ne serait sorti et aucune de nos deux cosmogonies, citées plus haut, ne pourrait ni avoir de sens, ni, plus profondément, avoir été écrite.

Dieu est un dieu de Désir, un dieu désirant. Il n'est que cela, d'ailleurs : Dieu est l'autre nom du Désir qui anime le Réel, la Nature et la Vie. Le Réel est Désir. La Nature est Désir. Et la Vie, surtout, est Désir puisque la Vie exprime le Désir qui anime le Réel. Le Désir est donc l'Âme du Réel, son *Logos* divin et cosmique.

Le Désir est la Loi des mondes. La Loi suprême. La Loi ultime.

Lorsque, dans son Sermon de Bénarès, à la deuxième des quatre Nobles Vérités, Siddhârta Gautama Sakyamuni, le Bouddha historique, pose que la cause de la Souffrance est le Désir et que, dans sa troisième Noble Vérité, il affirme que l'extinction de la Souffrance passe par l'extinction du Désir, il se trompe.

Il se trompe d'abord parce qu'il oublie, dans sa première Noble Vérité, de constater, avec autant de lucidité que pour le reste, qu'il existe autant de Joie que de Souffrance dans le monde.

Il se trompe ensuite parce que si la Souffrance peut naître du Désir, la Joie naît toujours du Désir et que, donc, l'extinction du Désir entraîne l'éradication de la Joie.

Il se trompe enfin en soutenant que la cause de la Souffrance est le Désir ; la cause absolue et unique de la Souffrance est le refus du Réel tel qu'il est et tel qu'il va. C'est parce qu'ils refusent le Réel et se réfugient dans ces illusoire châteaux en Espagne nommés « idéaux » que les hommes souffrent. Ce n'est pas le Désir qui fait souffrir, c'est l'imaginaire, c'est l'illusoire, c'est la *fantasmagogie* (le fait d'être guidé par ses fantasmes), c'est l'idéalisme donc qui fait croire qu'un monde « meilleur » doit être instauré en lieu et place de ce monde-ci. Un monde meilleur par rapport à quoi ? À quelle aune ? Selon quels critères ? Pour le médiocre, il devrait être plus égalitaire. Pour le paresseux, il devrait être plus solidaire. Pour le faible, il devrait être plus compatissant. Pour le pusillanime, il devrait être plus démocratique. Etc. Ainsi naissent les idéaux humanistes puisque la grande majorité des hommes est médiocre, paresseuse, faible et pusillanime. Bref...

Dans le Cantique, le Désir est remis à la première place. Il trône. Le Désir est le moteur de l'Accomplissement, et donc de l'Amour.

Mais ne confondons jamais Désir et caprice, Désir et appétit, Désir et concupiscence. Le Désir n'est Désir authentique que s'il vise l'Accomplissement de soi vers le haut. Plus rigoureusement : il n'est de Désir que d'Accomplissement. Tout autre désir n'est qu'envie passagère ou caprice animal, c'est-à-dire puérilité et infantilisme.

Le Désir que l'Amante porte à l'Aimé est un tel Désir d'Accomplissement du Corps, du Cœur, de l'Esprit et de l'Âme. Ce Désir-là dépasse infiniment et transcende résolument tous les assouvissements des appétits et concupiscences qui hantent les songes des hommes.

Il y a une grande pudeur et une grande chasteté dans le Désir de la Shoulamit : il y a une forte noblesse et une belle élégance dans son Désir. Son Désir est aristocratique.

Ce n'est pas un hasard si la parèdre du fougueux Dionysos est la chaste Artémis, la Diane chasserresse des Latins, la sœur jumelle d'Apollon...



Les Gardiens et la violence

À deux reprises, il est fait allusion aux Gardes qui patrouillent dans la ville et sur ses remparts.

Aux versets 3;2-4, il est écrit :

« Je me lèverai donc, et ferai la ronde dans la ville, les places, les rues. Je chercherai celui qu'aime ma vie. Je l'ai cherché, et ne l'ai pas trouvé.

Les gardes m'ont trouvée, ceux qui font la ronde dans la ville : "Avez-vous vu celui qu'aime ma vie ?"

À peine les avais-je dépassés, que j'ai trouvé celui qu'aime ma vie ; je l'ai saisi et ne le lâcherai pas avant de le faire venir dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a portée. »

Et au verset 5;7, il est dit :

« Les gardiens, ceux qui font la ronde dans la ville, m'ont trouvée ; ils m'ont frappée, blessée, ils ont retiré mon voile, les gardiens des remparts ! »

Ces gens d'armes symbolisent la force du pouvoir, donc du Roi, donc de Shlomoh si c'est bien du roi Salomon, à qui il est dédié (« Chant des chants pour Salomon »), qu'il faut assimiler le Shlomoh du Cantique.

Replaçons les choses dans leur contexte : l'Amante symbolise l'intériorité de l'homme qui, par son Corps, par son Cœur, par son Esprit et par son Âme, est en quête de l'Aimé qui est la Vie, la Nature, le Réel et le Divin. Cette quête est l'Amour et cet Amour est alimenté par le Désir.

L'Amante vient des monts du Liban – elle est noire et étrangère, nous en reparlerons – et elle vit à Jérusalem, dans la ville du Roi où elle passe la plupart de son temps dans sa chambre ou dans son jardin. Parfois, elle

s'autorise une escapade pour aller à la recherche de l'Aimé qui ne vient pas à elle, qui disparaît, qui la néglige.

En parcourant la ville, elle rencontre parfois les filles de Jérusalem (le chœur du Cantique) qui, l'air de rien, la dardent de piques acérées et acerbes.

Mais, par deux fois, elle rencontre aussi les Gardes qui patrouillent.

La première rencontre avec les Gardes est pacifique. Elle les croise. Elle les interroge au sujet de sa quête. Ils ne répondent pas. Ils passent leur chemin. Elle continue sa quête et elle trouve celui qu'elle croit aimer (avec cette curieuse envie de l'emmener avec elle dans la chambre de sa mère, quelque part sur le mont Liban... nous en reparlerons).

Les Gardes sont indifférents.

À la seconde rencontre, tout change, tout bascule. Les Gardes la frappent, la blessent, la « dévoilent ».

Les Gardes sont agressifs.

Que s'est-il donc passé entre ces deux rencontres pour justifier un tel revirement ? Entre le début du chapitre 3 et le chapitre 5 se glisse la fameuse seconde partie du chapitre 3 et le long monologue de Shlomoh au chapitre 4.

La fin du chapitre 3, après que la Shoulamit ait adjuré les filles de Jérusalem de ne pas éveiller, de ne pas réveiller l'Amour qui dort, dit ceci, par les voix du Chœur :

« Qui est celle-ci qui monte du désert, comme une colonne de fumée, où brûlent la myrrhe et l'encens, toutes les poudres du marchand ? Voici le lit de Salomon : soixante braves parmi les braves d'Israël l'entourent. Tous épris du glaive, éduqués à la guerre, chacun son glaive sur la hanche, car la terreur est dans les nuits. Le roi Salomon s'est fait un palanquin des arbres du Liban. Il a fait ses colonnes en argent, sa tenture en or, son siège en pourpre ; au milieu est une mosaïque d'amour des filles de Jérusalem. Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon, la couronne dont sa mère l'a couronné, le jour de ses noces et le jour de la joie de son cœur ! »

Les filles de Jérusalem crachent leur venin. Elles dénoncent l'Amante comme étrangère, comme fille du désert qui séduit par « les poudres du marchand ». Elles menacent : le lit du Roi est gardé par soixante féroces guerriers bien armés. Elles la remettent à sa place, elle la petite et jeune paysanne du mont Liban : le Roi déploie un luxe inouï où elle n'a rien à faire. Elles révèlent que le Roi a déjà pris épouse et que les noces sont passées. Elles mettent en garde : la couronne du Roi vient de sa mère qui sera dûment informée de ses manigances ensorceleuses.

Bref : parce qu'elle « tourne autour » du Roi, l'Amante devient *persona non grata* auprès des filles de Jérusalem, c'est-à-dire des épouses et concubines du Roi, comme on l'apprendra plus tard. La cour royale se dresse contre elle !

Avant : elle n'était qu'une étrangère de passage, tolérée, sans plus, dans l'indifférence générale. Mais maintenant, elle est devenue une rivale dont la beauté et la fraîcheur font pâlir de rage et de jalousie les viragos courtisanes.

Les Gardes sont informés et reçoivent leurs ordres : l'étrangère n'est pas bienvenue ; il faut la corriger ; il faut lui donner une bonne leçon.

Les Gardes s'exécutent.

Tout le chapitre 5 qui suit (sauf le tout dernier verset où, malgré ses souffrances et déconvenues, l'Amante réaffirme son Amour pour l'Aimé – mais est-ce encore ce beau Shlomoh qui est son Aimé... ?), est, disais-je, un long monologue de Shlomoh qui ressasse, sans originalité, ses mêmes compliments. Elle y devient la sœur-épouse. Il dit qu'il l'emmènera avec lui depuis le Liban – ce qui indique bien que, pour lui, elle n'est pas encore là. Il veut qu'elle soit son Jardin...

Mais il est déjà trop tard. L'Amante, encore, cherche l'Aimé ; mais cet Aimé n'est déjà plus Shlomoh.

Si l'Amante est l'Âme (ou Israël, symbole des hommes libérés de leurs esclavages et de leurs idolâtries) et si l'Aimé est le Divin (ou le Dieu YHWH de la Loi et de l'Alliance), alors qui est Shlomoh ? Que vient-il faire dans cette relation mystique entre l'Âme Amante et ce Dieu Divin ?

La réponse est claire : Shlomoh symbolise l'idolâtrie. Il est l'idole de toutes les idoles. Il en a le charme, il en a l'attrait, il en a les paroles langoureuses, flatteuses et démagogiques, il en a le luxe et les richesses (le palanquin, l'or, l'argent, les chevaux), il en a les pouvoirs maléfiques (les Gardes), il en a les dévotes stupides et méchantes (le chœur de filles de Sion).

N'oublions pas, encore une fois, que dans l'histoire des rois d'Israël, le roi Salomon a fini, sous l'influence de ses épouses étrangères, par sombrer dans l'idolâtrie. La tradition juive ne le lui pardonnera jamais. Heureusement, avant de s'enliser dans la démence de ses vieux jours, Salomon avait érigé le Temple que son père David avait rêvé de construire. Il avait aussi laissé des œuvres de Sagesse (des œuvres qu'on lui attribue, même si elles ont été écrites bien plus récemment, sous l'influence de la philosophie grecque) : le Kohélet-Ecclésiaste, les Proverbes et la Sagesse.

Au fond, comme la plupart des histoires d'Amour qui se trament aux jours des âges tendres, le Cantique dépeint une situation banale, digne du théâtre de boulevard. Une scène à trois personnages : le fiancé discret, presque caché, le bellâtre cynique et la jeune fille un peu niaise, un peu naïve, mais tellement séduisante, charmante et attachante.

Mais, au plan mystique, l'affaire prend une ampleur bien plus profonde et grave : comment prévenir l'Âme du danger des faux dieux ? Comment reconnaître une idole ?

La Torah répond sans ambages : un faux dieu ne tient pas, ne peut pas tenir ses promesses. Certes, mais lorsqu'on s'en aperçoit, il est trop tard, le mal est fait.

Toute la Modernité s'est complu, pendant des siècles, à adorer des idoles : le Progrès, l'Argent, le Peuple, l'État, la Démocratie, les Droits de l'homme, la Science, la Raison, la Liberté, l'Égalité, la Justice... Autant de majuscules. Autant de mensonges. Autant de bains de sang.

Mieux vaut prévenir que guérir et les blessures de l'idolâtrie sont si infectées, si profondes, qu'elles en sont inguérissables. Comme un

cancer que l'on aurait inoculé et qui ronge, imperceptiblement d'abord, et qui se révèle douloureusement lorsqu'il est trop tard.

Prévenir l'idolâtrie... Débusquer les faux dieux afin de les dénoncer, afin de les éradiquer, afin de les tuer...

« Dieu est mort et c'est nous qui l'avons tué », fait dire Nietzsche à son Zarathoustra. Et cette réplique fameuse a malencontreusement fait de Nietzsche le parangon de l'athéisme, lui le mystique, lui le prophétique, lui le fidèle.

Lorsque Nietzsche dit : « Dieu est mort et c'est nous qui l'avons tué », c'est d'une idole dont il parle. Il parle du Dieu personnel (et donc anthropomorphe) du Christianisme. Il parle de ce Dieu qui n'est plus un dieu depuis qu'il s'est fait homme, de ce Dieu qui n'est plus Divin depuis qu'il est devenu humain.

Les idoles se dénoncent par ce genre d'incohérence : un Dieu qui, par définition même de la divinité, n'est plus le tout autre de l'homme et de l'humain, qui abandonne la divinité pour rejoindre l'humanité, ne peut pas être un Dieu authentique.

Ou bien Dieu est Dieu et Jésus est un homme comme les autres, prophète et prédicateur de sa vision de la divinité ; ou bien Jésus est Dieu et Dieu n'est plus Dieu... et l'athéisme a le champ libre (et c'est bien ce qui s'est passé, en Occident).

Comment la Shoulamit pouvait-elle déceler, dès le début, que Shlomoh était un imposteur, qu'il n'était pas l'Aimé ?

À sa deuxième réplique : « À ma jument, parmi les chars de Pharaon, je te compare mon amie » (1;9).

Pharaon : l'ennemi, l'esclavagiste, l'idolâtre absolu. Pharaon : Roi des Mitzraïm, c'est-à-dire des « bornés ». La jument de Shlomoh tire les chars du tyran ! Et cette jument, il la compare à l'Amante. Donc, il voit l'Amante, la pauvre Shoulamit, comme une esclave condamnée à tirer le char d'un tyran.

L'aveu est de taille. Et pourtant, il est passé inaperçu. Nous tous, comme la Shoulamit, nous avons distraitement pris la réplique pour un

joli compliment : quoi de plus élégant d'une cavale, quoi de plus gratifiant que d'être mise dans l'entourage d'un empereur fameux...

Et pourtant... La menace n'était même pas déguisée.

C'est à cela que l'Âme peut dénoncer les faux dieux : à leur arrogance, à leur cynisme, à leur aplomb.



Le Corps et la Beauté

La Beauté est au centre du Cantique. Elle en est le pivot. C'est elle qui est la source de l'aveuglement de la Shoulamit. Elle ne voit que la beauté de Shlomoh qui, de son côté, parce qu'il est le faux Aimé, qu'il le sait et qu'il n'est qu'un suborneur, amplifie, par retour, cette fascination de l'Amante pour la Beauté.

La Beauté du Diable, en somme. La Beauté de la séduction et du dévoiement. La Beauté des Corps jeunes et parfaits. Confusion regrettable, coupable et condamnable entre beauté et joliesse.

La Shoulamit est hypnotisée par la Beauté de Shlomoh. Elle la chante sur tous les tons. Aucune métaphore, aucune allégorie n'est trop belle pour exalter sa plastique. Et lui le lui rend bien. En ressassant, d'ailleurs. Il est vite à court de poésie. Les mêmes comparaisons rejaillissent plusieurs fois.

Il est un séducteur. Son scénario de séduction est rôdé. Il a ses répliques. Il a ses « phrases ». Et la Shoulamit succombe, et toutes ces « filles de Jérusalem » qui peuplent son gynécée, comme elle, avant elle.

Comme la Shoulamit qui rêve de l'Aimé, l'Âme rêve du Divin, de se fondre en lui, d'être aimée par lui. Mais les séductions des idoles sont terribles, hypnotiques. Elle peut facilement tomber sous le charme, dans les deux sens, sentimental et magique, de ce mot. L'attrait des idoles est immense. Toute l'histoire biblique n'est qu'une longue et terrible lutte contre l'idolâtrie.

À peine sorti de la maison de l'esclavage, la Pâque tout juste consommée, ne voilà-t-il pas que le peuple hébreu se plaint déjà ?

Où sont les pots de viande ? Où sont les paniers de poireaux, de courges et d'oignons ? Et d'oublier les lacérations des coups de fouet et les humiliations constantes des gardes-chiourmes... L'homme est ainsi : il préfère les affres de la sécurité aux combats de la liberté.

Dans la bouche de la Shoulamit et, en écho, dans celle de Shlomoh, la poésie de la beauté fleurit sous les formes d'un naturalisme délicieux. Une esthétique de la Nature est omniprésente. Toutes les métaphores ou presque s'inspirent des plantes, des arbres, des fleurs et des fruits de la Nature. Les animaux ne sont d'ailleurs pas en reste : les faons pour les seins, les colombes pour les yeux, les chèvres pour la cascade des cheveux, les brebis tondues pour les dents, l'écarlate pour les lèvres.

Ses tempes sont comme une tranche de grenade... curieuse métaphore, s'il en est : une tranche de grenade réunit une multitude de grains grenats soudés entre eux par une membrane blanche. Voilà qui n'a rien d'une tempe masquée, qui plus est, par des nattes lourdes et des boucles odorantes d'un beau noir de jais. Intrigue...

« Comme une tranche (PL'H) de grenade (RMWN) [est] ta tempe (QTH) »...

Le verbe PL'H signifie bien « couper, trancher », mais aussi « labourer » puisque le labour tranche la surface du sol pour l'ouvrir à l'ensemencement ; par suite, le substantif PL'H signifie, à la fois, la tranche et le laboureur, le paysan qui cultive la terre... Et la Shoulamit est une paysanne qui fait paître des ovins et qui garde la vigne.

Le mot RMWN (prononcez *rimon*) désigne bien la grenade, fruit éminemment symbolique qui suggère, sur la table du Nouvel An, la solidarité du peuple juif (la multitude des grains unis dans une seule coque) et la suavité douce que l'on se souhaite pour l'année qui débute.

Quant au mot QTH, il désigne bien la tempe qui est le point fragile du crâne, siège de la pensée. La métaphore s'éclaire et démontre le plan machiavélique du Suborneur : labourer la pensée après avoir forcé la porte du temple intérieur de l'esprit... Mais continuons l'inventaire des métaphores poétiques...

Le miel et le lait de ses lèvres, de sa langue, de son palais. Et ses baisers ? Du vin suave et capiteux. Ses parfums : nard, myrrhe, crocus,

cannelle, cinnamome, aloès, et toutes les poudres à encens, et tous les aromates du Jardin... De quoi enivrer, charmer, enchanter et amouracher tout un bataillon.

La myrrhe, surtout, fait culminer l'érotisme (5;5) en suggérant, métaphoriquement, les secrètes sécrétions des lèvres de son sexe, entrouvertes pour lui.

Sa barbe à lui est parfumée et suggère un parterre d'aromates. Ses lèvres sont des lys.

Les artefacts sont aussi de la fête, discrètement : la tour de David désigne le cou de l'Amante ou, pour les cuisses de l'Aimé, sont suggérées deux colonnes de marbre qui, sans doute, évoquent les deux colonnes, Yakin/Boaz (ce qui signifie : « Il établira/en force »), qui se dressaient à l'entrée du Temple de Salomon, telles qu'elles furent fondues en bronze par Hiram, l'architecte fameux, fils d'une veuve de la tribu de Dan ou de Nephtali.

L'eau, aussi, est convoquée : la Shoulamit est une « source » fraîche et pure, un « puits d'eaux vives et ruisselantes du Liban » : elle coule, dans sa fraîcheur vive de jeune femme belle, depuis le mont Liban jusque dans le Jardin de Shlomoh... qui n'est pas le Jardin d'Éden. La Shoulamit est une paysanne, une bergère, qui descend du mont Liban... et qui se prend déjà pour une princesse. Quelle déconvenue elle aura... Mais pour l'heure, la poésie est reine.

On le voit bien, esthétique et Nature ne font qu'une. Les émotions esthétiques universelles sont toujours naturelles : on peut rester froid devant telle peinture, devant telle statue, devant telle musique ou tel ballet, mais personne, jamais, n'a été indifférent à ces clichés de carte postale que seraient un coucher de soleil sur la mer, un lever de soleil dans les brumes d'un sous-bois d'automne et sur les crêtes enneigées d'une montagne limpide et vive, un torrent clair et frais au milieu des mousses et des joncs, une falaise de roc battue par les vagues marines, les éclaboussures d'une tempête dans le fracas des rochers, un arbre centenaire nimbé d'une lumière à contre-jour, un rai de lumière vive entre les nuages d'un soir d'orage...

Cette fascination pour les forces de la Nature – forces tranquilles et apaisantes, forces vives et brutales de ses déchaînements – est profondément ancrée au fond des tripes humaines. C'est là et là seulement que s'enracine le sens esthétique. Sans Nature, il n'y aurait pas de Beauté. Tous les arts figuratifs et plastiques, longtemps, n'eurent qu'une seule vocation : imiter la Nature. La représenter, d'abord, le plus fidèlement possible (les écoles classiques et figuratives), puis en exprimer l'indicible (les écoles impressionnistes) ou la puissance (les écoles expressionnistes).

En capter la magie, dans tous les cas : magie des formes, des couleurs, des lumières et des ombres, mais aussi la magie des sons, surtout au travers des chants d'oiseaux. Qui n'a jamais connu cette petite extase des aubes d'été clair, en entendant, puis en écoutant, le chant presque parlé d'un merle, la mélodie d'un rossignol, les stridulations discrètes d'une mésange, les trilles d'un rouge-gorge, le bafouillis d'une fauvette... ? Source et origine de toute musique !

Bref, l'Art est né d'une relation d'Amour entre l'homme et la Nature. Cette Nature qui étonne et émerveille, cette Nature qui sidère et effraie, parfois, lorsque ses colères déchirent le ciel et la terre.

La Modernité a rompu le fil d'Ariane qui unissait, secrètement, profondément, spirituellement, l'Art et la Nature. Elle a « libéré » l'Art qui n'est plus que de l'art... pour se faire du lard. D'ailleurs, la Modernité », en tout, dans la vie, par la technique, dans les villes, a rompu tous les liens qui unissaient l'homme à la Nature, à sa Mère, et, par voie de conséquence, au Réel. Car le contraire du naturel, c'est l'artificiel : le règne de l'artefact et de la fabrique qui, mécaniquement, le produit en série, en masse. La Nature, elle, ne fabrique jamais rien à la chaîne : tout y est artisanal, tout y est « fait maison » et « fait main », tout y est « pièce unique ».

Mais qu'est-ce que l'esthétique, au fond ? Elle est l'art du Cœur. Elle est le lien fragile et ténu, presque invisible, qui exprime l'Amour de la Nature par le Cœur ; elle dit que l'homme est relié et que cette reliance même est Beauté. L'esthétique exprime ce sentiment confus, flou, mais océanique, de vivre dans le flux et dans le tissu serré de la Nature, de la

Vie et du Réel... du Divin, donc. Il ne peut y avoir d'Art s'il n'est sacré, s'il ne sacralise l'insertion de l'homme dans la Nature, dans le Réel, dans le Tout-Un, dans le Vivant, dans le Cosmique. L'esthétique est l'art de cette sacralisation. Rien mieux que la poésie ou la musique – arts abstraits, immatériels, impalpables s'il en est – ne peut tenter d'exprimer cette communion indicible, ineffable, incommunicable entre la partie et le Tout, entre le Cœur et la Nature, entre le Corps et la Vie, entre l'Intelligence et le Réel, entre l'Âme et le Divin.

Nietzsche écrivait que l'Art ne connaît que trois modes majeurs : la poésie qui, par les mots, suggère l'indicible du Sacré, la musique qui, dans les entrelacs de la mélodie et des harmonies, crée les dispositions d'âme qui permettent la reliance à l'au-delà de soi, et la tragédie (au sens grec) qui met en scène la rencontre entre l'homme et son destin. Toutes les autres formes d'art, aussi célèbres ou célébrées soient-elles, sont mineures (ou sont, le plus souvent – mais il y a des exceptions, je le reconnais volontiers –, des impostures techniques ou mercantiles comme les « installations », les « happenings », le cinéma, la photographie, la bande dessinée, la chanson populaire, ou autres divertissements de cirque).

L'Art est une chose trop sacrée et trop sérieuse pour être confiée à des marginaux paumés qui se prétendent artistes. Un artiste authentique n'est jamais en marge, il est au-dessus, loin au-dessus ; il vogue dans l'absolu surhumain, dans la reliance intégrale avec les forces et puissances de la Vie, de la Nature, du Réel, du Divin (il faut lire les lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo...).

L'humain de l'homme n'importe pas. Seul le Divin en lui importe.

L'esthétique, le culte de la Beauté naturelle au-delà de toutes les joliessees artificielles (ô, Shoulamit, comme cette confusion t'a coûté... mais tu t'en es sauvée, heureusement), l'exercice permanent de la reliance de soi à la Vie, à la Nature, au Réel et au Divin, ce langage du Cœur qui ressent et vit de ce qu'il ressent, intensément, l'esthétique, donc, est un Art, elle est un art de vivre. L'esthétique se vit mais ne se dit pas. Ou mal. On ne peut théoriser l'esthétique sans tomber dans l'imposture mensongère, l'intellectualisme creux, l'académisme vide.

Il n'y a pas de théories esthétiques. Il n'y a pas de théorie de l'esthétique. Il y a des verbiages d'écoles, des doctrines de professeurs sans génie. Le génie, lui, se moque de toutes les théories. Il vit son Art comme une ascèse, souvent pénible, toujours difficile, appelant ténacité et effort, courage et opiniâtreté.

Un artiste désœuvré ne bâtit aucune œuvre. Traîner dans les bistrots ou les soirées mondaines, dans les galas ou les lieux de mode, ne fait pas l'artiste. L'atelier seul le forge, dans la fièvre de l'ouvrage, dès l'aube, jusqu'au crépuscule, sept jours par semaine.

L'Art est un sacerdoce... ou il n'est rien !

L'esthétique comme art de vivre, donc... Il ne s'agit pas de faire du « beau » (et encore moins de faire *le* beau). Il ne s'agit pas d'être beau (laissons cela aux dandysmes). Il s'agit d'embellir la Vie. D'embellir sa propre vie. De faire de sa vie même une œuvre d'art, une sorte de calligraphie écrite sur les pages du temps, ineffaçable, éternellement revécue !



Le Liban de l'étrangère qui descend

La Shoulamit est une étrangère à Jérusalem. Elle descend du désert. Elle descend du Liban (c'est de la chaîne de montagnes, au nord d'Israël, qu'il s'agit et non de la Nation qui, à cette époque, n'existait pas encore sur cette terre phénicienne tournée vers le commerce et la mer Méditerranée).

La Shoulamit est une étrangère à Jérusalem. Le Chœur le rappelle à deux reprises. Notamment, au milieu de la narration, lorsque le Chœur provoque la crise et la lucidité de l'Amante, et que la Shoulamit voit enfin la réalité en face : son Shlomoh tant adoré, tant espéré, tant idéalisé, n'est pas l'Aimé !

Quel dessillement ! L'Amour est universel, pour elle, et les frontières n'existent plus quand on aime, quand on cherche l'Aimé, où qu'il soit ;

mais elle est *vue* comme étrangère, venue d'ailleurs. Elle est « noire » ; elle le sait ; elle s'en fiche, en apparence, mais elle sait qu'elle est différente et elle s'en excuse à demi-mot : « Ne me regardez pas car je suis noirâtre, car le soleil m'a dévisagée (...) »...

Le verbe, ici traduit par « dévisager », est ShZP et signifie « hâler, bronzer, brunir ». La Shoulamit est une paysanne, à la peau basanée, tannée par le soleil de ses vignes et de ses pâturages où paissent ses ovins ; alors que les filles de Jérusalem, les filles de la ville, s'abritent du soleil afin de garder la peau blanche et diaphane.

La Shoulamit n'est pas de leur monde qui est aussi le monde de ce Shlomoh, royal et beau comme un prince, dont elle s'est éprise.

C'est toute l'histoire d'Israël qui est ici contée. Les filles de Jérusalem sont les nations, les *goyim*. Et Shlomoh qui, on s'en souviendra peut-être, fut un Roi idolâtre et munificent, détourné de la voie droite, dans sa vieillesse, par ses épouses étrangères, ainsi que le narre le livre des Rois (1R:11;1-8).

L'Amante, la Shoulamit, symbolise le peuple d'Israël qui fut, un temps, tenté par l'idolâtrie, malgré les invectives passionnées et terribles de ses meilleurs Prophètes. Mais la grande crise de la fin du temps des Rois – l'exil à Babylone – fut salutaire. Les yeux se dessillèrent sous la conduite d'Esdras. L'Alliance fut rétablie. La Torah fut écrite. La tribu de Lévy fut replacée dans son sacerdoce, gardienne de l'orthodoxie. Israël fut rétabli dans sa vigne. Israël est devenu adulte. Elle apprend la fidélité, la lucidité, la réalité. Épreuve terrible qui fut le ferment d'un grand secret : celui de l'improbable longévité du peuple juif, de sa foi, de sa tradition spirituelle, de son indéfectible Alliance avec le Divin par le truchement de la Torah.

L'Amante est une étrangère. Au moins aux yeux des « filles de Jérusalem ». Est étranger ce qui paraît étrange, anormal, hors norme. La norme, c'est la conformité. Michel Foucault l'a suffisamment décrit et démontré.

Chercher l'Aimé n'est pas la norme. La norme, c'est séduire, emboîmer, capturer, épouser, copuler, enfanter. La norme, ce n'est pas

l'Amour, mais bien les fiançailles, les épousailles, la noce, la lune de miel... les enfants, les enfants, les enfants, les enfants... la lassitude, l'ennui... le lent délitement de la lumière joyeuse de la jeune amante et la tyrannie des aigreurs de la grosse mère-poule... puis le divorce, avec l'espoir de retrouver la jeune amante oubliée.

Tout cela n'est pas l'Amour. Tout cela n'est que la traduction sociale et conformiste des lois de la procréation et de la transmission des héritages.

Chercher l'Aimé n'est pas la norme. Pourquoi chercher la Vie, puisqu'on est vivant ? Oui, mais exister n'est pas vivre ! Pourquoi chercher la Nature puisqu'elle est là, à la campagne, et qu'elle produit tous nos aliments ? Oui, mais la Nature n'est pas la campagne ; la campagne aussi est un artefact ! Pourquoi chercher le Réel puisque cette tasse est réelle – je peux la prendre, la jeter, la casser –, puisque ce mur est réel – je peux m'y cogner –, puisque cette table est réelle – je peux m'y asseoir, m'y attabler ? Oui, mais le concret en bien en deçà du Réel qui, lui, est ce que toutes ces concrétudes manifestent sans jamais le capturer. Pourquoi chercher le Divin, alors que plus personne ne peut croire en ce Dieu barbu et acariâtre qui joue avec les hommes comme avec des poupées et des pantins ? Oui, mais la foi en le Divin n'a pas grand-chose à voir avec les croyances religieuses et certainement rien à voir avec le Dieu personnel des monothéismes.

Et pourtant, chercher l'Aimé est insolite. Étrange. Dérangeant. Asocial, même, puisque cette recherche est intime, intérieure, personnelle. La Mystique est, donc, mal vue, mal perçue, mal acceptée : le mystique est un personnage trouble, troublé, un peu fou, qui ne fait rien comme tout le monde, qui n'est pas comme tout le monde, qui est « hors norme », donc suspect.

« Je suis noire et désirable, fille de Jérusalem, comme les tentes de Qédar, comme les tentures de Salomon »... Non, Shoulamit, tu es noire et les filles de Jérusalem sont blanches et diaphanes, pâles et malades. Te comparer aux tentes de Qédar et aux tentures de Salomon ne change rien à l'affaire : ces choses aussi sombres que ta peau tannée et cuivrée ne forment pas la norme. Elles sont des choses noires, comme

il y en a beaucoup. Mais toi, Shoulamit, tu *es* noire *en face de* la blancheur artificielle des courtisanes. Ce n'est pas la couleur qui joue ici, ce n'est pas le fait que tu sois noire qui importe ; ce qui les fait te haïr, c'est que tu sois noire *et* désirable ! Que leur blancheur ne puisse plus être une garantie de séduction : voilà ce qu'elles ne te pardonneront jamais.

De même, la Mystique n'est gênante pour les masses que dans la mesure où le mystique est tellement au-delà et au-dessus des croyances, des lois, des us que sa seule présence perturbe leurs esprits faibles et frustes. Le mystique, parce qu'il vit au-delà de toutes les certitudes – il vit dans l'évidence de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin –, parce qu'il se rit des croyances, lois et us, trouble la torpeur animale et sécurisante des masses lobotomisées.

Le mystique se tait. Il est là. Il ne fait rien de spécial. Il vit simplement. Il vit, vivant. Et c'est cela qui gêne : ce rayonnement, ce pétillement, cette Joie sans cause et permanente qui illumine le monde des obscurs, des médisants, des jaloux, des médiocres.

Les aveugles détestent la Lumière ! Et le mystique est lumineux. Trop lumineux pour eux. Il doit donc être démoniaque, sorcier, mage, alchimiste... kabbaliste. Quoi qu'il en soit, il est haïssable, parce qu'il leur est dangereux.

Ce que les humains, en général, appellent Amour n'est que leur culte d'une institution qui s'appelle « mariage ».

Ce qu'ils appellent Spiritualité n'est que le mariage institutionnel avec une croyance religieuse institutionnalisée.

Ce qu'ils appellent Connaissance n'est que le mariage institutionnel avec un modèle culturel institutionnalisé.

Ce qu'ils appellent Nature n'est que le mariage institutionnel avec un monde artificiel institutionnalisé.

Ce qu'ils appellent Vie n'est que le mariage institutionnel avec une organisation sociétale institutionnalisée.

Il n'y a pas d'Amour, là-dedans. Seulement des institutions sécurisantes qui leur servent de cocon, mais que l'on affuble de mots magiques et célestes pour se faire croire que ces vides sont liés à de la hauteur.

L'Amour et le mariage ont parfois affaire l'un à l'autre – mais si rarement que, depuis que le divorce est permis et légalisé, 70 % des mariages ne tiennent pas plus que quelques années. Mais le plus souvent, le mariage n'est que le déguisement, le temps des noces et de la lune de miel, de l'Amour.

On tombe amoureux, facilement, mais cela n'a rien à voir avec l'Amour.

On tombe amoureux d'une science, on rêve d'un prix Nobel, mais on devient assez vite un technicien ou un professeur dans cette science. De même pour l'art ou la philosophie.

En suivant Schopenhauer, il faut bien dire qu'il n'y a rien de plus étranger au philosophe authentique – celui qui vit *sa* philosophie et non celui qui vit *de la* philosophie – que le professeur de philosophie que la technique oratoire et rhétorique, sophiste et ratiocineuse, peut rendre brillant et célèbre, mais ne rendra jamais sage et profond.

Il y en a tant, comme ceux-là, qui courent les plateaux des télévisions et des « débats » radiophoniques. De même, aussi, on peut tomber amoureux – la plus vile de toutes les amourettes – d'une doctrine politique ou d'une idéologie sociale, et l'on devient vite un carriériste politicien, nombriliste et égotique, narcissique et arrogant, querelleur et menteur.

Bref : la norme n'est pas l'Amour. L'Amour n'est pas la norme. Car l'Amour exige de tout lui sacrifier. Il est comme le Destin. Il est le Destin. Le destin propre de chacun, c'est d'aimer ; aimer ce destin même (*l'amor fati* nietzschéen), aimer l'accomplissement de ce destin, n'aimer *que* l'accomplissement de son propre destin. On n'aime pas *un peu* comme l'on n'est pas un peu enceinte ou un peu mort.

L'Amour exige un tout ou rien. Pas de juste milieu. Pas de compromis, pas de compromission.

Aimer la Vie. Aimer la Nature. Aimer le Réel. Aimer le Divin. Aimer son Destin. Aimer ! Mais pas « un peu ». Aimer, ou pas. Et si l'on choisit d'aimer – car on choisit d'aimer, on veut aimer, l'Amour est d'abord une volonté d'aimer –, si l'on choisit d'accepter et d'assumer que

le destin de chacun est d'aimer l'accomplissement même de ce destin et de tout ce qui en constitue le monde proche, alors il faut tout y sacrifier.

Non pas un sacrifice qui se confondrait avec un martyre, comme la doctrine chrétienne l'a trop souvent étalé. Le sacrifice n'est pas une souffrance, ne peut pas être une souffrance. Le sacrifice, étymologique, c'est ce qui rend sacré, c'est ce qui fait le sacré. Il n'est pas question de martyre ou de souffrance, là-dedans. Le sacrifice de soi n'est pas une immolation de soi, mais un dépassement de soi. Par ce sacrifice, le soi s'extraît de la norme commune des médiocres et part vers les cimes, laissant tous les comforts et toutes les facilités derrière lui.

C'est cela l'Amour ! L'Amour est un sacrifice jubilatoire de tout le médiocre des mondes pour se consacrer totalement, exclusivement, à l'essentiel : la Vie, la Nature, le Réel et le Divin. Tout le reste est perte de temps, gaspillage de vie.

Et l'on aura peut-être noté la concordance des mots : *le sacrifice permet de se consacrer !*

Le *sacrifice* qui est désencombrement total, qui est purification totale, qui est recentrage total, rend *sacré*, c'est-à-dire qu'il ouvre la porte du sacré qui est de se *consacrer* au sacré, à ce qui est le plus sacré : l'Amour, sans conditions, ni préalables, ni atermoiements, l'Amour de son propre destin et de son accomplissement, l'Amour total de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin. Car se consacrer exclusivement à cet Amour-là, après avoir sacrifié tout le superflu, permet de se sacraliser.

Consécration, sacrifice, sacralisation et sacerdoce : maints mots, mais une seule racine qui s'enfonce profondément dans le terreau nourricier de l'Amour absolu.



Le Vin et l'Ivresse

L'Amour est ivresse et le vin est symbole d'ivresse. Ivresse mystique, avant tout. Ivresse du Corps qui fait l'amour dans le corps de la Vie, dans le corps de l'Aimée ou de l'Aimé, dans le festin des banquets de la Joie

de vivre. Ivresse de Cœur dans sa reliance contemplative avec la Nature, avec la lumière, les arbres, les oiseaux, les grenouilles, les fleurs, le soleil et le vent. Ivresse de l'Esprit et de l'Intelligence dans leur communion avec la Vérité du Réel, dans leurs recherches effrénées, dans leur étude sans fin, dans leurs questionnements infinis. Ivresse, enfin, de l'Âme par son union mystique avec le Divin, avec le Devenir, avec le Destin, avec la Loi cosmique, avec le flux et le flot qui emporte tout, des origines à l'Accomplissement.

La vigne prend une grande place dans le Cantique.

Dans la première partie (chapitres 1 et 2), celle des illusions de l'Amante, elle est gage des ivresses infinies et capiteuses de l'Amour... même si elle se termine sur la possibilité d'un doute : les renardeaux « gâtent » la vigne et en détruisent les fleurs.

« Les fils de ma mère (...) m'ont placée gardienne des vignes. Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée » (1;6).

« Mon amour est pour moi une grappe de cypre (arbre à henné) dans les vignes de 'Eyn-Guédi (trad. : « source de mon bonheur ») » (1;14).

« Le figuier embaume ses figes et les vignes en fleur donnent leur parfum (...) » (2;13).

« Attrapez pour nous les renards, les petits renards qui gâtent les vignes, pendant que nos vignes sont en fleurs » (2;15).

Mais dans la seconde partie, le ton change.

Interrogatif ou dubitatif, d'abord...

« Au jardin des noyers, je suis descendu (...) pour voir la vigne s'épanouir (...). Je ne sais pas... » (6;11-12).

« Tôt, nous irons dans les champs, nous verrons si la vigne est éclosée (...) » (7;13).

Franchement mercantile et vénal, dans la bouche du Chœur, ensuite...

« Salomon avait une vigne à Ba'al Hamone (trad. : « maître ou mari de ceinture ») ; il donna la vigne aux gardiens, chacun apportait par son fruit mille pièces d'argent » (8;11).

Et finalement...

« Ma vigne est devant moi (...) » (8;12).

La vigne est une promesse. Une promesse d'ivresses infinies : les ivresses majestueuses et bienheureuses de l'Amour.

Mais la vigne n'est que promesse. Et posséder, tenir ou garder la promesse, ce n'est pas posséder, tenir ou garder la chose promise ! Vigne n'est pas vin. La Shoulamit l'apprendra à ses dépens.

Car il y a loin de la vigne au vin et à l'ivresse bienfaisante qu'il procure. Les fleurs doivent s'épanouir sans se faner ni se flétrir. Le grain doit grossir sans être grappillé par les oiseaux ou les renardeaux, sans être haché par la grêle, sans être rabougri par la sécheresse. Le vignoble doit être protégé contre les morsures du mildiou ou le phylloxéra. Les grappes doivent être soigneusement vendangées, à belle maturité, sans être abîmées ou écrasées, sans qu'il y ait des grains pourris.

Ensuite : le pressage, la vinification, le collage, le soutirage, le vieillissement.

Alors, alors seulement, si toutes ces étapes délicates ont été victorieusement franchies, alors seulement la bouteille de nectar s'ouvre et apporte la divine ivresse.

Il y a loin de la vigne au vin, comme il y a loin de la coupe aux lèvres.

Quelle merveilleuse métaphore pour l'Amour. Pour tout ce processus d'Amour qui doit être soigneusement cultivé, pas à pas, dans un monde qui lui est hostile et où les agents destructeurs pullulent. Car le monde des médiocres n'aime pas l'Amour.

Merveilleuse métaphore...

Médite-la, lecteur ami. Médite-la... Et applique-la au processus menant à l'Amour et l'ivresse de la Vie, à la Nature, au Réel et au Divin.

La Vie, la Nature, le Réel et le Divin sont autant de vignes – une seule et unique même vigne, en fait – qu'il faut apprendre à cultiver, à soigner, à vendanger, à vinifier, à mûrir, avant qu'elles ne donnent leur nectar, leur ivresse d'Amour.

Encore une fois, le Cantique nous entraîne sur les chemins ruraux et bucoliques des métaphores agrestes. L'homme doit être le vigneron de

l'Amour. La vigne est là, sauvage, envahie de ronces et d'aubépines. Elle n'est pas taillée, elle est sauvage, elle donne, bon an mal an, quelques grappes malingres et chétives. Allons, vigneron de la Vie, retrousse tes manches et sue sur ta houe, brise-toi le dos en tailles franches, butte tes ceps, déchire-toi les mains par l'arrachage des ronces et des aubépines, brûle ta peau au soleil des coteaux comme la Shoulamit. Ose ! Ne laisse pas le monde en friche.

Sacrifie tout au travail de ta vigne. L'ivresse est au bout du labeur qui n'est jamais fini et qui sera éternellement recommencé. Car le vin ne fournit l'ivresse sacrée qu'en se tarissant : les foudres et les fûts ne se remplissent que de ton ouvrage.

Un vin qui se conserve sans se boire se fane, passe, se transforme en mauvaise eau ou en buvable vinaigre. Le vin doit être bu. Et, puisqu'il se tarit chaque fois qu'il est bu, il faut repartir, chaque année, au vignoble et recommencer, une fois encore, tout l'ouvrage, avec plus de soin, avec plus de sagesse, avec plus de virtuosité, avec plus d'intelligence, avec plus de perfection. Éternel retour au même... Nietzsche encore... Éternel retour des saisons et des heures ; sagesse sauvage, sagesse païenne, sagesse paysanne. Sagesse du temps et de ses cycles, infiniment. Il n'y a nulle part où aller. Il n'y a nul but à atteindre. Le destin n'a aucune destination. Il n'y a pas de projet. Il n'y a pas de plan ou d'itinéraire.

Accomplir tout l'accomplissable en soi et autour de soi, ici et maintenant : voilà toute ma sagesse. Il n'y en a point d'autres.

Cultiver sa vigne, sans relâche, non pour gagner sa vie, mais pour que la vie gagne !

Ivresse...

Au contraire de l'ivrognerie qui l'avilit et le sclérose, l'ivresse magnifie l'esprit, l'exalte, lui offre une plus haute grandeur, une plus lumineuse lucidité.

L'ivresse n'est pas perte de conscience, mais explosion de conscience. L'ivresse est reliance et résonance, intelligence et présence.

Ivresse de la présence : se sentir vivant, ici et maintenant, et ressentir et vivre, profondément, totalement, la Vie qui est là, en soi, en tout, à

chaque instant, dans le moindre frémissement, dans la moindre palpitation, dans le moindre éclair de l'infime. Vivre, ici et maintenant, totalement présent à la présence. Être totalement à ce que l'on fait, aussi insignifiant et banal que cela soit. Vivre intensément la banalité des jours, tout le temps. Il n'y a pas de banalité ; la banalité est une illusion qui naît de la lassitude du regard. Rien n'est banal. Tout est miracle : mon cœur qui bat, mon œil qui voit, ma main qui bouge... Comment ne pas voir cela ? Comment être aveugle et blasé à ce point ? Comment ne pas s'émerveiller de cette banalité miraculeuse ? Est-ce cela le désenchantement du monde des hommes tel que Marcel Gauchet l'a ausculté ? Pauvres hommes ! Pauvres crétins !

Ivresse de l'intelligence : ah ! les idées... Ces petites et fines bulles de champagne magique qui viennent pétiller sur les bords de la conscience. Intelligence... *Inter legere* : lire entre les lignes des phénomènes pour les relier et appréhender le Réel qui est leur source cachée. Mais aussi *inter ligare* : lier entre, relier entre elles les idées et en faire des concepts qui, à leur tour, seront reliés entre eux pour construire de vastes cathédrales : des théories, des doctrines, des systèmes, des visions du monde, des *Weltanschauung*... Intelligence... Art de la reliance : reliance des savoirs pour en faire émerger des connaissances, reliance des données pour en faire émerger des idées, reliance des actes pour en faire émerger des œuvres, reliance des hommes pour en faire émerger des communautés, reliance des intentions pour en faire émerger des projets, reliance des comportements pour en faire émerger des valeurs.

Intelligence : *ordo ab chaos*... L'art de trouver les fils ténus de la cohérence dans le fatras et le fouillis des effervescences. L'art de découvrir la logique qui se cache derrière les processus. Car tout a une logique, même le comportement le plus irrationnel : la déraison, aussi, a sa logique. Tout a une raison d'être. Hegel l'a bien écrit : « Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel. » Traduction : tout ce qui est réel a sa raison d'être et tout ce qui a une raison d'être a existé, existe ou existera dans le Réel, tôt ou tard.

Intelligence... Décrypter la logique – le *Logos*, donc, dans ce cas – qui se cache derrière les transformations et évolutions du Réel – le *Kosmos*,

alors, dans ce cas. Quel immense défi ! Celui de la métaphysique. Celui de la physique. Celui de la pensée en général dont la métaphysique et la physique sont les deux jambes qui la font avancer.

Ivresse de la reliance : « Le Cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » (Blaise Pascal, *Pensées*). Inutile donc de ratiociner sur cet Amour inouï, indescriptible, insondable du Cœur pour la Nature. L'Intelligence l'a peut-être un peu oublié, mais le Cœur s'en souvient, jusqu'aux larmes : l'homme est partie prenante et intégrante de la Nature. Il en est une manifestation. Il n'en est qu'une manifestation. Il n'est rien d'autre, ni rien de plus que cela : une manifestation, parmi des millions d'autres, de la Nature. Et s'il est là, c'est qu'il a une raison d'être : une vocation, un destin, une mission. Ce sera le rôle de l'Âme de la découvrir et de l'assumer.

Pour l'heure, le Cœur veut, contre la rationalité orgueilleuse et arrogante qui aveugle l'Intelligence, que l'homme se maintienne relié au Tout de ce qui vit, au tout de ce qu'est la Vie c'est-à-dire à la Nature. L'homme n'est pas un « jeté au monde », d'une autre nature que la Nature, venu d'on ne sait où, étranger à l'univers, doté d'un corps-machine issu de la « vile » matière, mais reconnu dans son altérité foncière par cette « âme », cet « esprit », cette « conscience » étrangers au monde, issus d'un « autre monde ». Foutaises que tout cela ! Baste ! Il faut sortir de cet obscur dualisme platonicien et monothéiste. L'homme est un et il est partie intégrante et prenante du Un qu'est la Vie, le Réel, la Nature et le Divin... qui sont tout Un.

C'est cela que hurle le Cœur : homme, tu es de la Nature et la Nature est ta Mère et ta maison, ton Amour le plus charnel, le plus tendre, le plus délicieux !

Ivresse de la résonance : il n'y a qu'un Destin. Chacun a son propre destin, expression unique et intime d'une idiosyncrasie unique et inédite. Mais tous ces destins personnels ne sont que des reflets d'un Destin unique, cosmique, universel : s'accomplir en plénitude, accomplir, en soi et autour de soi, tout ce qui est accomplissable, ici et maintenant.

Le Destin est unique, simple, immanent, radical. Mais ce Destin global, auquel tout ce qui existe est inféodé, se décline au travers des idiosyncrasies singulières et particulières. L'Âme cosmique est un océan dont les âmes singulières sont les vagues.

Mais l'orgueil des ego perturbe la cohérence naturelle qui régule l'Âme et les âmes. Au nom de la liberté, ces ego récusent le Destin et son destin, tout-en-un. L'orgueil affirme sa liberté contre toute forme de destin. Il affirme qu'il est libre. Comme si cette liberté, réelle au demeurant, n'était pas soumise, bon gré mal gré, à d'immenses champs de contraintes et d'impossibles. Comme si cette liberté, pour s'affirmer, ne devait pas recourir à des talents, des facultés, des capacités qui sont là, donnés, mais qu'elle n'a jamais choisis. Orgueil que tout cela. Arrogance puérile de cet ego qu'il faut faire taire, qu'il faut dompter, qu'il faut discipliner, qu'il faut assujettir : l'ego est un bon petit serviteur, mais un maître exécrationnel.

Dès que l'ego est maté, dès que le destin propre est accepté et assumé, dès que s'ouvre le champ incroyable des possibles, alors quelle ivresse, quelle Joie, quelle jubilation : le destin est une œuvre à construire dans l'harmonie et la paix, dans la parfaite synergie qui unit tout ce qui vit en vue d'accomplir le Tout, en tout, partout, tout le temps...



Le Parfum et l'Invisible

Le parfum joue un rôle primordial et central dans le Cantique.

Profitons-en pour proposer une observation incise : la relation entre les amoureux, au travers des éloges et compliments qu'ils s'échangent, met en œuvre trois des cinq sens, seulement : la vue surtout, avec toutes les métaphores essentiellement naturalistes qu'ils utilisent, l'odorat – nous parlerons ici de l'usage des fragrances, huiles parfumées et aromates –, le goût qui découvre, dans leurs baisers, les saveurs du vin ou du miel et du lait. Mais l'ouïe et le toucher ne sont pas vraiment de

la partie. Pas la moindre allusion à la douceur de satin de la peau de l'autre ou à l'harmonie câline de sa voix, par exemple. Pourquoi ?

Est-ce un indice qui permette d'inférer que la Shoulamit n'a pas épuisé tous les registres de sa quête, qu'elle se contente du plus apparent, du plus « visible » et que là, sans doute, germe la cause de sa déconvenue à venir ?

L'homme possède cinq sens qui sont autant de ponts « mécaniques » et physiques entre son « dedans » et son « dehors », et il possède en outre un sixième sens, l'intuition, où l'on fourgue, pêle-mêle, tous les autres ponts, psychiques cette fois, entre ces deux rives. La Shoulamit n'ouvre que la moitié de ces six fenêtres sur le Réel de ce qu'elle croit être son Aimé. Mais le chœur des filles de Jérusalem, par sa cruauté lucide et jalouse, réveillera son intuition endormie. La Shoulamit, d'ailleurs, réagit promptement : « (...) filles de Jérusalem, (...) n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle ne le désire » (2;7). Et ce sera, alors, le début de la fin, l'engrenage de la désillusion, le triomphe de la lucidité : non, ce Shlomoh n'est pas l'Aimé ! Mais la Shoulamit, en ce chapitre 2, ne veut pas encore le savoir...

L'ouïe et le toucher resteront donc en friche. Ils ne joueront aucun rôle. L'Âme, symbolisée par la Shoulamit, à ce stade, n'entend pas Dieu et ne palpe pas Dieu. Elle ne l'entend pas parce qu'elle n'a pas encore appris à écouter le silence... Elle ne le touche pas parce qu'elle n'a pas encore appris à tendre la main vers l'impalpable.

Le Divin, pourtant, parle. Le Divin, pourtant, est charnel. Les monothéismes, en faisant de Dieu un pur ectoplasme désincarné, immatériel, éthéré, sont parvenus à extraire le Divin du Réel au grand dam de l'homme. Pourtant, le Divin est tout là, en soi et autour de soi, incarné qu'il est dans chaque parcelle de matière. Toucher cette table de travail, boire ce thé vert, entendre ce merle, c'est toucher, goûter et entendre Dieu lui-même. La Shoulamit ne l'a pas encore appris. Pour elle, la Nature est une image, une image qui la fascine et l'émeut, une image qui l'enchant, mais elle n'est qu'une image, elle n'est pas encore perçue par elle comme une chair vivante et frémissante que l'on peut palper et pétrir. Elle n'a pas encore entendu – parce qu'elle n'écoute que son

Cœur qui prend toute la place à force de hurler ses phantasmes – le chant du silence de la Nature. Silence très relatif, d'ailleurs : il n'y a que les citadins pour croire que la campagne est silencieuse, alors qu'elle est pleine de sons perpétuels : les vents, les bruissements, les chuintements, les cris, les chants, les bourdonnements, les craquements, les frottements... Et tous ces bruits-là sont une seule et même Parole : une Parole de Vie, une Parole divine qui révèle la Vie, la chair de la Vie, la Vie de la Nature.

Le texte, ainsi, alerte l'Âme mystique en quête du Divin : toutes les écouteilles doivent être ouvertes. Dieu étant tout, il passe nécessairement par tous les canaux. Il faut donc qu'ils soient tous en éveil, à tout moment...

Dieu est aussi dans le goût du vin et dans la lueur de la chandelle du Shabbat ! Dans le craquement de la *matzah* de Pessa'h ! Dans les quatre espèces végétales (la palme du dattier, les branches de myrte et de saule, et le cédrat), qui forment le *loulav* de *Soukot*. Il n'est pas que dans l'Arche d'Alliance, dans le Saint des saints de la Tente de la Rencontre. Bref... Revenons aux fragrances du Cantique.

Je disais que le parfum joue un rôle primordial et central dans le Cantique.

« Au parfum, tes huiles sont bonnes... » (1;3).

« Jusqu'à ce que le roi soit dans sa ronde, mon nard a donné son parfum » (1;12).

« (...) les vignes en fleur donnent leur parfum » (2;13).

« Le figuier embaume ses figues (...) » (2;13).

« Qui est celle-ci qui monte du désert, comme une colonne de fumée, où brûlent la myrrhe et l'encens, toutes les poudres du marchand ? » (3;6). Voilà la réplique qui déclenche le désenchantement !

« (...) le parfum de tes huiles meilleur que tous les aromates » (4;10). C'est Shlomoh qui parle en ressassant sa rengaine déjà éculée...

« Les mandragores ont donné leur parfum (...) » (7;14). Observons la conjugaison sur le mode accompli, au passé parfait donc. La Shoulamit parle, à présent, au passé...

Le parfum est surtout présent dans le texte dans sa première partie, lorsque la Shoulamit croit encore – ou veut se faire croire – que son Shlomoh est bien l’Aimé.

Le parfum, mot qui revient si souvent dans le Cantique, s’écrit, en hébreu, RY’H (pron. : *rèya’h*) dont dérivent des variantes, avec même sens : RY’HH, RY’HN, RY’HNWT, RY’HNY. Tous ces mots qui tournent autour de l’idée de parfum, d’arôme, de senteur, dérivent de la racine unique RW’H (pron. : *roua’h*) qui désigne le vent, le souffle, l’haleine... mais aussi l’esprit, l’âme.

L’air qui passe emporte avec lui les effluves du monde... Les odeurs sont dans l’air comme autant de signes, comme autant d’émanations qui révèlent le monde. Il n’y a pas que les images de la vue qui soient révélatrices du Réel – au contraire, combien trompeurs sont les yeux qui ne veulent pas voir... Les sons et les parfums sont des signes au moins aussi puissants, sinon plus, car chacun peut fermer ses yeux, mais qui peut fermer ses oreilles ou ses narines ?

La racine RW’H (« souffle », *roua’h*) dont dérive RY’H (« parfum », *reya’h*) est de la plus extrême importance dans la Torah. Relisons les trois premiers versets de la Genèse en traduction littérale :

« Dans un commencement, Il engendra des dieux avec le Ciel et la Terre. Et la Terre devint tohu et bohu¹ ; une Ténèbre [était] au-dessus des faces d’un Abîme et un Souffle des dieux [était] palpitations au-dessus des faces de l’Eau. Et Il dira : dieux, une Lumière adviendra, et il adviendra une lumière » (Gen.:1;1-3).

La *Roua’h*, dans la Mystique juive, est l’Âme cosmique, l’Âme de la Nature et du Réel qui « anime » tout ce qui existe, qui pousse tous les étants à s’accomplir, à aller au bout de ce qu’ils sont. La *Roua’h* mystique est l’Intention primordiale et fondamentale d’accomplissement de tous les accomplissables.

1. Nul ne sait ce que signifie les mots hébreux anciens *tohu* et *bohu*. Les racines de ces mots renvoient respectivement à « abîme » (THM) et à « consterné » (BHH). On peut donc traduire approximativement : « Et la Terre devint vide et consternante. »

La *Roua'h* est le premier niveau d'Âme, le plus fondamental, le plus général.

Ensuite, vient l'Âme de Vie : *Néfèsh*.

La *Néfèsh* est la manifestation de la *Roua'h* au plan des êtres vivants.

La *Roua'h* et la *Néfèsh*, parce qu'elles sont toutes deux divines et cosmiques, sont, bien sûr, des Âmes éternelles, l'une incluse dans l'autre, en gigogne : l'Intention cosmique et la Vie cosmique sont évidemment immortelles.

Par contre, le troisième niveau d'Âme, l'âme individuelle, la *Neshamah*, est, elle, mortelle. Elle est l'idiosyncrasie individuelle, la personnalité, le caractère, l'identité profonde de chacun. Ainsi qu'il est écrit : (Gen.:2) : « Et YHWH des dieux façonnera avec l'humain de poussière venant de l'humus et il soufflera dans ses narines une *Neshamah* (âme) de vie et il adviendra un humain pour la *Néfèsh* (Âme) de Vie. »

Ce verset est capital ! L'âme individuelle et mortelle n'est qu'une émanation et une manifestation de l'Âme de la Vie cosmique. Contrairement à ce que proclament les doctrines monothéistes et dualistes, l'âme humaine n'est pas d'une autre nature que le tout de ce qui existe et vit. Ce verset détruit, irréversiblement, toutes les anthropologies idéalistes et humanistes. L'homme est un vivant comme les autres, sans plus de valeur ou de dignité que les autres. Au contraire, un bel arbre qui donne du fruit a bien plus de valeur qu'un voyou des banlieues.

La *Neshamah* anime le corps des êtres vivants et meurt avec lui. Ils sont indissociables. Il n'y a pas d'éternité pour les âmes individuelles, il n'y a pas de « salut » personnel (sauver de quoi, d'ailleurs ?), il n'y a pas de « vie » après la mort, il n'y a ni paradis ni enfers dans l'au-delà, parce qu'il n'y a pas d'au-delà.

Mais revenons à nos parfums, à nos émanations du Souffle. La caractéristique ésotérique première d'un parfum, c'est son invisibilité : il pénètre en nous, nous informe, nous fait signe (donc nous signifie quelque chose), mais il est impalpable, presque immatériel.

La référence au Divin est immédiate. Le Divin est présent, il est là, il est en tout, il anime tout, il est l'évidence de la Vie, de la Nature, du

réel, mais il ne s'affiche pas. Non qu'il soit « caché », comme on le dit trop souvent (le Divin ne se « cache » en aucune manière), mais nous, les humains, nous ne le ressentons pas là où il est pour ce qu'il est.

De même, si nous avions la vue aiguë et assez fine pour voir les molécules dans l'air, nous « verrions » le parfum flotter dans l'atmosphère et nous le « verrions » pénétrer dans nos narines avant même que nous ne le sentions.

Il en va de même pour le Divin : notre regard de l'âme n'est pas assez aigu, pas assez fin, pour *prendre conscience* que le Divin est là, partout, toujours, en tout, en nous !

Nous vivons « comme si » le Divin était absent de nos vies un peu comme nous vivons « comme si » le parfum était immatériel. Pourtant, la réalité physique du parfum est aussi peu discutable que la réalité physique du Divin (pour rappel, le Divin symbolise l'aperception, par l'Âme – c'est-à-dire par le canal de la résonance téléologique –, de la réalité du Réel, c'est-à-dire du Tout de tout ce qui existe).

Et le parfum est porteur de mystère et d'énigme. On sent facilement qu'il y a *du* parfum. Mais quel parfum ? Rien de plus difficile, pour un non-expert, que de discerner les composants d'une fragrance. C'est un peu comme le goût des vins, dans le langage poétique et imagé des œnologues : fruits rouges, prune mûre, cuir, pierre à feu, agrume, épice (laquelle ?), fleur blanche, bonbon (lequel ?), etc.

On sent qu'il y a quelque chose, mais quoi ?

Le problème et la question sont exactement les mêmes en ce qui concerne le Divin : on *sent* qu'il y a quelque chose, mais quoi ?

On *sent* bien que le Tout de ce qui existe est bien plus qu'une juxtaposition, qu'un assemblage de pièces mécaniques ; on *sent* bien que ce Tout est maintenu par un principe de cohérence globale qui fait que tout interagit avec tout, que tout prend sa juste place (sauf l'homme immature), que tout est interdépendant et relié à tout, que tout est cause et effet de tout ; on *sent* bien que cette cohérence est liée à une Intention, à une téléologie qui maintiennent les libertés des parties dans la cohérence et la cohésion du Tout ; on *sent* bien, donc, que ce Tout qui

existe et qui se nomme le Réel a un sens dans la double connotation d'une signification et d'une direction.

On *sent* bien tout cela. Non comme une hypothèse spéculative, mais comme une évidence intuitive. Et c'est très précisément cette évidence ressentie de la cohérence du Réel que l'on appelle le Divin. Le Divin est le parfum de cohérence du Réel. Il n'est perceptible que par les narines d'une Âme exercée.



Le Printemps et le Temps nouveau

Aux versets 2;10-13, l'Aimé encore supposé interpelle l'Amante par ces mots :

« Lève-toi mon amie, ma belle, et marche !

Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, s'en est allée.

Les fleurs paraissent sur la terre, arrive le temps de chanter, et la tourterelle roucoule sur notre terre.

Le figuier embaume ses figes et les vignes en fleurs donnent leur parfum. Lève-toi mon amie, ma belle, et marche ! »

« Lève-toi et marche ! » C'est aussi, selon les Évangiles, l'injonction qu'aurait faite Jésus au paralytique qu'il venait de guérir.

Se lever et marcher. Se mettre debout et entreprendre le chemin.

Se mettre debout : refuser des esclavages de la paresse, se rebeller contre ces chaînes de l'habitude lénifiante, refuser tous les assistanats infantilissants, se prendre en main, prendre sa vie en main, prendre son destin et sa vocation en main, et les accepter, et les assumer, prendre enfin la responsabilité de soi.

Tout ce qui nous arrive est notre faute, n'est que de notre faute. Même l'accident fortuit, même la maladie insidieuse : il ne fallait pas être là !

Chacun, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, est totalement responsable de sa propre vie et de tout ce qui lui arrive. Mais combien,

parmi les humains, acceptent et assument cette mise en responsabilité de soi envers soi et pour soi ? Combien plus facile et confortable est la position inverse : rien n'est ma faute, je suis une victime, c'est la faute aux autres (aux Juifs, surtout, à en croire l'Histoire vue par les antisémites...), à la société (ça, c'est la version gauchiste...), au hasard (version athée...), à la Nature (version citadine...), au Diable (version puritaine et grenouille de bénitier...), à Dieu (version théiste amère et mécréante...), aux voisins de palier (version Madame Michu...)...

Il faut reprendre ici la grande et profonde question de Hans Jonas : « Peut-on encore croire en Dieu après Auschwitz ? »

Si Dieu existe et qu'il est bon, il ne peut y avoir de mal. Si le mal existe, c'est que Dieu n'existe pas ou qu'il n'est pas bon. CQFD.

Ce discours s'enferme dans un dipôle incomplet : Dieu et l'éthique. Il existe, dans cette équation grave, un troisième terme : la liberté humaine.

Reprenons le raisonnement, pas à pas...

Dieu n'est pas accompli sinon il n'y aurait pas ce processus appelé « Nature » pour l'accomplir en plénitude. L'incomplétude divine est imperfection et toutes ces imperfections en voie de perfectionnement peuvent être sources de souffrance, donc être appelées le Mal (du seul point de vue de celui qui en souffre). Dans la Nature en cours de perfectionnement, il y a l'homme, bien plus imparfait et inaccompli que le reste. Et l'homme, parce qu'il est capable d'imaginer les conséquences de ses actes, est libre de choisir ses actes et responsable de les assumer.

De plus, de deux choses l'une, ou bien l'homme accepte et assume le Réel tel qu'il est et va et peut alors y accomplir son destin et sa vocation, ou bien son imagination lui propose des mondes alternatifs illusoire, dits « idéaux », qu'il peut poursuivre comme des chimères en refusant son propre destin et son propre monde.

Si tel est son choix, il va à contre-sens du réel, il nage, en s'épuisant, à contre-courant, il devient contre nature. Et il paie cette bévée par des souffrances d'autant plus grandes que ses idéaux sont irréalistes.

Il souffre parce qu'il a choisi d'aller contre le Réel. Ce n'est donc pas dans le Réel qu'est le Mal, mais c'est bien dans le choix des hommes.

Revenons maintenant à la question d'Hans Jonas et à Auschwitz.

L'extermination des Juifs par le socialisme national était inscrite dans ses gènes ; dès *Mein Kampf*, rédigé en prison entre 1924 et 1925, Adolf Hitler avait annoncé la couleur (noire, immonde). La mise en place « intensive et industrielle » de la « solution finale » n'intervint qu'à partir de 1941/1942 ; mais l'idée était déjà bien là depuis longtemps.

Pourquoi ?

Le socialisme national d'Hitler, comme toutes les autres formes de socialisme, est un refus du Réel tel qu'il est, un refus de l'Histoire telle qu'elle va ; il s'agit d'idéalisme, de phantasmes, d'illusions, de chimères *contre* le Réel. Or, l'idéalisme, quel qu'il soit, angélique ou diabolique, ne peut s'imposer que par et dans la violence. Et la violence mène, invariablement, à la destruction de celui qui en use (ce fut le cas du nazisme et des communismes, comme c'est le cas, aujourd'hui, du mercantilisme et du financierisme).

Mais qu'est-ce que les Juifs ont à voir là-dedans ? La réponse est bien moins mystérieuse qu'on ne l'a dit. Point besoin de psychanalyser le sieur Hitler pour y voir clair : le Judaïsme est le parangon du réalisme, opposé, par essence, par nature, à tous les idéalismes, à toutes les idéologies. Pourquoi ? Parce que le Judaïsme récuse, refuse, dénonce et combat toutes les idoles. Et que la suprématie aryenne prônée par le Führer est la plus tartuffe des idoles possibles ! Voilà pourquoi tous les idéalismes, tous les socialismes (même les socialismes doux et sournois d'Europe de l'Ouest) ont toujours été et seront toujours antisémites. Même si les Juifs (de naissance, mais ni de croyance ni de culture) sont nombreux dans leurs rangs, Trotski ou Zinoviev en tête.

Et pour en finir avec la question de Hans Jonas, il faut en voir les deux versants : les nazis ont massacré les Juifs parce que le Judaïsme symbolise, pour eux, la négation absolue de leur idéalisme idolâtre ; et les Juifs se sont laissé massacrer par les Nazis parce qu'ils étaient tombés,

*haskalah*¹ oblige, dans l'idolâtrie de l'assimilation, du droit des Juifs à vivre comme tout le monde, etc.

L'horreur des camps d'extermination est la résultante de deux idolâtries. Dieu n'y est pour rien. Dieu n'a ni fait, ni permis Auschwitz. Les hommes se sont débrouillés comme des grands pour y arriver tout seuls !

Il faut sortir de la vision monothéiste qui ferait du Dieu personnel un maître de l'univers. Dieu n'est ni personnel, ni maître de l'univers. Dieu est le *Logos* même de l'univers, dans l'univers, imparfait et inaccompli, en voie d'accomplissement.

Dieu n'est pas le maître de l'Histoire ; il est l'Histoire qui se fait, comme elle se fait, selon l'Intention cosmique, sur base de la mémoire cosmique telle qu'elle s'est construite, par essais et erreurs, par accumulation et sédimentation.

Avec l'injonction « Lève-toi et marche », il faut entendre le plus grand et le plus fort, le plus fondamental des six cent treize commandements de la Torah (dont les dix Paroles du Sinaï ne sont que le résumé « vulgarisé »). Ce commandement majeur, qui reprend et transcende tous les autres, tient en un seul mot hébreu : *Tzé !* Cet impératif est celui du verbe YTA qui signifie, à la fois : sortir, partir, quitter.

À 'Adam : quitte le Jardin d'Éden.

À Noa'h : sors de l'Arche.

À 'Abraham : quitte la maison de ton père.

À Moshéh : quitte la maison d'esclavage.

Pars ! Lève-toi et marche !

Il faut sortir et partir. Le chemin est là, vers l'accomplissement de soi. Mais aucun accomplissement ne se fera – et aucune Joie n'en découlera – si l'on ne se lève pas et si l'on ne marche pas, si l'on ne sort pas de sa torpeur, de sa paresse et de ses peurs, si l'on ne quitte pas son petit confort bourgeois, si l'on ne part pas cheminer vers soi-même, vers l'accomplissement de soi.

1 *L'haskalah* est la version hébraïque juive de ce que les Allemands nomment *Aufklärung* et que les Français appellent les « Lumières ».

Et il est un temps pour partir, pour quitter, pour sortir : l'hiver est passé et le printemps fleurit. L'hiver : l'enfermement en soi, dans les fermentations fétides de la rumination de soi.

Le printemps : la libération de soi, vers l'accomplissement lumineux de soi.

Obscurité et Lumière.

Shlomoh invite la Shoulamit à sortir de son hiver pour arpenter son printemps. Elle le prendra bientôt au mot. Elle sortira. Elle le quittera. Et elle partira. Et lui criera (7;1) : « Reviens, reviens la Shoulamit, reviens, reviens et nous verrons par toi ! » Trop tard...

On ne voit jamais par quelqu'un d'autre. On voit par soi ou l'on ne voit pas. De même, on ne marche pas, on ne chemine pas pour quelqu'un d'autre ; on marche et on chemine par soi. Responsabilité, encore !

Et l'on marche et l'on chemine par soi, et seul.

La vie réelle est solitaire, et cette solitude profonde n'est pas une souffrance ; elle est une bénédiction. Elle permet d'être à soi, avec soi, en soi, face à soi, pour soi, sans le bruit et le tumulte vide et vain des autres.

Cette apologie de la solitude n'est pas seulement un effet de ma misanthropie ; elle est surtout une réalité profonde et universelle : l'essentiel de ce que je vis en moi est absolument incommunicable... sauf à l'Aimé qui vit la même vie que moi, dans les mêmes relies et les mêmes résonances que moi, avec la même vérité que moi, dans le même destin que moi.

Chaque être est totalement seul dans sa vie profonde, dans sa jubilation profonde, dans sa nature profonde, dans sa vocation et son destin profonds.

Notre verset sur le temps du départ met en évidence une notion bien connue du grec ancien, mais aujourd'hui bien oubliée : celle du *kairos*, celle du moment juste, du juste temps, de l'instant adéquat, celle de l'heure propice, celle de la minute opportune.

Partir, oui, le plus vite possible, oui, mais quand exactement ? Au moment juste, au moment adéquat, au moment opportun. Tout ce qui

vient trop tôt ou trop tard vient à tort ! C'est cela la notion grecque du *kairos*.

Et ici, dans le Cantique, ce moment adéquat est placé à la charnière entre hiver et printemps, à l'heure de la Pâque, comme par hasard, à l'heure de la libération de l'idolâtrie, comme par hasard. La Shoulamit entend-elle ce message fort ?

Il faut laisser là les enfermements obscurs et frileux de l'adolescence qui s'emmitoufle dans des rêves, des mythes, des illusions, des chimères. Il faut s'en libérer et devenir, enfin, adulte. L'Aimé, oui, mais pas Shlomoh ! Shlomoh n'est qu'un gentil suborneur. Joli garçon, beau parleur, séducteur chevronné, mais il est un suborneur. Et il le sait. Et il a la magnanimité, reconnaissons-le, de faire prendre conscience à la Shoulamit, par petites allusions un peu énigmatiques, que lui n'est pas son chemin à elle.

Il n'est pas son Aimé. Il n'est pas l'Aimé. Il est éventuellement un amant. Un amant seulement.

Un suborneur au sens le plus précis de ce terme : quelqu'un qui suborne un autre, quelqu'un qui détourne un autre de son devoir. Car voilà bien ce que fait Shlomoh, sans malice, gageons-le : il dévoie la Shoulamit. Il la détourne de son destin et de sa vocation. Il la divertit.

Mais n'est-ce pas ce que toute la société, autour de nous, conspire constamment à faire : nous dévoyer de notre destin, nous détourner de nous-mêmes ?

« Fais ce que l'on te dit et nous, en échange, nous t'apporterons le bonheur ! » Voilà toute l'essence de ce fameux contrat social idéaliste, rêvé par ce grand détraqué que fut Jean-Jacques Rousseau (et jamais lu ni signé par personne !), et mis en place dans nos « social-démocraties » construites sur la déresponsabilisation et l'assistanat. Le Big Brother de George Orwell dans *1984* n'aurait pas parlé mieux, dans sa novlangue de bois.

« Fais ce que l'on te dit et nous, en échange, nous t'apporterons le bonheur ! » Voilà les termes de cette « alliance » entre l'État et le citoyen. Mais voici une autre Alliance, une Alliance alternative, autrement plus impliquante (Deut.:30;15) : « Vois j'ai donné face à toi, ce jour, la Vie et le bon, et la mort et le mauvais. » C'est tout autre chose, non ?

D'un côté : « Abandonne-toi, "on" s'occupe de tout. »
 De l'autre : « Assume-toi car personne ne le fera à ta place. »
 Alors ? Tu feras quoi, ami lecteur ?



Les Filles de Jérusalem

Face à la Shoulamit et malgré que leurs motivations ne soient pas louables (la jalousie pour sa beauté et le mépris pour sa ruralité), les filles de Jérusalem lui rendent un fier service : celui d'activer sa lucidité et de préparer son dessillement.

Le Chœur des filles de Jérusalem est le troisième personnage du Cantique, aux côtés de l'Amante, la belle Shoulamit dont on ne peut que tomber amoureux, et de l'Aimé supposé : Shlomoh, le bellâtre, le dragueur, le lyrique.

Qui sont ces filles ? Les épouses et concubines de Shlomoh. Ou, à tout le moins, toutes celles qui aspirent – et soupirent – à le devenir. Bref, les rivales de la Shoulamit, la belle paysanne basanée, à la lourde chevelure de boucles noires de jais, aux seins comme des faons et aux yeux comme des colombes, au port droit comme un palmier altier et gracile garni, en haut, de deux belles et rondes grappes de dattes mûrissantes...

Duel singulier entre les filles de la ville et la fille des champs.

Les filles de la ville resteront. La fille des champs partira : « Ma vigne est devant moi ! », dira-t-elle en quittant la ville, non sans lancer, sublime, magnifique, à l'adresse de cet Amour qu'elle a failli emprisonner dans les murs de la ville mensongère : « Fuis mon amour ! Et sois semblable à la gazelle ou au faon des cerfs sur le monts des aromates. »

À moins que ce ne soit Shlomoh qui conclue ainsi en la voyant partir... ? Qui sait ?

Les filles de Jérusalem, on l'a dit, par jalousie et dédain, font éclore une lucidité nouvelle. L'Âme en a tant besoin, cernée qu'elle est par

tant d'idoles câlines et tentatrices. Les filles de Jérusalem ont succombé, depuis longtemps déjà. Elles vivent dans un monde d'illusions et d'apparences. Elles sont des courtisanes. Elles ne veulent pas partager leur prison dorée avec leur rivale nouvelle venue, si pleine de charme que dans cette geôle artificielle, elle pourrait bien leur voler la première place. Il faut qu'elle parte, pour son bien, pour leur bien. Convergence...

L'Âme faible succombe aux idoles et abandonne l'Aimé, l'Amour du Divin vrai. N'est-ce pas le lot de tant d'humains, de tant de religions, de tant de prélats ? N'est-il pas plus simple, tellement plus simple, d'adorer l'idole, quelle qu'elle soit, que de chercher, toujours et partout, ce Divin qui est pourtant déjà tellement là ?

Il est tellement plus simple d'adorer un dieu qui nous ressemble, que d'aimer un Dieu qui ne ressemble qu'à lui, qui n'est pas représentable puisqu'il est impossible de le capturer dans aucune finitude.

Pourquoi, donc, le Christianisme a-t-il si bien et si longtemps réussi ? Parce qu'il avait humanisé son dieu plutôt que de diviniser les hommes. Dieu serait descendu sur Terre et se serait incarné dans un corps d'homme pour vivre et souffrir d'une vie d'homme, pour mourir d'une mort d'homme. Dieu serait devenu semblable à l'homme qui, au travers de ce dieu humanisé, pourrait, sans vergogne, s'adorer lui-même : comme on sait, l'humanisme athée est le pur produit du christianisme humanisant et de son théisme humanisé.

Adorer une image de soi : voilà au fond toute l'idolâtrie. C'est cela que font les filles de Jérusalem qui, au travers de Shlomoh, cultivent le narcissisme le plus extrême, toujours flanquées devant leur miroir, à se couvrir de henné, à souligner leurs yeux de khôl, à déployer les plis de leur toge, à arranger l'ordonnance de leurs bijoux. Elles disent, ce faisant, vouloir plaire à Shlomoh, mais, en fait, c'est à elles-mêmes qu'elles veulent plaire... « Miroir, dis-moi que je suis la plus belle ! »

Car au fond, l'idolâtrie n'est rien d'autre qu'une forme sophistiquée et profonde de narcissisme. En adorant mon idole, c'est ma propre image que j'adore.

Dans le livre de la Genèse, lorsque surgit l'idée de la création de l'humain, deux versets s'imposent : le premier expose l'idée et le second la réalise. Ces versets, comme souvent dans le processus de la Genèse, divergent et le résultat atteint est assez différent du résultat annoncé.

Lisons (Gen.:1;26-27)...

L'intention, d'abord : « Et Il dira : dieux, nous fabriquerons un humain dans notre image, comme notre ressemblance (...) »

La réalisation, ensuite : « Et il engendra des dieux avec l'humain dans son image dans l'image des dieux il engendra avec lui mâle et femelle il engendra avec eux » (on remarquera que l'absence de ponctuation dans ce second verset ouvre une extraordinaire combinatoire de sens selon les endroits où l'on posera une virgule...).

Bien des commentaires fouillés pourraient être ici faits (voir mon *Kabbale cosmologique - Six jours pour un monde*, Dangles, 2013).

Relevons seulement, pour l'heure, la nuance subtile et profonde entre « DANS notre image » et « COMME notre ressemblance ». Et notons que cette déclaration d'intention n'est suivie que d'une exécution partielle puisque ne restera qu'un engendrement dans « son » image (qui n'est donc plus « notre » image) et que toute idée d'une quelconque ressemblance entre l'humain et le Divin a totalement disparu.

L'humain est dans l'image du Divin, c'est-à-dire dans la représentation que le Divin se fait de lui-même (l'humain n'est donc pas étranger au Divin), mais il n'est ni à l'image du Divin, ni à sa ressemblance. L'orgueil humain devrait en prendre un sacré coup... lui qui s'est prémuni, pendant des siècles, de cette ressemblance, pour assujettir toute la Nature et tout ce qu'elle contient.

Par contre, une longue pratique historique a rendu l'homme expert en la fabrication d'idoles qui lui ressemblent comme un frère jumeau et qui sont à son image... peu reluisantes. Les idoles les plus puissantes : l'argent et le pouvoir.

Pour les filles de Jérusalem, leurs idoles, c'est le dieu « séduire la cour », c'est le dieu « côtoyer le roi, sa puissance, et sa fortune », c'est le dieu « plaire au monde, au petit monde des courtisans ». Ces idoles-là

font toujours une luxueuse et luxuriante carrière dans les cabinets politiques... où courtisans et pensionnés sont bien plus nombreux qu'à Versailles sous Louis XIV. C'est sans doute la démocratisation qui veut cela...

Au plan spirituel, les filles de Jérusalem sont les âmes et les esprits qui se sont vendus au « diable », c'est-à-dire à l'idolâtrie. Par conviction ou ignorance, parfois, par opportunisme ou cynisme, souvent, par lâcheté ou paresse, toujours.

Mais peut-être, afin de conclure et ce chapitre et cette partie du livre, est-il temps de circonscrire clairement ce qu'est l'idolâtrie, c'est-à-dire l'adoration des idoles. Qu'est-ce qu'une idole ?

Partons de ce constat déjà fait : au fond, l'idolâtrie n'est rien d'autre qu'une forme sophistiquée et profonde de narcissisme. En adorant mon idole, c'est ma propre image que j'adore.

Une idole, c'est donc d'abord un concept humain, plus ou moins défini, plus ou moins représentable, mais toujours identifiable au sein de la sphère humaine, en relation directe avec l'homme, sa nature, son activité, ses aspirations, ses rêves, ses désirs.

Une idole, c'est un concept humain auquel on voue toute son activité ou, à tout le moins, l'essentiel de son activité. L'idole prend donc alors la place du destin. C'est évidemment là que l'idolâtrie devient antinomique avec l'Alliance : l'idole se substitue au Divin.

En d'autres mots : plutôt que mettre, comme dans les termes de l'Alliance, l'homme au service du Divin, c'est-à-dire de ce qui le dépasse infiniment et qui dépasse, en tout cas, ses capacités de représentation, l'idolâtrie met l'homme au service de l'idole, c'est-à-dire de lui-même et, par réciprocité, elle met l'idole, le pseudo-divin au service de l'homme.

Au théocentrisme de l'Alliance, l'idolâtrie substitue un anthropocentrisme dont le nom commun et vulgaire est « humanisme ».

Toute la tradition juive – et c'est cela que les moult avatars de l'anti-sémitisme lui ont toujours reproché – est un antihumanisme radical. Non, l'homme n'est pas la mesure de toutes choses. Non, l'homme n'est

ni le centre, ni le but, ni le sommet de l'univers. Non, l'homme n'est pas sa propre justification. Non, la valeur et la dignité d'un homme ne viennent ni de ce qu'il est, ni d'où il naît, ni de ce qu'il a, mais bien de ce qu'il fait au service de ce qui le dépasse. Non, l'homme n'est pas au-dessus de la Nature, mais *dans* la Nature, dépendant d'elle et dédié à « la servir et la garder » (Gen.:2;15). Non, l'homme n'est supérieur à rien de ce qui existe autour de lui. Non, l'homme n'a aucun droit sauf celui de choisir d'assumer et d'accomplir son destin propre au service de l'accomplissement du Tout.

Au fond, peut-être afin de présenter la problématique de façon quelque peu provocante, je dirais que, politiquement parlant et éthiquement parlant, le choix fondamental qui se pose se présente entre théocratie et démocratie. L'homme au service du Divin ? Ou l'homme au service de lui-même ?

On a vite fait de balayer, à notre époque, l'idée de théocratie en alléguant des errements, souvent monstrueux, des cléricatismes, c'est-à-dire des oligarchies cléricales qui, au nom d'un dieu qui n'en est pas un, au nom d'une idolâtrie donc – comme celle du Coran, chez les salafistes et les wahhabites – instaurent des tyrannies sanglantes et terroristes. L'Église catholique fit de même avec l'Inquisition durant des siècles.

Lorsque je parle de théocratie, je ne parle aucunement d'une quelconque tyrannie cléricale. Je parle d'une inversion de perspective qui met l'homme au service de ce qui le dépasse et non le contraire, qui met ce qui dépasse l'homme à son service à lui.

Que la théocratie soit un aristocratisme, cela n'est pas dubitable : les masses sont trop égocentrées pour admettre ce qui les dépasse tant. *Panem et circenses* (McDo et TV) est leur seul credo. Mais l'aristocratisme dont je parle est un aristocratisme des devoirs et non celui des droits ou des privilèges, un aristocratisme de l'acte et non de la naissance, un aristocratisme spirituel, culturel et intellectuel aussi éloigné que se peut de tout démagogisme.

La démocratie – pourtant une jolie idée, sur papier – a montré le tréfonds de sa logique : elle est condamnée à se muer en démagogie généralisée, les lois non écrites du clientélisme et de l'électoratisme

primant tout le reste. La démocratie est un échec. Les tyrannies et dictatures sont pires. Il faut donc tenter de hausser la vue, d'élever le débat au-dessus de l'homme et de ses caprices : c'est cela la tentative théocratique.

Les filles de Jérusalem, là-dedans ? Ce sont elles qui s'appellent idolâtrie, humanisme, démocratie... Ce sont elles la négation de l'Alliance. Ce sont elles la négation de l'Amour !



Intermède poétique

Salomon Ibn Gabirol, que le Moyen Âge chrétien a connu sous le nom déformé de Avicébon, est l'auteur d'une œuvre philosophique qui eut sa gloire et qui s'intitulait *La Source de vie*. Mais il fut, sans conteste, l'un des plus grands poètes sépharades, né à Malaga en 1020 et mort à Valence en 1057.

Trente-sept années de vie seulement. Voici un poème de lui intitulé « Aurore surgissante » où nous, qui sommes maintenant bien familiers du texte du Cantique, retrouverons pléthore d'allusions...



Aurore surgissante...

Traduction adaptée de celle de Masha Itzahaki et Michel Garel

*Aurore surgissante... Oh ! mais qui donc est-elle,
Répandant, du soleil, la clarté pure et belle,
Glorieuse beauté d'une fine princesse,
Qui sent comme myrrhe et encens, qui étincelle,
Dont la rose des joues est teinture de sang ?
Sans maléfice aucun, que de magie en elle !
Parée de bijoux d'or, couverte de gemmes,
Le précieux saphir sur elle s'amoncelle,
La tiare sur sa tête est un croissant de lune
Et le jaspé et l'onix se sont faits demoiselle !
Quand je la vis de loin, elle m'apparut telle
Une colombe qui voletait sur les champs,
Et dès que je la vis, je m'élançai vers elle... :
« Mais si donc tu t'en vas, le jour s'en va, la belle !*

*Le monde n'est que nuit, privé de ta lumière... »
Alors, pour me répondre, de ses lèvres, du miel
Se mit à s'écouler, et le suc pêle-mêle...*



Le vers qui me frappe le plus, philosophiquement parlant, dans ce poème est celui-ci :

« Sans maléfice aucun, que de magie en elle ! »

L'idée qui me séduit, ici, est que la magie est là, le miracle est partout. Point besoin de sorciers ou de mages. La Nature et le Réel sont miraculeux, jusque dans les plus infimes détails de la banalité quotidienne. Capacité d'étonnement et d'émerveillement, pourquoi donc as-tu déserté notre monde désenchanté ?



Troisième acte : Textes et mots...

Herméneutique

Dans les paragraphes qui suivent, ma méditation du texte, verset par verset, proposera des commentaires et associations d'idées qui viendront, je l'espère, nourrir la méditation de mon lecteur.

Dans ce qui suit, chaque verset, dans sa traduction de Patrick Calame, sera indiqué en italique gras. Le numéro du verset sera suivi d'une lettre entre parenthèses qui rappellera le nom de celui qui parle : S pour la Shoulamit, l'Amante, R pour le roi Salomon, l'Aimé, et C pour le Chœur des filles de Jérusalem.



Chapitre I

I-1 (C)

Chant des chants de Salomon.

Petite erreur de traduction : la préposition devant Shlomoh est un L qui indique la destination (« vers » ou « pour ») ; il faudrait donc écrire : « Chant des chants qui est pour Shlomoh » et non « de Shlomoh ». Ce chant est destiné à Shlomoh. Et lorsqu'on lit bien la suite et que l'on sait que la Shoulamit part pour ne plus revenir, on peut imaginer que ce Cantique des cantiques est envoyé à Shlomoh en guise de consolation, en somme, en guise de : « Souviens-toi et change-toi ! »

Le titre utilise le mot « chant » ou « cantique » et non poème ou élégie... Pourquoi ? D'aucuns prétendent (comme Paul Dehem et d'autres) que le Cantique des cantiques était le script d'un spectacle chanté et dansé lors des fêtes de mariage. Lorsque l'on sait que ce poème finit par la rupture de la Shoulamit d'avec Shlomoh, et le départ de celle-ci vers sa vigne qui est devant elle, on pourrait en douter. Ne serait-ce pas un noir message de bien mauvais augure lors d'une noce ?

De plus, *Shir ha-shirim* est une forme superlative. En hébreu, pour dire « le plus grand », on dit : « le grand des grands ». Ainsi, le Cantique des cantiques signifie le cantique suprême, ou, mieux en phase avec la thèse du chant d'adieu : le Cantique ultime pour Shlomoh...

I-2 (S)

Qu'il me baise des baisers de sa bouche... car tes amours sont meilleures que le vin.

La racine NSHQ signifie trois choses : « baiser », bien sûr, mais aussi « s'enflammer », ce qui est du même ordre sémantique, et « s'armer » en réaction au fait de s'enflammer, non d'amour mais de colère ou de rage. Le vin, ici comme ailleurs, est symbole et promesse d'ivresse amoureuse et charnelle. Le mot DD traduit ici par « amours » est une racine bilitère qui renvoie à la « mamelle » et, par association, au lait. Vin et lait : les deux breuvages de vie. La Vin est dit, aussi, le « sang de la terre », le sang de l'humus, *Dam Adamah*. Le sang de l'humus face au lait de l'humain...

Le rouge et le blanc.

Le vin et le lait sont tous deux symboles de la Promesse, puisque la Terre promise ruisselle de « lait et de miel » et qu'au premier soir du Shabbat qui commémore chaque semaine cette promesse, la deuxième des trois bénédictions est dite sur le vin, « fruit de la vigne ».

I-3 (S)

Au parfum tes huiles sont bonnes ; en huile, ton nom se répand, c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.

L'huile est ShMN. Elle joue un rôle important dans l'alimentaire et la cosmétique antiques (et modernes), mais aussi dans la liturgie et la symbolique de la Tente de la Rencontre puisqu'une huile spécialement préparée est utilisée pour la Lumière perpétuelle de la Ménorah, le chandelier à sept branches qui est dans le Saint, gardien du Saint des saints.

Le rapport entre le parfum et l'invisible a déjà été évoqué. Sa relation avec la présence rémanente de l'autre qui embaume l'air même après son départ. Symbole de la *Shékhinah*, donc, de la Présence divine dans

le monde des hommes. Le Divin est le Réel, et le Réel est le Divin. Immanence absolue et radicale : *Deus sive Natura* de Barouch Spinoza. Mais, de ce Réel-Divin, l'homme, dans sa finitude, n'appréhende qu'une petite part, bien superficielle. C'est cette part microbienne qu'il appelle le « monde » qui n'est que *son* monde. Et la Part du Divin qui habite, hante, vivifie et anime ce monde, c'est la *Shékhnah*.

Il y a un jeu de mots entre « huile » (ShMN) et « ton nom » (ShMK) : ton nom est comme une huile qui se répand et qui enchante les jeunes filles... Quel nom ? Shlomoh qui, dans sa graphie, est une question : « car pourquoi ? » (Sh-LMH). Shlomoh symbolise la question métaphysique : pourquoi (causalité) ou pour quoi (finalité) ?

À ce « car pourquoi ? » répond immédiatement le « c'est pourquoi » (EL-KN) : « Car pourquoi le monde ? C'est pourquoi l'amour ! » L'Amour est *la* réponse ! L'Amour qui est reliance radicale à la Vie, à la Nature, au Réel et au Divin.

I-4 (S)

Attire-moi, courons après toi ! Le roi m'a fait venir à ses chambres, dansons et réjouissons-nous en toi ! Évoquons tes amours plus que le vin ! Elles t'aiment sincèrement.

On ne sait pas bien qui parle. Ce verset est obscur, mal à sa place. Le « moi » (la Shoulamit) et le « nous » (les filles de Jérusalem) s'emmêlent. On pourrait presque croire en un dialogue scandé entre l'Amante et le Chœur :

- (S) : Attire-moi.
- (C) : Courons derrière toi.
- (S) : Le roi m'a fait venir à ses chambres.
- (C) : Dansons et réjouissons-nous en toi ; évoquons tes amours plus que le vin.
- (S) : Elles t'aiment sincèrement.

Le mot important ici est traduit par « chambres » de la racine 'HDR qui signifie effectivement « chambre, pièce d'habitation » et qui, en verbe, indique l'action d'entrer, de pénétrer. Le Roi qui est l'Aimé, substance de la Quête spirituelle et mystique, invite à pénétrer, fait entrer dans un endroit secret et intime : initiation ! Cette initiation concerne l'Amante,

pas les filles de Jérusalem... qui en conçoivent, à n'en pas douter, une jalousie toute féminine.

Il faudra se souvenir de ce fait lorsque, au chapitre 3, les filles de Jérusalem (symbole des masses plébéiennes et des croyances exotériques) se vengeront en brisant l'aveuglement de la Shoulamit.

I-5 (S)

Je suis noire et désirable, filles de Jérusalem, comme les tentes de Qédar, comme les tentures de Salomon.

Opposition du Noir (la Shoulamit, la campagnarde, la naturelle) et du Blanc (les filles de Jérusalem, les citadines, les artificielles). La basanée et les livides. Cette opposition n'est pas que mondaine ; elle oppose au plus profond Nature et Culture, ruralité et urbanité, liberté et citoyenneté. Cette opposition est celle qui, au fil des millénaires, en Chine, a toujours mis face à face le Taoïsme (rural et naturel) et le Confucianisme (urbain et artificiel). Mais ici aussi, en Europe, de manière moins nette et moins équilibrée, elle représente l'immense bataille jamais finie (et dont les rebondissements sont là, aujourd'hui) entre le Christianisme (urbain) et le Paganisme (rural, car païen et paysan sont un seul et même mot latin : *paganus*).

« Noir » rend Sh'HR dont le verbe signifie « noircir, obscurcir » et dont le substantif signifie, paradoxalement : « aube, aurore, lever du jour ». Ainsi, l'Amante se présente exotériquement aux filles de Jérusalem comme la « noire », l'obscur, mais ésotériquement, elle se présente à elle-même comme une « aube », la naissance de la Lumière nouvelle. Cette ambivalence de l'obscur et du lumineux invite à un bel oxymore qui pourrait tenir lieu de définition pour la Mystique : l'obscur Lumière, cette Lumière obscure et invisible du premier jour de la Genèse, face à la lumière éclatante et visible des astres du quatrième jour.

Un mot sur Qédar (QDR), les noires tentes de Qédar : le verbe QDR signifie, on s'en serait douté : « assombrir, obscurcir, attrister »... mais le substantif indique aussi le « potier » (*qadar*) : noires comme les tentes du potier. Le potier... le créateur, celui qui fabrique des objets de glaise, Dieu donc qui façonna l'humain dans la glaise de l'humus. Noire comme

les tentes de Dieu... Dieu n'est-il pas, par essence, le caché, l'invisible, l'obscur ?

I-6 (S)

Ne me regardez pas, car je suis noirâtre, car le soleil m'a dévisagée ; les fils de ma mère se sont enflammés contre moi, ils m'ont placée gardienne des vignes. Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée.

La Shoulamit affirme sa différence : non, je ne suis pas comme vous. Mais elle ne l'assume pas bien. Elle a un peu honte et se sent obligée de se justifier. Le soleil a basané son visage. Pourquoi ? Parce que les fils de sa mère (qu'elle n'appelle donc pas ses frères) l'ont obligée à garder leur vigne à eux, plutôt que sa vigne à elle. Et l'on ne comprend pas bien en quoi sa vigne à elle l'aurait moins basanée que leur vigne à eux...

Le vrai message est ailleurs, bien plus mystique, bien plus spirituel. Qu'est-ce que la « vigne » (KRM, ici, et non GPN comme souvent) ? GPN évoque la hâte alors que KRM indique l'entassement, le jaune orangé... Raisins noirs d'un côté, raisins blancs de l'autre. Bref. La vigne est promesse d'ivresse. Elle n'est que promesse puisque le chemin de l'ivresse passe par les vendanges, le pressage, la vinification et la maturation. Processus initiatique s'il en est : démarche longue et subtile, patiente et incertaine. Combien de labeurs et d'heures faut-il pour élaborer un bon vin, un nectar digne des dieux ? Ce que dit la Shoulamit est ceci : je suis devenue noire, obscure, ténébreuse parce que les fils de ma mère m'ont empêchée de suivre le chemin de ma promesse à moi, le chemin de mon propre accomplissement, de mon propre destin, de ma propre vocation et m'ont instrumentalisée à leur profit. Ce dilemme terrible est le lot de tous : oser l'accomplissement de soi contre l'attente de tous les autres qui souhaiteraient qu'on les serve, qu'on rentre dans le rang, qu'on se sacrifie à autrui. La Shoulamit entre en rébellion, elle est rebelle, elle fuit les fils de sa mère et leur vigne, et elle court vers sa promesse à elle, vers l'Aimé. Elle choisit la liberté et les risques de la liberté. Elle choisit de sortir de la norme. Elle choisit l'initiation et la gnose contre la grégarité et l'ignorance.

I-7 (S)

Raconte-moi, toi qu'aime ma vie, comment fais-tu paître, comment fais-tu reposer à midi ? Oui, pourquoi serais-je comme voilée près des troupeaux de tes compagnons ?

Qui est ce « toi qu'aime ma vie » (l'expression est follement poétique) ? C'est l'Aimé, le rêve d'Amour ; c'est la Quête absolue et d'absolu, c'est le Divin, Dieu. Et la Shoulamit demande à Dieu comment « il fait paître (REH) » (Dieu est pasteur) et « comment il fait reposer (RBTz) à midi (TzHR) » ? Curieuses questions, non ? Ces questions sont moins curieuses si l'on regarde le deuxième sens des verbes utilisés. REH signifie « fréquenter, être ami » : comment devenir ton ami ? RBTz signifie « se coucher » et TzHR, « lumière, clarté » : comment s'étendre dans tes lumières ? Ces deux questions reformulées font pleinement sens au plan spirituel ; elles fondent toute démarche initiatique : comment se faire aimer de Dieu et comment plonger dans ses Lumières ?

Et elle continue : « Oui, pourquoi... » ou « car pourquoi... », en hébreu, s'écrit ShLMH, comme Shlomoh. Jeu de mots. Le nom et la question s'identifient. La Shoulamit demande pourquoi elle resterait « comme voilée (EthH : se revêtir, se recouvrir) près (EL : au-dessus) des troupeaux (EDR : troupeau, mais aussi “être absent, manquer”) des compagnons (‘HBR : compagnon, ami, mais aussi : “magie, sorcellerie”) de Dieu » ? Traduisons donc : pourquoi la Shoulamit devrait-elle demeurer sous la couverture des absences divines et des superstitions ? Pourquoi ne pourrait-elle pas accéder directement au Divin et à la connaissance, à la gnose, à la Vérité ?

I-8 (R)

Si tu ne le sais, Belle parmi les femmes, sors sur les traces des ovins et pais tes chevreux près des demeures des bergers.

Et l'Aimé lui répond, au plus intime d'elle-même : « Si tu le sais... » Elle pose des questions, les questions les plus essentielles, La Question et il répond que la réponse est déjà, depuis toujours, en elle. Si tu (re) connais la réponse au fond de toi, alors pars, quitte, sors (la grande *mitzwah* mystique déjà évoquée plus haut : Tzé !). Sors de ton aveuglement, sors de ta prison, libère-toi et pars « vers (El : au-dessus) les

demeures (MShKN : demeure, mais aussi le “tabernacle”, la Tente de la Rencontre) des bergers (RE : berger mais aussi “ami”) ».

Le message mystique est clair : s'élever au-dessus du Tabernacle que Dieu a donné à ses élus. L'invitation à étudier la Torah, inscrite sur les tables de pierre, enfermée dans l'Arche, dans le Saint des saints du Tabernacle : voilà la voie de la libération et de la gnose. Sur les traces des ovins : comme s'élève la fumée des holocaustes et oblations d'agneaux, sur l'autel du Tabernacle.

I-9 (R)

À ma jument, parmi les chars de Pharaon, je te compare mon amie.

Nouvelle allusion au devoir de libération de soi. Que vient faire Pharaon dans cette histoire d'Amour ? Il est précisément le symbole du non-Amour radical, le maître des esclaves de l'emprise duquel Moshéh a fait échapper les Hébreux, au soir de la Pâque.

La jument (SWSH de SWS : « cheval ») pointe vers le Cantique de Myriam, chanté juste après le passage de la mer de joncs (Ex.:15;1) :

« Je chanterai pour YHWH car glorieux, [il est] glorieux !

Le cheval et son cavalier il jeta dans la mer ! »

Le cheval de Pharaon, ainsi que les six cents chars qui l'accompagnaient, a été jeté dans la mer de joncs (*yam sof* : la mer de la limite face au Eyn-Sof, le sans-limite).

L'Aimé est on ne peut plus clair : pour accéder à l'infini, à l'illimité, il faut savoir se noyer dans sa propre finitude et ses propres limites.

I-10 (R)

Tes joues sont désirables dans les boucles, ton cou dans les bijoux ciselés.

Les joues (L'HY : joue, mais aussi : pour la vie) sont rehaussées de boucles (TWR : parcours, cercle, cycle, époque... dont la forme féminine est TWRH : la Torah) précieuses et le cou (TzWAR : cou, mais aussi le commandement de lumière) est souligné de bijoux ('HRWZ : perle... de 'HRZ qui signifie « enfiler » et « rimailleur » c'est-à-dire enfiler des mots, des vers, des strophes) ciselés.

Parcourir les cycles de la vie et partir vers la Lumière par le langage poétique...

Car la poésie est le seul langage qui puisse tenter de dire l'indicible !

I-11 (R)

Nous te ferons des boucles d'or avec des points d'argent.

« Nous ferons » évoque bien sûr le verset 26 du premier chapitre de la genèse : « Et il dira : Dieux, nous ferons un humain dans notre image et comme notre ressemblance... »

Pour que la Shoulamit accède à son humanité au départ de son animalité, lui sont nécessaires des cercles (TWR : cycle, époque, parcours) d'or (ZHB : or, doré) avec des points (NQDH : point, tache) d'argent (KSP : argenter mais aussi « languir »)...

Un long voyage intérieur et lumineux comme l'or, avec des moments de langueur et de découragement...

I-12 (S)

Jusqu'à ce que le roi soit dans sa ronde, mon nard a donné son parfum.

Le parfum, on le sait, symbolise la rémanence de la présence invisible. Et ce parfum persiste jusqu'à ce que le Divin, l'Aimé, le Roi soit dans sa « ronde » (MSB). La traduction n'est pas adéquate car MSB signifie « banquet », ce qui donne bien plus de sens mystique au verset.

« Jusqu'à ce que le Roi arrive à son banquet, mon esprit offre ma présence »...

Le banquet fête la noce. L'Amante et l'Aimé se sont trouvés et unis. L'Amour est consommé. L'accomplissement est plein : le vin est bu.

Mais avant que ce vin fameux ne soit bu, il aura fallu cultiver la vigne, vendanger les raisins, presser le jus, vinifier le moût, soutirer le primeur, soigner les bouteilles... Le chemin est encore long. Mais le parfum de la présence est une offrande. Le verbe « donner » est ici utilisé : le nard donne son parfum, l'esprit offre ses pensées, la mystique offre sa présence, sa présence au Présent, sa présence à la Présence, à la *Shékhinah*.

I-13 (S)

Mon amour est pour moi un sachet de myrrhe, il passe la nuit entre mes seins.

La myrrhe (MR : *mir*) est une « gomme résine aromatique exsudant du tronc de certains arbres d'Asie et d'Afrique, utilisée pour son parfum

et ses propriétés antispasmodiques et stimulantes » (TLF). À ne pas confondre avec la myrte qui est un arbuste dont les fleurs sont très odoriférantes et dont l'écorce fournit une sorte de cannelle.

L'image de l'Aimé est un parfum, une Présence qui, dans la nuit de l'Âme en attente de Lumière, sourd du Cœur. Le texte hébreu dit : « entre mon sein », au singulier (BYN ShDY). Mais le mot *Shad* possède d'autres sens, plus intéressants, et, spécialement, celui « de démon (au sens grec de *daïmon*, c'est-à-dire au sens de destin propre), d'esprit, de génie ». De même, BYN signifie bien « entre », mais aussi « comprendre » ; en ce dernier sens, la même racine donne *Binah*, l'Intelligence (la faculté de comprendre, de se relier) qui est la troisième Séphirah de l'Arbre de Vie.

La traduction mystique de notre verset donne donc ceci : « L'Aimé, le Divin, est une Présence (*Shékhinah*) lumineusement obscure qui se révèle pour comprendre mon destin. »

I-14 (S)

Mon amour est pour moi une grappe de cypre, dans les vignes de 'Ein-Guédi.

Encore une autre manière de parler de la *Shékhinah*, de la Présence divine sous le symbole du parfum. Cette fois, c'est le cypre qui est évoqué, plante qui fournit le henné et qui provient de l'île de Chypre, d'où son étymologie (qui n'a rien à voir avec le résineux appelé cyprès). Mais cette Présence divine émane à présent des « vignes de Eyn Guédi » c'est-à-dire des vignes de la source de ma joie.

La joie étant la signature de l'accomplissement de soi et de son destin (ce qui fait lien avec le verset précédent), et la vigne étant le symbole de la promesse (de la source, donc) de l'ivresse mystique, notre verset suggère que la joie de l'accomplissement et l'ivresse mystique sont une seule et même chose.

I-15 (R)

Que tu es belle mon amie, que tu es belle, tes yeux sont des colombes !

Plus littéralement : « Te voici belle, ma compagne, te voici belle, tes yeux [sont] des colombes. »

En hébreu, EYN signifie « œil » et « source » : les yeux sont la source de l'âme puisque par eux coule le regard que l'on porte sur le monde. EYN est le nom de la seizième lettre de l'*alef-beyt* dont la valeur numérique est 70 qui pointe vers le 7 du Sacré (les sept branches de la *Ménorah* qui symbolisent la complétude et l'accomplissement du Tout cosmique et, donc, du Réel-Divin). Les yeux sont appelés à apprendre à voir le Sacré dans le Réel, à discerner, parmi le fouillis des apparences, les signes du Divin. Les yeux de l'Âme sont concernés par ce regard renouvelé, autant que les yeux du Corps, que les yeux du Cœur ou que les yeux de l'Esprit.

Et ces yeux sont des colombes (YWNH qui est aussi le nom hébreu de Jonas, l'envoyé de Dieu vers Ninive qui tenta de refuser son destin et passa trois jours dans le ventre de la baleine). Une colombe, regardée de profil, posée sur son nid, la tête tournée reposant sur les plumes de l'aile, a effectivement une forme d'amande, semblable au dessin d'un bel œil de femme.

Mais le symbole de la colombe pointe aussi, évidemment, vers Noa'h et la fin du déluge (Gen.:8;7-12) : après avoir lâché un corbeau pour savoir si les eaux baissaient, Noa'h lâcha à trois reprises une colombe. La première fois, elle revint sans rien (les eaux couvraient encore tout) ; la deuxième fois, elle revint avec un rameau frais d'olivier (signe de la grande baisse des eaux) ; et la troisième fois, elle ne revint plus (la terre ferme était à nouveau accessible).

Symbole des trois étapes de toute initiation mystique : l'Âme part vers le Divin et revient vide, puis l'Âme repart vers le Divin et revient avec le Signe ; enfin l'Âme repart vers le Divin et ne revient plus.

I-16 (S)

Que tu es beau mon amour, agréable aussi, et notre couche est fraîcheur !

Réponse symétrique au verset précédent : « Te voici beau, mon Aimé, également (AP) agréable (NEYM), également notre lit (ARSh) frais (RENN). » Il faut lire : « Te voici beau, mon Aimé, te voici aussi agréable (plaisant, chantant une mélodie : NEYMH), te voici aussi notre lit frais. »

Trois dons divins, donc : la Beauté, la Joie et la Paix.

Elle est jolie l'idée du « lit frais » où l'on se couche avec délectation, lorsqu'au soir, rompu de fatigue, on aspire au repos et à la douceur, à la paix après le tumulte des jours.

Beauté. Joie. Douceur ou Paix.

Trois dons faits à l'Âme qui tend vers le Divin et qui s'en rapproche. La Beauté : la Vie, la Nature et le Réel se découvrent et s'offrent dans leur splendeur aux yeux enfin dessillés. La Joie : l'accomplissement du cheminement fait avancer dans la Joie qui illumine tout. La Douceur de la Paix : le don le plus précieux, la sérénité en soi, la pacification de soi, la tranquillité (Noa'h, en hébreu, signifie « tranquille », il est l'homme tranquille, apaisé, serein).

Beauté. Joie. Douceur ou Paix.

I-17 (S ou C)

Les poutres de nos maisons sont des cèdres, nos lambris des cyprès.

La poutre : QRH désigne le toit, mais aussi le froid, la fraîcheur, la gelée. Le cèdre : ARZ pointe aussi l'idée d'emballer, d'emballer. Le lambris : RHYTh désigne autant le « meuble » que le « chevron » du toit. Le cyprès, enfin : BRWT est le cyprès, mais aussi « aliment, nourriture » (probablement venu de l'allemand *Brot* – le pain – que lui a emprunté le yiddish).

Tout ceci ne clarifie pas bien ce verset pour le moins sibyllin et déconnecté des précédents.

De plus, pourquoi la Shoulamit parle-t-elle de « nos maisons » ? Ne serait-ce pas plutôt le Chœur des filles de Jérusalem qui intervient ici pour indiquer à la belle paysanne venue du mont Liban – où poussent les cèdres et les cyprès –, que dans la cité, les maisons sont faites du bois de ses montagnes à elle, mais scié au long en planches rabotées ? Toujours la lutte entre le naturel et l'artificiel...



Chapitre II

II-1 (S)

Je suis le jeune lys de Saron, le lys des profondeurs.

La Shoulamit se compare ici, d'abord non au lys, mais bien à un « jeune lys » qui est un autre mot : 'HBTzLT, et qui signifie surtout « colchique »...

Ainsi, la Shoulamit dit d'elle-même qu'elle est le colchique, une fleur d'automne, toxique, symbole de séparation (à l'automne, on se sépare de la saison faste des moissons, des vendanges et des fêtes agrestes de *Shavouot* et de *Soukot*)...

Mais elle est aussi le lys. Le lys (ShWSHnH), par sa blancheur, évoque traditionnellement la pureté ; mais en hébreu, il appelle la Joie (ShShWN). Et de ce lys, il est dit qu'il est « des profondeurs » (EMQ signifie, à la fois, « profondeur » et « vallée »... cela rappelle le roman de Balzac : *Le Lys dans la vallée*, qui est l'histoire d'un amour intense et platonique).

Traduisons tout cela, si l'on prend le lieu désigné par Sharon comme un ailleurs : « Je suis la séparation vers ailleurs, je suis la Joie des profondeurs. » Quelle plus belle et profonde définition donner de la Mystique ? La Shoulamit est la Mystique, cette Mystique de l'Amour qui, Amante, cherche son Aimé.

II-2 (R)

Comme un lys entre les épines, telle est mon amie entre les filles.

Et l'Aimé réplique aussitôt : la Mystique est un lys de Joie et de Pureté qui se faufile vers la Lumière, malgré les ronciers alentour (les filles de Jérusalem dont on connaît la signification symbolique).

Le mot qui est traduit par « épine » est 'HW'H et signifie « ronce, chardon » mais aussi « fente, crevasse ».

L'image est doublement claire : la Mystique doit passer au travers des médiocrités humaines pour s'élancer dans sa Quête ; mais aussi, si l'on visualise l'idée de « fente », il est suggéré l'idée d'un enfantement, d'une maïeutique, d'une sortie de la matrice humaine pour s'élancer vers le Divin.

Il est peut-être utile de noter la similitude de graphie du mot 'HW'H (« ronce, chardon ») et du mot 'HWH qui signifie « vivre » et « déclarer » et qui a donné 'Hawah, Ève, la Vivante, celle qui, dans le Jardin d'Éden, est l'initiatrice, la mystagogue de l'humain-fait-d'humus. La guématrie suggère que la ronce vaut $8 + 6 + 8$, soit 22 (comme le nombre des lettres de l'*alef-beyt* : les filles de Jérusalem ?) qui pointe vers 4, nombre de la matérialité et de la maternité, et que la Vivante vaut $8 + 6 + 5$, soit 19 qui pointe successivement vers 10 (soit, dans l'ordre, les dix paroles de la Genèse, les dix plaies d'Égypte et les dix paroles du Sinaï), puis vers 1 : l'Unité absolue et retrouvée par la Mystique.

J'aime l'idée que les vingt-deux lettres de l'*alef-beyt* puissent être assimilées aux courtisanes de Jérusalem car les lettres, sous une mauvaise plume, sont capables d'exprimer, sans état d'âme, les pires messages, les pires mots, les pires idées ; comme des catins, elles se plient à tous les vices, à tous les caprices de ceux qui les paient...

II-3 (S)

Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon amour entre les fils.

Dans son ombre j'ai désiré et me suis assise, et son fruit est doux à mon palais.

Le pommier (TPW'H) désigne aussi un « gonflement » de la forme d'une pomme, sans doute.

Le pommier nourricier parmi les arbres sauvages de la forêt fait le parallèle avec le lys parmi les ronces.

Le pommier figure l'Aimé, alors que les autres arbres de la forêt désignent les autres dieux.

Le lys est au pommier ce que les ronces sont aux arbres sauvages. Comme dans le Jardin d'Éden, l'arbre de la Vie, au centre du Jardin (celui duquel, si on lit très attentivement le texte, Ève mangea du fruit), et l'Arbre de la Connaissance se démarquaient de tous les autres arbres. L'Âme amante, dans son cheminement, traverse la forêt des dieux et des idoles – au risque de s'y perdre – mais aboutit au pommier lumineux et central qui lui offre ses fruits mystiques. Et là, l'Âme amante se languit ('HMD signifie « désirer », mais aussi « beauté, grâce, charme »), se (re)

pose (YShB « s'asseoir » dont dérive ShBT, le Shabbat, le jour de repos et de paix) et goûte (« est pour mon palais » : L'HKY de 'HK : le palais de la bouche, l'organe du goût selon la tradition) le doux fruit (PRY MTWQ : le fruit doux, le fruit de douceur).

Beauté. Paix. Douceur. Encore... mais pas exactement dans le même ordre.

II-4 (S)

Il m'a fait venir à la maison du vin et son étendard sur moi, c'est l'amour.

La maison du vin, le temple de l'ivresse, la chambre secrète des secrets mystiques... L'Aimé divin y invite l'Amante humaine. Noces ! Vol nuptial ! La maison du vin est, en hébreu, la *beyt ha-yayin*... BYT H-YYN : 2 + 10 + 400 + 5 + 10 + 10 + 50 qui donne 412 + 75 qui donne 487 ou 7 + 12, soit 19, soit 10, soit 1 : retour à l'Unité : la maison du vin est le chemin mystique du retour à l'Unité ineffable. Et ce chemin passe par le 7 du Sacré et le 12 des tribus d'Israël (la gent élue) c'est-à-dire par le 2 (1 + 2) du mouvement, du cheminement, de l'accomplissement. Le chemin de l'unité est l'accomplissement électif dans le Sacré.

La maison du vin, c'est aussi, bien sûr, la Tente de la Rencontre, avec son Parvis (où se trouve la mer d'airain remplie de l'Eau des ablutions et purifications), son Saint (où se placent la Ménorah de Lumière et du Feu, la table des pains issus de la Terre et l'autel des parfums qui embaument l'Air) et son Saint des saints (où trône l'Arche et son propitiatoire garnis des deux Kéroubim, enfermant les Tables de la Loi... ou les Rouleaux de la Torah).

Et ne seraient-ce pas ces rouleaux qui forment l'étendard dont se couvre la Shoulamit au nom de l'Amour ?

Le mot « étendard » traduit bien l'hébreu DGL qui, par le ralliement qu'il induit, évoque l'Alliance.

II-5 (S)

Soutenez-moi avec des gâteaux sacrés, ranimez-moi avec des pommes, car je suis malade d'amour.

Comme si elle sortait d'un doux rêve, la Shoulamit veut combler le vide de ce retour au Réel : elle n'est plus sous le pommier au cœur de la

forêt des arbres sauvages. Sa rêverie s'étiole. Elle est de retour parmi les humains. Elle est en manque de l'Aimé. Elle réclame des gâteaux sucrés (AShYShH : signifie autant un « gâteau de fruits secs » ou une « coupe » à boire, de vin probablement) pour la soutenir (SMK : « soutenir »), et des pommes (TPW'H : voir plus haut) pour la ranimer (RPD : « étendre, étaler », mais non « fortifier »).

Cela donne : « Soutenez-moi par des coupes (de vin) et étendez-moi dans des pommes (...). » Symboliquement, le message est ainsi plus clair : nostalgie de l'ivresse mystique qui réclame du vin et nostalgie des pommes du pommier rêvé... La Mystique est, sans doute, l'expression d'une nostalgie de l'état originel de fusion totale avec le Tout divin, la nostalgie de l'état d'avant la rupture d'avec la Vie, la Nature et le Réel, la nostalgie de l'état d'innocence indifférenciée.

Et elle ajoute : « (...) Ainsi, malade ('HWLH : « malade ») d'Amour, moi [je suis]. »

La maladie d'Amour. La nostalgie mystique. Le mal de la rupture, de la différenciation, de la séparation du « dedans » et du « dehors », du divorce entre le Moi et le Monde, entre l'apparence et la réalité, entre le phénomène et le noumène, bref : le mal de la conscience désunifiée. Toute la Mystique n'est que cet immense effort pour réunifier ce qui a été désuni, pour remonter de la Multiplicité à l'Unité.

Le Tout a engendré un Moi qui s'est posé face au Monde : du Un est né le Deux. Mais cette dualité n'est qu'une bipolarité dès lors que la Nostalgie et le Désir de l'Unité enclenchent le mouvement de la Mystique : du Deux est né le Trois. Et si ce cheminement mystique est conduit à son terme, par le Quatre de la Matérialité, le Cinq de la Vérité, le Six de la Beauté, le Sept du Sacré, le Huit de l'Amour-Alliance et le Neuf de l'Accomplissement, il aboutit au Dix de la Plénitude de l'Unité enfin retrouvée.

II-6 (S)

Sa gauche est sous ma tête et sa droite m'enlace.

Il est écrit : « sa gauche » et « sa droite » et non pas, comme on s'y attendrait, sa main gauche et sa main droite. La main, en hébreu, se dit *yad* et est le nom de la dixième lettre représentée ici par Y (pron. *Yod*).

Rappelons que l'Aimé dont rêve l'Amante est le Divin, est Dieu, est donc YHWH dans la tradition biblique juive. En lui ôtant la main, c'est-à-dire le Y, il reste HWH (le « Devenant » participe présent du verbe Devenir : HYH), avec un *Hé* à droite pour le corps (le Corps et le Cœur, la Présence et la Reliance) et un *Hé* à gauche pour la tête (l'Esprit et l'Âme, l'Intelligence et la Résonance). Le *Hé* signifie « voici », et symbolise le Réel tel qu'est et tel qu'il va, ce Réel qui embrasse et enveloppe totalement les quatre dimensions intérieures de l'initié symbolisé par la belle Shoulamit.

Quant à la main, au *Yad*, au *Yod*, au Y, elle se place au-dessus de la tête, en signe de bénédiction.

Si l'on veut bien faire un pas de plus, si l'on veut bien voir le tétragramme YHWH comme un Y posé au-dessus d'un HWH, et si l'on veut bien regarder en même temps l'arbre séphirotique, on trouve assez vite que le Y au-dessus de tout est l'Eyn-Sof, le Divin dans son absolutité, dans son indicibilité apophasique, et que le HWH restant représente l'arbre séphirotique lui-même, avec sa colonne de gauche figurée par le premier H (Intelligence, Force et Grandeur), sa colonne de droite figurée par le second H (Sagesse, Bonté et Éternité) et sa colonne centrale figurée par le W (Couronne, Beauté, Fondement et Royaume).

Or, le W, le *Waw*, signifie le « crochet », c'est-à-dire ce qui relie et unit le Divin au mystique, à l'initié, à l'élus.

II-7 (S)

Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les biches ou par les gazelles des campagnes, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le désire !

Le texte hébreu est sibyllin et la traduction donnée fait ce qu'elle peut. Une abjuration est un serment et est soumis à la troisième des dix Paroles du Sinaï : « Tu ne sortiras pas le nom d'Hashem de tes Elohim pour une fausseté car Hashem ne purifiera pas avec qui sortira avec son nom pour une fausseté » (Ex.:20). Ici, le serment est prononcé non pas au Nom du Divin, mais au nom des biches et des gazelles du champ : voilà qui fleure bon le paganisme naturaliste. Il ne faut donc pas que la mondanité éveille l'Amour endormi « avant qu'elle le désire ». Qui est ce « elle », sujet du désir d'éveil ? La Shoulamit qui parlerait d'elle-

même à la troisième personne ? C'est peu probable. Alors ? Il n'y a aucun autre mot au féminin singulier dans ce verset... sauf Amour qui est féminin en hébreu. La mondanité ne peut donc pas éveiller l'Amour avant que l'Amour lui-même ne le désire ! Ni l'Amante, ni l'Aimé n'y ont leur mot à dire. L'Amour est souverain et ne s'éveille que s'il le veut et quand il le veut. Et comme l'Amour symbolise le chemin mystique, le message est clair : ni l'impétrant, ni le mystagogue ne sont maîtres du déclenchement initiatique. L'éveil mystique vient quand il veut ; c'est bien ce que nous révèle la tradition du zen...

II-8 (S)

La voix de mon amour... Le voici qui vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines !

La Shoulamit sort de son songe et entend une voix (et non La voix) qui semble celle de l'Aimé tant attendu. Cette voix (et non l'Aimé) enjambe (DLG) par-dessus les monts (HR) et saute (QPTz) par-dessus les collines (GBEH). On pense, bien sûr, à la Voix divine sur les cimes de la montagne du désert de Sin, dictant les termes de l'Alliance entre le peuple témoin, le peuple initié (et non le peuple élu) et son Dieu tutélaire. On pense à la même Voix divine qui parle à un Moshéh mourant, au haut du mont Nébo où Moshéh sera emporté « dans un baiser de Dieu » et d'où l'on voit cette Terre promise où Moshéh ne pénétrera pas.

Cette Voix divine est la Voix de la révélation, elle est le Souffle mystique qui apporte la Vie de l'Esprit et de l'Âme.

II-9 (S)

Mon amour est semblable à la gazelle ou au faon des cerfs, le voici debout derrière notre mur, qui contemple par les fenêtres, qui fleurit par le grillage.

L'Aimé ressemble à une gazelle (TzBY : qui signifie aussi « beauté » et « charme ») ou à des faons (EPR : qui signifie aussi « poussière » comme usité dans le célèbre passage de la Genèse : « Tu es poussière... ») de cerfs (AYL : qui signifie aussi « force »).

Une lecture au second degré donne ainsi : L'Aimé est semblable à la Beauté et aux poussières de la Force. Force et Beauté sont donc des attributs divins : une beauté singulière, unique, mais une Force plurielle, multiple, nombreuse comme les grains de poussière, à l'œuvre partout, en tout, dans la moindre parcelle de ce qui existe.

L'Aimé est aussi « debout », sans sa verticalité, entre Ciel et Terre, pont entre l'humain dans le monde intermédiaire et le Divin des altitudes transcendantes et des profondeurs immanentes.

L'Aimé est encore « derrière notre mur (CTL) », notre mur à nous, les humains, mur d'ignorance, mur qui nous emmure dans notre finitude parce que nous n'avons pas encore réussi à développer notre Présence à la Vie, notre Reliance à la Nature, notre Intelligence du Réel, notre Résonance avec le Divin. Voilà tout notre mur que la Mystique nous apprend à abattre, avec les trois outils qu'elle nous présente : ciseau et maillet pour disjoindre les pierres, et levier pour les déceler.

L'Aimé observe (ShG'H) depuis (MN : à partir de) les fenêtres ('HLWN : qui donne aussi « sécularisation ») et fleurit (TzYTz : ou « regarder » ou « gazouiller ») depuis les grilles ('HRK : « embrasure », mais aussi « roussir, flamber »).

Le mur épais, posé entre l'humain et le Divin, est percé de fenêtres et d'embrasures, mais l'homme profane ne les voit pas. Seul le mystique ou l'initié peut les entrevoir et, à l'aide de ses outils, commencer à s'y introduire.

II-10 (R)

Mon amour répond et me dit : « Lève-toi mon amie, ma belle, et marche ! »

Et que dit la Voix divine qui vient de par-delà les plus hautes cimes ? Elle parle à l'Amante – à la Mystique : « *Qwomy lèkh wolèkhy lèkh.* » L'injonction est péremptoire et d'une immense profondeur.

Mot à mot, cet ordre dit ceci : « Lève-toi pour toi-même et va-t-en vers toi-même. » On comprend qu'une telle traduction ne soit pas assez littéraire pour être proposée par Patrick Calame, mais au plan de la Mystique, elle est d'une pureté incroyable.

Se lever et aller.

Se lever : se mettre debout, accéder à la verticalité, se poser dans la dimension divine (puisque l'Aimé est debout – cf. ci-dessus) entre profondeur et élévation.

Aller : se mettre en route, marcher, cheminer, assumer sa Quête en avançant vers l'Amour, parcourir le champ spirituel (c'est le sens du mot Torah qui est « parcours, exploration, cheminement », du verbe TWR qui signifie « parcourir, explorer »).

Vers soi ou pour soi : par rapport à soi, dans le tréfonds de son intériorité, dans sa vie intérieure, sans référence à la vie extérieure, aux autres et à leur regard, aux convenances et conventions. L'expérience mystique est tout intérieure, tout intériorisée, absolument personnelle, indicible, ineffable, incommunicable.

Encore une fois, on a ici affaire à la grande mitzwah unique et universelle qui préside à toute expérience mystique, celle de Noa'h, d'Abraham (à qui, comme ici, il est dit *Lèkh lèkha* : « Va-t-en vers/pour toi-même »), de Moshéh et de tous les autres : *Tzé*, « pars, sors, quitte » !

Il ne peut y avoir de Mystique et d'expérience mystique sans un départ, sans une rupture franche et nette avec le monde de l'extériorité, mais non pas pour le nier ou le rejeter (tout au contraire, le monde extérieur est l'apparence du Réel, plein de signes et de signatures de ce Réel).

II-11 (R)

Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, s'en est allée.

II-12 (R)

Les fleurs paraissent sur la terre, arrive le temps de chanter, et la tourterelle roucoule sur notre terre.

II-13 (R)

Le figuier embaume ses figues et les vignes en fleurs donnent leur parfum.

La Voix de l'Aimé continue en ces trois versets que j'ai regroupés car ils donnent, ensemble, les sept conditions à remplir pour que puisse se faire ce : « Lève-toi pour toi-même et va-t-en vers toi-même. »

L'hiver est passé.

La pluie a cessé, elle est allée vers elle-même.

Les fleurs se voient dans le terroir.

Le temps du chant est arrivé.

La voix de la tourterelle s'entend dans notre terroir.

Le figuier a parfumé ses figues.

Les vignes fleuries ont donné un parfum.

Décryptons ces signes du temps venu de l'Éveil de l'Amour (car c'est bien précisément de cela qu'il s'agit puisqu'il est bien dit, plus haut : « N'éveillez pas, ne réveillez pas l'Amour avant que l'Amour ne le désire ! »).

L'hiver est passé. L'hiver (STW : curieusement, signifie « automne » et non hiver, mais alors, le reste du texte perd son sens) symbolise la Vie repliée, la non-Vie, la Vie souterraine et cachée, invisible et latente. La fin de l'hiver est un début d'éveil, un frémissement de Vie qui cherche à percer vers la Lumière.

La pluie a cessé, elle est allée vers elle-même. La pluie (GShM signifie aussi « corps » au sens de « corps matériel », de « matérialité ») est fécondante, mais les nuages dont elle provient masquent le soleil et la Lumière. La fin de la pluie va permettre au soleil de percer et à la Lumière d'inonder le monde. L'élan vers la Quête spirituelle attend que la matérialité cesse sa tyrannie et libère l'Âme. Il est dit de la pluie comme il est demandé à l'Amante d'aller vers elle-même... Signe clair de départ et de rupture vers le cheminement intérieur.

Les fleurs se voient dans le terroir. La fleur (NTzN est plutôt le bourgeon alors que la fleur est TzYTz, comme plus haut) sort. Les bourgeons, qui sont les germes et la promesse de Vie, apparaissent ; signe que l'Âme voit germer en elle des étincelles éphémères et évanescences d'Amour et de Vérité.

Le temps du chant est arrivé. Le chant (ZMYR est aussi la « vendange ») n'est pas le cantique (ShYR), mais désigne plutôt la musique en général. La musique est promesse de Joie spirituelle comme les vendanges sont promesse d'ivresse mystique. L'appel mystique rend joyeux celui qui le reçoit et cette Joie même, sans raison apparente, sans cause réelle, est signe de cet appel, de cette vocation (*vocare*, en latin, signifie « appeler »).

La voix de la tourterelle s'entend dans notre terroir. La tourterelle (TWR : parcourir, explorer, cheminer... qui donne Torah, le cheminement par

excellence) est, partout, symbole d'Amour. Elle roucoule d'amour. Elle forme un couple pour la vie. La tourterelle, comme la colombe, l'agneau ou le taureau, fait partie des animaux de sacrifice sur l'Autel de la Tente de la Rencontre. Elle est un lien entre le Ciel et la Terre, entre le Divin et l'humain.

Le figuier a parfumé ses figes. Le figuier (TANH qui signifie aussi « rut, ardeur, passion »), partout autour de la Méditerranée, est symbole d'érotisme et de sexualité. Son fruit, la figue, désigne la vulve féminine. Elle est signe de fécondité, ne serait-ce que par la multitude des petites graines qu'elle porte en elle, dans sa chair si moelleuse, si parfumée, si sucrée. Mais ici, il n'est pas parlé de figues mûres, juteuses et goûteuses, mais il est parlé des PGYH de ses fruits verts, non mûrs, qui ne sont encore que des promesses d'extrêmes jouissances.

Les vignes fleuries ont donné un parfum. Promesses encore avec les vignes : promesses d'ivresses futures...

Lève-toi mon amie, ma belle, et marche !

La Voix de l'Aimé réitère son injonction : « Lève-toi pour toi-même et va-t-en vers toi-même. » N'y revenons plus... Elle s'adresse à chacun d'entre nous, à chaque moment de notre vie.

II-14 (S)

Ma colombe dans le creux du rocher, cachée dans les prises de la paroi, fais-moi voir ton visage, fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ton visage est désirable.

Peut-être eût-il mieux valu traduire, ici, Yonah par colombin, puisque c'est de l'Aimé qu'il s'agit. L'Aimé se cache. Il se terre dans les rochers, dans les trous et creux de la paroi. La Quête a commencé. L'Amante sait qu'il est là, tout près et tout prêt. Elle le devine, mais elle désire voir son joli visage (MRAH qui est la « vue » : fais-moi voir ta jolie vue) et entendre (à nouveau) sa douce voix (QWL). La « voix douce » dont il est question pourrait aussi être traduite par « voix du soir ».

Voir et entendre. Voilà les deux souhaits. Comme Dieu pouvait être vu ou entendu, lui qui n'a pas de forme, étant au-delà de toutes les formes

et étant toutes les formes à la fois ; lui qui n'a pas de langage, étant au-delà de tous les langages et étant tous ces langages à la fois.

Mais n'est-ce pas l'erreur de tout néophyte que de désirer se représenter l'irreprésentable ? N'est-ce pas ce qui fit le succès du Christianisme contre le Judaïsme et le Dieu des philosophes grecs, que d'avoir permis et favorisé la représentation d'un Dieu dédivinisé, d'un Dieu fait homme, d'un dieu à visage humain, d'avoir fait Dieu à l'image de l'homme, dans sa ressemblance, inversant ainsi la hiérarchie biblique et contrevenant au commandement : « Tu ne feras pas pour toi une statue et toute image qui est dans les cieux d'en dessus et qui est dans la terre d'en dessous et qui est dans les eaux d'en dessous pour la terre » (Ex.:20).

Une idole a un visage, est visible, et parle d'une voix d'homme, dans un langage d'homme, au travers du gosier de ses prêtres. Pour le Dieu mystique, pour le Divin absolu au-delà de Dieu et des dieux, il ne pourrait en aller ainsi.

II-15 (S)

Attrapez pour nous les renards, les petits renards qui gâtent les vignes, pendant que nos vignes sont en fleurs.

Curieux verset. Comme un coq-à-l'âne. Et pourtant, ce verset fait suite serrée à ce qui précède. Récapitulons. L'éveil vient quand il veut, mais sept signes avant-coureurs sont de bon augure. Alors la Quête peut commencer. Et elle commence par l'erreur des débutants : vouloir (se) représenter l'irreprésentable... L'idolâtrie guette, car toute représentation est idole, contre-vérité, contrefaçon, mensonge, imposture, anthropomorphisme.

Et tout de suite, cela suggère un message bien plus général : tout au long du cheminement mystique, il y a des chapelets de pièges qui, si l'on y tombe, détruiront le rêve d'ivresse mystique, de Joie spirituelle, d'atteinte de la grande Santé, de la grande Beauté, de la grande Vérité et de la grande Unité.

Ici, dans ce verset, ce sont ces pièges multiples qui sont symbolisés par les petits renards qui déflorent, au sens propre, la vigne, promesse de l'ivresse mystique. Sans fleurs, point de raisins. Et sans raisins, point de vin. Et sans vin, point d'ivresse.

Il faut donc encager ces petits renards destructeurs qui courent partout et qui saccagent tout.

D'ailleurs, ce renard se dit, en hébreu, ShWEL (pron. : *Shoual*). Ce mot se décompose en WH et EL : « valeur » et « au-dessus ». La valeur est au-dessus, la valeur est plus haut, toujours plus haut que la plus haute des idoles.

II-16 (S)

Mon amour est à moi et je suis à lui, le berger dans les lys.

Deux idées, dans ce verset : l'idée de la possession réciproque, d'une part, et l'idée de l'Aimé comme berger dans les lys.

La possession réciproque

La Mystique, l'Amour mystique, vise la fusion absolue du Deux en Un seul. C'est l'*unio mystica*. Il n'y a plus de lui ; il n'y a plus de moi, il n'y a même plus de nous ; il n'y a plus que le « il » de « il pleut » ou, mieux, de « il y a ».

En hébreu, cette idée trouve un fabuleux écho : « moi » se dit *any* dont l'anagramme *ayn* signifie « néant ». Il faut passer du *any* au *ayn*. La dissolution du moi dans le Tout de l'Un.

« Mon Aimé pour moi et moi pour lui »... En hébreu : *dodi li véany lo* (c'est le premier vers de ce chant de Yéhoudah Halévy que l'on chante chaque Shabbat). Le deuxième vers de ce chant est aussi la seconde partie de notre verset : *haroéh bashoshanim* : « le berger dans les lys ».

L'Aimé comme berger (REH) dans les lys (ShWShN).

On a vu déjà apparaître le lys (2;1-2) dans le Cantique. Le lys (ShWShN), par sa blancheur, évoque traditionnellement la pureté ; mais en hébreu, il appelle la Joie (ShShWN).

De plus, REH, traduit ici par « berger, pâtre », est aussi le compagnon, l'ami... mais, encore, il est le « mal », la « méchanceté ». Ce qui donne un second sens bien différent : l'Aimé est comme le Mal dans la Joie... L'idée est trop surprenante pour être laissée en friche.

On peut y voir une prémonition de la suite du Cantique... Si l'on s'éprend d'un imposteur qui n'est pas l'Aimé, mais que l'on prend pour l'Aimé, si l'on croit avoir atteint le Divin, mais que c'est d'une idole dont on

s'est entiché, que se passe-t-il ? Le Mal émerge comme un furoncle au milieu d'un champ (et d'un chant) de Joie.

Mais on peut y voir encore un message bien plus profond. Puisque le Divin est le Réel dans toute sa splendeur et plénitude, et puisque le Réel, la Nature et la Vie se placent par-delà le Bien et le Mal, le mystique doit pouvoir découvrir que ce que les hommes appellent le Mal est au beau milieu du champ de la Joie, et que le Mal aussi, comme tout ce qui existe, est dans la Vie, dans la Nature, dans le Réel et dans le Divin.

Le Mal fait partie de l'homme car c'est l'homme qui engendre le Mal en s'opposant au Réel, à la Nature, à la Vie, en renonçant au Divin, en refusant d'assumer son Destin d'homme.

Voilà les causes du Mal. Et ce Mal est en l'homme et de l'homme. Seul le mystique accompli est sorti de là. Pour lui non plus, il n'y a plus ni Bien, ni Mal.

II-17 (S)

Jusqu'à ce que le jour souffle et que les ombres fuient, retourne ! Sois semblable, mon amour, à la gazelle ou au faon des cerfs, sur les monts de la séparation.

L'Amante s'adresse à l'Aimé. Elle lui donne un ordre : SB (du verbe SBB), *Sov*, « tourne », « circule », « retourne ». Il ne faut pas que l'Aimé reste là, de l'autre côté du mur, à observer, à épier par fenêtres et embrasures. Il pourra revenir, mais plus tard. Elle n'est pas encore prête. Elle le sait à présent, elle qui se languissait. L'Aimé pourra revenir plus tard lorsque le jour (YWM) aura soufflé (PW'H) [cette expression hébraïque signifie : « jusqu'à l'expiration du jour », donc à la tombée de la nuit) et lorsque les ombres (TzLL) auront fui (NS) (autre expression signifiant la même chose : lorsque le soleil se couche, les ombres s'allongent indéfiniment, comme si elles fuyaient vers l'Orient).

L'Aimé pourra revenir lui rendre visite, lorsque la nuit sera tombée. Il s'agit, bien sûr, de cette Nuit mystique dont Jean de la Croix s'était fait le chantre. Cette Nuit qui efface toutes les apparences, qui gomme toutes les illusions, et qui laisse le mystique comme suspendu au-dessus de l'Abîme du Néant.

L'Aimé est supplié de repartir comme il était venu, comme la gazelle et le faon des cerfs (cf. 2;9).

Rappelons-nous le sens second de « semblable à la gazelle et au faon des cerfs » : « l'Aimé est semblable à la Beauté et aux poussières de la Force. Force et Beauté sont donc des attributs divins : une beauté singulière, unique, mais une Force plurielle, multiple, nombreuse comme les grains de poussière, à l'œuvre partout, en tout, dans la moindre parcelle de ce qui existe. »

Ainsi, l'Aimé est prié de repartir en beauté et en Force car l'heure n'a pas sonné ; il est encore trop tôt. L'Âme n'est pas prête. Il faut assumer la « séparation » qui est comme un mur de montagnes entre l'Âme du mystique en chemin, et le Divin qui est encore « de l'autre côté ».



Chapitre III

III-1 (S)

Sur ma couche dans les nuits, j'ai cherché celui qu'aime ma vie ; je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé.

L'Aimé est reparti. L'Âme mystique n'était pas encore prête à le recevoir. Elle est encore trop encline à l'erreur et à l'idolâtrie, elle est encore trop prisonnière des dualités humaines comme le Bien et le Mal.

La Nuit mystique est tombée et, avec elle, la saveur amère du Néant. Premier bilan... L'Amante a cherché et elle n'a pas (encore ?) trouvé. Impatience... Impatience coupable, on va le voir.

L'expression est trop belle pour ne pas s'y attarder avec délectation, ne serait-ce qu'un trop court moment : « Celui qu'aime ma vie. » En fait, le mot hébreu traduit par « vie » est *Néfesh*, c'est-à-dire l'Âme de Vie qui n'est pas une âme personnelle, mais une âme impersonnelle, universelle : le moteur de la Vie. « Celui qu'aime mon Âme » n'est pas celui que j'aime, celui qu'aime ce « je », ce « moi », illusoire et volatil. Non. C'est celui qu'aime mon Âme de Vie, c'est-à-dire celui qu'aime la Vie qui est en moi et qui anime mon existence. Il est mon Âme de Vie.

Je l'ai cherché (BQSh) et je ne l'ai pas trouvé (MTzA). Constat clair et net. Échec.

III-2 (S)

Je me lèverai donc, et ferai la ronde dans la ville, les places, les rues. Je chercherai celui qu'aime ma vie. Je l'ai cherché, et ne l'ai pas trouvé.

Et c'est ici que la tragédie du Cantique se noue. L'Âme amante se languit. Elle entend la Voix. Elle sait. Elle sait que l'Amour mystique choisit son heure. Elle sait. Les petits renards sont nombreux. Elle le sait aussi. Mais elle veut forcer son destin. Son désir est trop fort. Elle a cherché et elle n'a pas trouvé. Elle a conscience de ce qu'elle croit être un échec, mais qui n'est qu'un délai. Elle décide de se lever en croyant obéir, ainsi, à l'injonction fameuse : « Lève-toi pour toi-même et va-t-en vers toi-même. » Elle oublie – ou feint d'oublier – que « se lever » a une signification toute spirituelle, tout intérieure. Plutôt que de chercher en elle, elle va aller chercher autour d'elle, dans le monde des hommes, dans la ville (EYR), sur les places (ShWQ), dans les rues (R'HBH)...

Métaphoriquement, cette ville, ces places, ces rues symbolisent les artefacts humains, la culture humaine, la métaphysique et la physique que les humains ont élaborées. C'est là que la Shoulamit va chercher cet Aimé qu'elle désire, mais qui, par nature et essence, ne se trouve pas dans les artefacts humains. Le Divin n'est pas affaire de savoirs. Il n'est pas au bout d'un raisonnement, mais bien au bout d'une résonance.

Elle parcourt le labyrinthe des savoirs humains. Elle sera savante, érudite, certes, mais sa soif spirituelle et initiatique, sa Quête mystique n'en seront pas apaisées pour autant. La Vérité mystique, la grande Vérité ne se trouve pas parmi les « vérités » des hommes – comme la grande Santé, la grande Beauté et la grande Unité du Divin ne se trouvent nulle part parmi les médecines des hommes, ni parmi leurs arts, ni parmi leurs idéologies.

Il faut résolument « sortir » de l'humain pour trouver le Divin.

III-3 (S)

Les gardes m'ont trouvée, ceux qui font la ronde dans la ville : « Avez-vous vu celui qu'aime ma vie ? »

Et voilà la rencontre fatidique, peu avant que les « filles de Jérusalem » n'entrent en scène... : les Gardes ! Elle ne trouve pas, mais eux la trouvent. Ce n'est pas l'Aimé qui peut la trouver puisqu'elle cherche là où il n'est pas, dans la ville, les places et les rues, dans les artefacts humains. Mais les Gardiens de l'humain, eux, font leur ronde parmi ces artefacts. Ils veillent. Ils gardent la muraille d'enceinte qui empêche les humains de sortir de leur humanité, qui interdit la reliance avec le non-humain, avec le plus qu'humain, avec la Vie, la Nature, le Réel et le Divin.

Les Gardes sont les gardiens de l'humanisme ! Ennemi, par nature et essence, de la Mystique que l'humain ne pourrait satisfaire. Les Gardes veulent enclore l'humain : ils placent les hommes face à la Vie, à la Nature, au Réel et au Divin, en ennemi, en position de combat, « en garde »... Ils veulent préserver le dualisme métaphysique qui met l'homme *face* au monde et non *dans* le monde. Ils refusent que l'homme soit intégré dans ce qui le dépasse ; ils refusent que l'homme soit au service de ce qui le dépasse. Leur mission est de contenir les humains et de les forcer à ne servir qu'eux-mêmes, c'est-à-dire, en fait, les élites démagogiques qui se sont octroyé tous les pouvoirs de coercition et d'assujettissement.

Les Gardes sont au service du Roi et non au service de Dieu. Même les prêtres, le plus souvent, sont comme eux, mais d'un autre Roi de chair et d'os : Pape blanc, Pape noir, Mufti, Calife, Ayatollah, Patriarche, Grand Maître, Grand Commandeur... la liste est longue.

Avec les Gardes, dans sa rencontre avec eux, la Shoulamit, l'Âme amante, se voit proposer la plus funeste des confusions, la plus exécration des substitutions : Roi contre Dieu.

Il faut relire l'histoire du juge et prophète Samuel (Sam.:8;6-22 - Trad. Louis Segond - c'est moi qui souligne) :

Samuel vit avec déplaisir qu'ils disaient : Donne-nous un roi pour nous juger. Et Samuel pria l'Éternel.

*L'Éternel dit à Samuel : Écoute la voix du peuple dans tout ce qu'il te dira ; car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, **c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne plus sur eux.***

Ils agissent à ton égard comme ils ont toujours agi depuis que je les ai fait monter d'Égypte jusqu'à ce jour ; ils m'ont abandonné, pour servir d'autres dieux.

*Écoute donc leur voix ; mais donne-leur des avertissements, et **fais-leur connaître le droit du roi qui régnera sur eux.***

Samuel rapporta toutes les paroles de l'Éternel au peuple qui lui demandait un roi.

*Il dit : Voici quel sera le droit du roi qui régnera sur vous. **Il prendra vos fils,** et il les mettra sur ses chars et parmi ses cavaliers, afin qu'ils courent devant son char ; il s'en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante, et il les emploiera à labourer ses terres, à récolter ses moissons, à fabriquer ses armes de guerre et l'attirail de ses chars.*

***Il prendra vos filles,** pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.*

Il prendra la meilleure partie de vos champs, de vos vignes et de vos oliviers, et la donnera à ses serviteurs.

***Il prendra la dîme** du produit de vos semences et de vos vignes, et la donnera à ses serviteurs.*

Il prendra vos serviteurs et vos servantes, vos meilleurs bœufs et vos ânes, et s'en servira pour ses travaux.

Il prendra la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes serez ses esclaves.

Et alors vous crierez contre votre roi que vous vous serez choisi, mais l'Éternel ne vous exaucera point.

Le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. Non ! dirent-ils, mais il y aura un roi sur nous, et nous aussi nous serons comme toutes les nations ; notre roi nous jurera, il marchera à notre tête et conduira nos guerres.

Samuel, après avoir entendu toutes les paroles du peuple, les redit aux oreilles de l'Éternel.

Et l'Éternel dit à Samuel : Écoute leur voix, et établis un roi sur eux.

Shmouël (Samuel en hébreu) est « celui qui entend Dieu ». Mais le peuple des humains ne l'entend pas. Les Gardes y veillent. Et la Shoulamit se perd... L'Âme amante n'entend plus la Voix divine dès lors qu'elle écoute la voix des Gardes de l'humain. Elle parle de Dieu ; ils parlent du Roi. Et elle prend le Roi pour Dieu...

III-4 (S)

À peine les avais-je dépassés, que j'ai trouvé celui qu'aime ma vie ; je l'ai saisi et ne le lâcherai pas avant de le faire venir dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a portée.

Voilà ! Le Mal est fait. Elle cherchait Dieu, elle trouve le Roi. Shlomoh (Salomon) entrera bientôt en scène et prendra la place de l'Aimé.

Mais n'est-ce pas toute l'histoire des hommes que de s'extraire artificiellement du Réel divin, pour adorer leurs propres idoles, leurs propres idées, leurs propres idéaux, leurs propres idéologies, leurs propres idioties (tous ces mots dérivent de la racine grecques *eĩdos*, la « forme ») ? Le Roi (l'État, aujourd'hui) est cette idole centrale qui promet le bonheur (matériel) pour tous, qui vit de guerres extérieures et de rapines intérieures, qui vole l'argent des peuples pour le redistribuer, dit-il, non sans prélever sa colossale « dîme », comme dit Samuel. Et les humains, trop heureux d'avoir un « dieu » qui n'est que Roi, mais à leur hauteur de microbes, à leur taille de nains, d'en redemander... La Shoulamit tombe dans le panneau !

Elle accroche le Roi – elle est belle, elle est jeune, elle est amoureuse, elle est une proie facile pour tout séducteur, pour tout suborneur (Âme amante, naïve et ignorante, idéaliste et sentimentale, à la merci de toutes les idoles humaines, pourvu qu'elles soient rutilantes, excitantes, exaltantes, fascinantes¹) ; elle accroche le Roi, le prend déjà pour l'Aimé et rêve déjà de Noces somptueuses. Elle rêve déjà de l'emmener « dans la maison de sa mère » et même « dans la chambre de celle qui l'a portée ». La fille se souvient de la mère. De cette maison où elle est née et a grandi, de cette chambre où elle fut conçue. Nostalgie des origines... L'idée est magnifique : désir de fusion entre l'Amante et l'Aimé dans le fond commun des origines du Tout-Un, avant le temps, dans l'intemporel. Retour absolu à la Source des sources.

1 Trois générations d'intellectuels européens n'ont-elles pas été exaltées et fascinées par les promesses puérides et sordides du communisme, du marxisme, du socialisme ?

III-5 (S)

Je vous adjure, filles de Jérusalem, par les gazelles ou par les biches des campagnes, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le désire !

Répétition à l'identique du verset 2;7.

Nous en disions ceci : « La mondanité ne peut donc pas éveiller l'Amour avant que l'Amour lui-même ne le désire ! Ni l'Amante, ni l'Aimé n'y ont leur mot à dire. L'Amour est souverain et ne s'éveille que s'il le veut et quand il le veut. Et comme l'Amour symbolise le chemin mystique, le message est clair : ni l'impétrant, ni le mystagogue ne sont maîtres du déclenchement initiatique. L'éveil mystique vient quand il veut ; c'est bien ce que nous révèle la tradition du zen... »

Brusque sursaut ? Un rappel ? Une inquiétude ? La Shoulamit, fascinée par le Roi, se souvient pourtant de l'avertissement : l'Amour mystique vient quand il veut et non pas quand l'Âme amante le veut ! Mais elle est trop aveuglée par son Amour qui n'est qu'amour profane, vulgaire, mais royal...

III-6 (C)

Qui est celle-ci qui monte du désert, comme une colonne de fumée, où brûlent la myrrhe et l'encens, toutes les poudres du marchand ?

Les filles de Jérusalem entrent en scène... Et leur vulgarité, leur artificialité, leur humanité vont ramener la Shoulamit à la dure réalité des hommes.

Les filles de Jérusalem procéderont en six temps.

Premier temps : elles remettront la Shoulamit à sa place : qui est-elle ? Une étrangère, une paysanne, venue de rien (le désert), donc fille de rien. Une « colonne de fumée », une fumerole, une insignifiance, une moins-que-rien... mais qui évoque l'image des colonnes de fumée qui précédaient la troupe des Hébreux, menées par Moshéh, pendant quarante années de traversée du désert. L'allusion est claire et dure ! La Shoulamit se condamne à une longue traversée du désert ; elle nage en pleine chimère, elle, la paysanne, qui se prend pour une reine en devenir. Ah, bien sûr, elle est parfumée, de myrrhe et d'encens, mais ce ne sont que poudres de marchand. Encore une attaque frontale !

Ces parfums mystiques ne sont que poudres de charlatan. Les courtisanes sont terre à terre. Elles ne croient pas aux élans de l'Âme ; elles ne connaissent que les lascivités du corps de chair. Elles sont matérialistes et récusent, en se moquant, toute forme de spiritualité. Elles ne connaissent que le pouvoir, la fortune et la gloire. Le Cœur, l'Esprit et l'Âme ne sont rien ! Seuls comptent les apparences, le luxe, le statut, le côtoiement des « grands », les falbalas, le paraître, le strass, le stuc...

Qui est donc cette petite idiote, cette oie blanche, cette petite fleur bleue qui vient de sa colline en tortillant du croupion ? Mais pour qui se prend-elle donc ?

L'Âme amante n'est pas bienvenue dans le monde des mécréants, des jouisseurs matérialistes, des courtisans, des servants des idoles.

III-7 (C)

Voici le lit de Salomon : soixante braves parmi les braves d'Israël l'entourent.

Deuxième temps : les Gardes, encore... des « braves », en armes, qui gardent la couche du Roi, lieu d'ébats et de plaisirs charnels, lieu de débauche, sans doute. Les filles de Jérusalem se délectent de leur cruauté : cet amour idéalisé qui transpire de la bouche et du corps de la Shoulamit est mis brutalement face à la réalité érotique et pornographique du lit du Roi.

Ah, elle rêve de doux sentiments, mais le vrai n'est pas là ; le vrai, c'est le sexe, la concupiscence, l'orgie... Que vient faire l'oie blanche sur cette galère ?

L'Âme amante est confrontée, là, à la concrétude humaine, à la vulgarité et à la médiocrité, aux appétits bestiaux et primaires. C'est cela l'humain ! C'est cela l'humanité !

Et l'Âme est mise au défi par cette humanité de l'humain ; elle doit la voir, la connaître, la reconnaître, l'accepter et l'assumer... pour pouvoir la dépasser, la transcender, la sublimer !

La Mystique ne se construit pas *contre* l'homme, mais *au-delà* de lui. Le mystique n'est pas un rêveur éthéré, inconscient des réalités du Réel ; au contraire ! Il connaît, accepte et assume la réalité du Réel et, en elle, la réalité de l'homme. Il n'a aucune illusion. Il sait l'homme composé à

99 % de turpitude et de bassesse. Il le sait et n'esquive pas cette réalité-là. Mais il s'intéresse au petit pour-cent restant, ce mince point de contact entre l'humain et le Divin. C'est par ce canal infime que se glisse son Âme vers ce qui dépasse l'humain et l'humanité.

III-8 (C)

Tous épris du glaive, éduqués à la guerre, chacun son glaive sur la hanche, car la terreur est dans les nuits.

Troisième temps : les Gardes sont armés d'un glaive dont ils sont amoureux, qui leur tient lieu de certitude, qui les rend invulnérables, invincibles, intraitables.

Le glaive ('HRB) est l'épée, l'arme qui tranche, qui perce, qui tue, mais ce mot hébreu signifie aussi la « dévastation », la « destruction », la « ruine ».

Et tout est dit : le matérialisme et l'humanisme sont calamiteux, dévastateurs. Ils tuent l'Âme, c'est-à-dire ce qui anime chaque parcelle de ce qui existe, les humains compris, dans leur tréfonds le plus intime. En tuant cette Âme seule capable de résonner avec le Tout, en coupant de leurs tranchantes lames tous les canaux de Reliance entre soi et la Vie, la Nature, le Réel et le Divin, l'épée des Gardes isole l'homme dans un autisme narcissique et nombriliste destructeur. Qu'il suffise de regarder, aujourd'hui, dans quel état de ruine cet humanisme matérialiste, cet anthropocentrisme débridé a mis la planète : tout n'est que pillage et saccage, carnage et trucage.

Ah, ils sont beaux les Gardes, dans leur bel uniforme de parade, avec leur glaive rutilant au pommeau d'or et de pierreries, avec leurs cordons chamarrés et ces breloques qu'ils nomment décorations ! Gardiens de l'humanité et de l'humanisme, gardiens de l'isolement de l'humain hors du Réel, enfermé dans sa propre pseudo-réalité illusoire, idéalisée, artificielle.

III-9 (C)

Le roi Salomon s'est fait un palanquin des arbres du Liban.

Quatrième temps : encore plus dur ! La Shoulamit « descendit » du mont Liban, terre de cèdres et de cyprès ; elle est une paysanne, ancrée dans

ce terroir-là. Là sont ses origines, là sont ses racines. Et voilà donc ce qu'en fait le Roi : un palanquin !

Les beaux et majestueux cèdres qui font la fierté et la gloire du mont Liban (aujourd'hui encore, le drapeau national du Liban arbore, en son centre, un cèdre vert sur la bande blanche médiane entourée, dessous et dessus, de deux bandes rouges).

Le Roi n'a que faire de la majesté naturelle des cèdres du mont Liban. Qu'est-elle face à sa majesté artificielle ? Rien. Du moins pour lui. Il fait abattre les cèdres, les fait équarrir, les fait réduire en planches, en chevrons et en poutrelles pour se faire construire un palanquin.

Que de mépris ! Que de dédain ! La Nature n'est rien ; seule sa gloire humaine compte.

Le mot hébreu utilisé et traduit par palanquin (un mot d'origine sanskrite renvoyant aux litières ou sièges portés par des hommes, des chameaux ou des éléphants) est APRYWN dont la racine constitutive est APR. Le mot APRYWN (pron. *apirion*) désigne une « chaise à porteurs » et dérive de la racine APR qui signifie... « masque » et « cendre ».

Quelle profusion symbolique et ésotérique !

Le cruel mépris que cet usage servile de leur bois témoigne aux cèdres majestueux s'adresse aussi à l'Amante : elle *est* ce cèdre venu du mont Liban et elle aussi sera réduite en servilité.

Et ce palanquin sur lequel se vautre le Roi, c'est elle. Une paillasse. Dorée, sans doute, brodée et ornementée, mais paillasse tout de même. Et tout cet appareil n'est que masque et cendre ! Un masque magnifique, ciselé, coloré, digne du carnaval de Venise, qui ne masque rien d'autre qu'un vide immense : le Roi ne vit que d'extériorité ; il n'a aucune intériorité. Il est vide à l'intérieur, il est vide de l'intérieur. Car le pouvoir est vide, quelle qu'en soit la forme : autocratie royale ou démocratie républicaine. Du vide !

Du vide et des cendres. Les cendres de la dévastation que symbolisent les glaives des Gardes.

III-10 (C)

Il a fait ses colonnes en argent, sa tenture en or, son siège en pourpre ; au milieu est une mosaïque d'amour des filles de Jérusalem.

Cinquième temps : étalage de magnificence, de luxe, de richesse, d'apparat. Or, argent et pourpre. L'argent des colonnes est KSP (pron. : *kèsèf*) qui signifie aussi « envie » et « nostalgie ». L'or des tentures brodées est ZHB (pron. : *zahab*) et rappelle l'adoration du veau d'or, au pied de la montagne du désert de Sin. Et la pourpre dont est paré le trône royal est ARGMN (pron. : *argaman*) qui est un « tissage » (ARG) de « quoi ? » (MN).

Envie, idolâtrie et insignifiance : voilà tout le lot ! Teinté d'un peu de nostalgie de tout ce qui a été perdu à jamais, à force d'artificialité.

Et au milieu de cet écrin de vide et d'illusions, « une mosaïque d'amour des filles de Jérusalem ». C'est le coup de grâce... enfin, le dernier en attendant le vrai dernier qui viendra encore au verset suivant.

Au centre du dispositif royal – du moins, ce sont les filles de Jérusalem elles-mêmes qui le disent –, le ballet kaléidoscopique des courtisanes, toutes différentes, toutes plus jolies et attirantes les unes que les autres, toutes artificielles dans leurs atours et maquillages, dégoulinantes de bijoux, de broderies et de rubans chamarrés. Elles sont blanches, elles, face à la paysanne basanée.

Va-t-en, Shoulamit. Fuis ! Il est peut-être encore temps.

C'est ce que désirent les courtisanes. C'est ce que ton Âme doit comprendre. C'est ce que tu as de mieux à faire. « Lève-toi pour toi-même et va-t-en vers toi-même. » Il est encore temps...

III-11 (C)

Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon, la couronne dont sa mère l'a couronné, le jour de ses noces et le jour de la joie de son cœur !

Sixième et dernier temps : et voilà le dernier coup de grâce. Les filles de Jérusalem n'ont aucune illusion mais ne veulent aucune rivale. Et leur lucidité est leur seule arme : leur cynisme va jusqu'au bout !

Le Roi n'est rien ! Il est une illusion, une chimère, un leurre. Notre époque dirait : l'État est une construction chimérique et vide, et le contrat social républicain, un leurre, une arnaque, un mensonge. Il n'y a que Jean-Jacques Rousseau qui ait signé ce soi-disant contrat ; et encore, personne n'est vraiment sûr ! Bref...

Le cynisme des filles de Jérusalem, de ces courtisanes dont la vie quotidienne dépend du bon vouloir de ce Roi idolâtre et libidineux, va au bout de lui-même, dans sa logique cynique, lucide, terrible : le Roi n'est roi que par la couronne que sa mère a posée sur sa tête. Il n'est pas roi par lui-même. Il est un roi artificiel, fabriqué, usiné ; un roi de pacotille, un roi imposteur : il n'est que l'emblème d'un mode de vie artificiel et conventionnel, il n'est qu'une allégorie, qu'une étiquette (dans les deux sens de mot malicieux). Il n'est rien d'autre que le masque que les masses, les courtisans et courtisanes, les dignitaires ont posé sur son visage vide afin d'y trouver leur compte. Le roi, ce roi-là est nu ! Il n'est le roi de rien. Il n'est en rien le Roi.

Et comble de cruauté, ce roitelet de circonstance et de convention n'a été fait « roi » que « le jour de ses noces et le jour de la joie de son cœur ». Les noces ont eu lieu ! Les noces sont passées. Pour la Shoulamit, pour le rêve de l'Amante, il n'y aura plus de noces. Elle confond encore les noces profanes et la Noce mystique et sacrée. Entendez-la sangloter. Voyez-la déchirée, anéantie, meurtrie, blessée.
Rideau !



Chapitre IV

Le Roi, Salomon sans doute, au moins allégoriquement, voit bien qu'il va perdre une conquête, une bien jolie conquête, qui a éveillé toute sa concupiscence. Il ne veut pas que la proie lui échappe. Il faut la charmer, l'enchanter, la reprendre dans ses rets. Et il va rechanter son couplet flatteur. Rejouer sa saynète de séducteur. Redonner ses éloges flatteurs.

IV-1(R)

Que tu es belle mon amie, que tu es belle, tes yeux sont des colombes au travers de tes nattes. Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres qui ondule du mont Guil'ad.

IV-2 (R)

Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues remontées du bain, toutes vont par paires et nulle n'est solitaire.

IV-3 (R)

Comme un fil d'écarlate sont tes lèvres et ton verbe est désirable ; comme une tranche de grenade est ta tempe, au travers de tes nattes.

IV-4 (R)

Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour les trophées ; mille boucliers y sont suspendus, toutes les armures des braves.

IV-5 (R)

Tes deux seins sont comme deux faons jumeaux d'une gazelle, qui paissent parmi les lys.

IV-6 (R)

Jusqu'à ce que le jour souffle et que les ombres fuient, je m'en irai vers la montagne de la myrrhe et vers la colline de l'encens.

IV-7 (R)

Tu es toute belle, mon amie et tu es immaculée.

À chaque fois, il en remet une couche et amplifie ou complète ses éloges convenus.

Mention du mont Guil'ad (GLED) : Gala'ad, une des anciennes tribus hébraïques dont le nom signifie « monument », et qui se décompose en GL : tas, amas, et ED : proie, butin... Délicate allusion...

Les dents qui vont par paires et dont aucune n'est solitaire : pas de chicots, donc, pas de dents arrachées ou manquantes... Précision anatomique pleine de charme...

« Ton verbe est désirable » : littéralement : « Ta parole est belle. »

La tour de David, musée de trophées militaires, de boucliers et d'armures : l'allusion à la puissance royale reçue de David, son père, est typique de la voie mondaine et idolâtre de Salomon. Il croit, à tort, que l'on peut séduire une Âme amante par de l'accumulation de matérialité.

Il confond la Shoulamit et ses filles de Jérusalem qui, elles, sont impressionnées et sensibles à sa puissance.

Il dit : « d'aller *vers* le mont », alors que l'Amante parlait de bondir *au-dessus* des monts... Il reste à la surface ; il ne s'élève pas.

Et enfin : « tu es immaculée »... Littéralement : « et de défaut, aucun en toi »... Dire à une Âme en Quête de perfection divine qu'elle est parfaite est flatteur, mais ridicule.

Mais... rien n'y fait.

C'est le bide... royal. La Shoulamit connaît par cœur toutes ces poésies flatteuses et ressassées, toutes ces répliques convenues et répétées comme le ferait un joli perroquet coloré ou un mainate d'Orient, aux caroncules jaunes et au bec orangé.

Il lui faut inventer autre chose. Et il le fera. Et il s'y trahira.

IV-8 (R)

Avec moi du Liban, ô épouse, avec moi du Liban tu viendras. Tu chanteras de la cime de l'Amana, de la cime du Chenir et du 'Hermon, des repaires des lions, des montagnes des léopards.

« Avec moi, depuis le Liban, tu viendras » : Shlomoh veut que Shoulamit abandonne ses racines et sa source : il faut qu'elle renonce à son destin spirituel et qu'elle descende, qu'elle se profane, qu'elle descende en mondanité, qu'elle renonce à l'Aimé et choisisse le Roi. Choix terrible que toute âme mystique est appelée, un jour ou l'autre, à faire. Vivre au service de l'humain ou vivre au service du Divin ; mettre Dieu au service des hommes ou mettre les hommes au service de Dieu. Dilemme...

Shlomoh le sait. Il la traite en épouse, ce qui est pour le moins hâtif et prématuré. Il prédit que l'Âme amante chantera (de joie ou de tristesse ?), mais le mot hébreu utilisé : TShWRY peut aussi signifier « tu me regarderas »... Narcissisme mondain, encore... Et il prédit aussi que son chant ou son regard vers lui prendra source en cinq points symboliques, tous situés haut, mais à portée de voix, loin du Liban aimé. Chants d'exil, donc.

La cime de l'Amana (AMNH) : du haut de la « confiance »... il faut dire « amen » à tout...

La cime du Chenir (ShNYR) : « qui est de papier », qui n'a pas de consistance, qui n'est qu'artificiel...

La cime du 'Hermon ('HRMWN) : le mont de l'exterminateur... joyeuse perspective.

Le repaire des lionnes (ARYWT) : le mot renvoie à la « cueillette », à la récolte des fruits que l'on convoite...

Les montagnes des léopards (NMRYM de NMR : le léopard, le « tacheté ») : qui pointe vers le verbe NMR de MWR qui signifie : « se changer, se convertir »... L'allusion est on ne peut plus claire.

IV-9 (R)

Tu m'as touché au cœur, ma sœur-épouse, tu m'as touché au cœur par un seul de tes regards, par un seul serrement de ta gorge !

Plus littéralement : « Tu m'as enflammé, ma sœur, épouse, tu m'as enflammé par un seul depuis tes yeux par un seul collier depuis tes collets. »

Ne revenons plus sur l'image de la sœur-épouse, nous avons traité du sujet.

« Enflammé », « charmé », « enchanté », « ensorcelé », « touché au cœur » : le verbe est construit sur la racine LBB qui signifie « cœur ». Mais la tradition hébraïque fait du cœur le siège de l'intelligence et non du sentiment plutôt relégué au niveau du ventre et des tripes. Curieuse sortie : un seul de tes deux yeux ? Quand voit-on un seul des deux yeux de quelqu'un ? Quand cette personne est de profil et regarde donc ailleurs que vers soi. La Shoulamit regardait l'Aimé de son cœur ; elle ne regardait pas Shlomoh. Le collet de son cou était celui de la Quête mystique. La Shoulamit n'était pas destinée au Roi, à Shlomoh. Évidemment, son destin était ailleurs : ses deux yeux regardaient ensemble dans une direction que le Roi ne pouvait voir ! L'homme profane ne peut voir qu'un seul œil de l'homme mystique : il voit l'œil de la chair, mais non l'œil de l'Âme.

IV-10 (R)

Qu'elles sont belles tes tendresses, ma sœur-épouse, combien meilleures que le vin ! et le parfum de tes huiles meilleures que tous les aromates.

Autrement dit : oublie ta vigne, ton destin, ton ivresse mystique, Shoulamit, au profit des jeux de l'amour profane ; oublie les aromates de tes montagnes au profit des huiles parfumées des poudres des marchands. Oublie la naturalité au profit de l'artificialité, oublie tes profondeurs au profit de la superficialité mondaine.

Toujours ce difficile défi de privilégier la vie intérieure et de renoncer aux facilités de la vie extérieure. Mais s'agit-il de renoncement ? Sans doute aux yeux d'un profane qui ne peut comprendre les jouissances et joies d'une vie intérieure et spirituelle accomplie. Il ne voit que le plaisir et les jouissances des sens, de la socialité, des liesses grégaires. Comment pourrait-il voir la Joie de la Quête ?

Celui qui marche sur les voies de la Mystique sait qu'il se condamne à l'isolement, à l'incompréhension de ses proches qui n'y voient qu'excentricité et folie. Mais qu'importe. Ils verront bien un jour qu'il rayonne d'une autre lumière que celle de leurs néons tapageurs.

IV-11 (R)

Tes lèvres distillent le miel fluide, le miel et le lait sont sous ta langue et le parfum de tes vêtements est comme le parfum du Liban.

Le miel et le lait : allusion à la Promesse, à cette terre promise où coulent le lait et le miel, symboles de richesse et de douceur, d'opulence et de satiété. Quelle indélicatesse ! Comme si la Promesse pointait vers le palais royal, vers la magnificence matérielle des ors et des pourpres. Comme si la Promesse indiquait quoi que ce soit de matériel, de tangible. Comme si le lieu qu'elle désigne était un lieu matériel, un territoire et des frontières, un terrain de pierres et de terres. La Terre promise est un lieu, certes, mais un lieu symbolique, spirituel, immatériel : le lieu de la Paix et de la sérénité, de la grande Santé, de la grande Beauté, de la grande Vérité et de la grande Unité. Là où Shlomoh, sans le savoir, ne se trompe pas, c'est que la source de ce miel et de ce lait est bien en elle, sous sa langue, sous ses paroles et sous ses prières...

Quant au parfum de ses vêtements, il est *comme* un parfum du Liban, mais le Liban est loin et ce parfum n'est qu'imitation...

IV-12 (R)

Un jardin clos est ma sœur-épouse, une onde close, une source scellée.

Clos, clôture, clore, scellement : enfermée dans un jardin, prisonnière d'une prison dorée, voilà tout l'avenir de la Shoulamit si elle épouse Shlomoh. Prison terrestre, certes luxueuse et confortable, tout en joliesse et en plaisirs, mais prison !

La Mystique est la plus grande œuvre de liberté, la plus grande Quête de libération.

Elle est libération. Elle est libération des tous les esclavages (surtout intérieurs) et de toutes les idolâtries (ces petits renards goulus qui gâtent les fleurs de la vigne).

La Mystique invite chacun à faire son « passage », son « enjambement », c'est-à-dire sa Pâque, son Pessa'h : elle invite à rejeter tous ses propres pharaons intérieurs dont on est un esclave soumis, dans cet état de servitude volontaire tel que le décrit, avec une telle actualité, Étienne de La Boétie, ami chéri de Michel Eyquem de Montaigne, le marrane bordelais.

Renoncer à cette servitude volontaire est le plus grand saut d'une vie, un saut dans le vide et l'inconnu ; un renoncement définitif au *panem et circenses*, au McDo et Télé.

IV-13 (R)

Ton exubérance forme un paradis de grenadiers, avec des fruits sublimes, des cypres avec des nards.

Exubérance... ShL'H, mot qui désigne un réseau de canaux d'irrigation, une zone irriguée, une oasis fertile et foisonnante où les grenadiers pousseront pousser en un magnifique verger (PRDS : Pardès... dont provient le mot français « paradis »). Mais il faut aussi rappeler que l'acronyme PRDS désigne les quatre niveaux de lecture des textes saints, aux yeux de la Kabbale : *Pshat* pour le sens premier, littéral, *Rémèz* pour le sens allusif et moral, *Drash* pour le sens philosophique et abstrait, et *Sod* pour le sens « secret », ésotérique, initiatique et mystique.

De plus, le mot ShL'H désigne aussi le *Shéla'h* : l'envoyé, le Messie... ainsi qu'il est écrit en Ex.:23;20-22 : « Voici, j'envoie un messenger devant toi, pour te protéger en chemin, et pour te faire arriver au lieu

que j'ai préparé. Tiens-toi sur tes gardes en sa présence, et écoute sa voix; ne lui résiste point, parce qu'il ne pardonnera pas vos péchés, car mon nom est en lui. Mais si tu écoutes sa voix, et si tu fais tout ce que je te dirai, je serai l'ennemi de tes ennemis et l'adversaire de tes adversaires. ». Shlomoh se désigne-t-il à la Shoulamit comme l'envoyé qu'elle attend, comme le Messie qu'elle appelle ?

IV-14 (R)

Le nard, le crocus, la cannelle et la cinnamome, avec tous les arbres à encens ; la myrrhe et l'aloès avec tous les aromates les plus fins.

Je renvoie au chapitre 11 du deuxième acte ci-dessus où la symbolique des aromates a été examinée. Shlomoh continue sur sa lancée et évoque les aromates qui pousseront dans l'exubérant verger de la Shoulamit. Et tous ces aromates renvoient, bien sûr, au parfum, c'est-à-dire à l'Invisible, à la Présence mystique, à la Shékhinah, à l'immanence divine qui imprègne tout ce qui existe.

IV-15 (R)

Source des jardins, puits d'eaux vives et ruisselantes du Liban !

La goutte qui fait déborder le vase... Encore une allusion au mont Liban, à sa source, à ses racines, à son « lieu ». Elle est l'étrangère ici. Il faut qu'elle retourne à sa nature, dans sa Nature.

Il faut qu'elle refuse d'être réduite à n'être que la source ruisselante du mont Liban, forclos dans un verger, dans un jardin clos, clôturé, au cœur de la ville.

Ce n'est pas elle la source. Mais la source est en elle. Il faut partir pour la trouver. Il faut quitter ce lieu d'enfermement. Il faut renoncer à la prison dorée de la mondanité, au monde clos et doré des courtisanes.

IV-16 (S)

Éveille-toi vent du nord, et entre vent du sud ! Fais respirer mon jardin, que ruissellent ses aromates ! Mon amour viendra dans son jardin et en mangera les fruits sublimes.

La Shoulamit se réveille enfin. Elle sort de sa torpeur. Elle a entendu les niaiseries de son roitelet de pantalonnade. Elle en appelle au vent. Elle a besoin d'air. De grand air. Elle étouffe. Elle a besoin d'espaces

immenses, de déserts, sources des vents du sud, et de montagnes, sources des vents du nord. C'est de grands vents dont elle a besoin, et non de confinement dans un petit jardin clos, au cœur d'une ville emmurillée.



Chapitre V

V-1 (R)

Je suis venu dans mon jardin, ma sœur-épouse, j'ai cueilli ma myrrhe avec mon aromate, j'ai mangé mon rayon avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, amis, buvez et enivrez-vous, amours !

Shlomoh abat sa dernière carte. Il croit qu'elle sera un atout maître. Elle sera sa défaite. Il a instrumentalisé la Shoulamit : elle est un verger, il en a fait son jardin ; elle fleurissait de myrrhe et d'aromes, il les a cueillis ; elle avait du miel sur les lèvres, il l'a mangé ; elle avait du lait sous la langue, il l'a bu. Et il invite ses amis à jouir avec lui de sa conquête, de sa chose, de sa nouvelle courtisane. Il la montre, il l'exhibe, comme un chien savant, comme un ours capturé au Liban et apprivoisé à Jérusalem. Il est fier de sa victoire. Il pavane. Ce lui sera fatal !

V-2 (S)

Je dors, mais mon cœur veille... La voix de mon amour qui frappe : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est pleine de rosée et mes boucles des gouttes de la nuit. »

« Je dors, mais mon cœur veille. » Enfin ! L'Amante sort de sa torpeur, de ses illusions, de ses chimères. Le cœur, ce cœur qui la relie au Divin, a bien veillé sur elle et il crie à l'imposture !

L'Aimé se rappelle à elle ! L'Aimé n'est pas le Roi. Le Roi est un faux messie, un faux dieu, une idole ! Il est temps de quitter le rêve. Il est temps d'atteindre l'éveil. La tête de l'Aimé est pleine de la rosée de cette aube nouvelle qui la réveille du bout de ses doigts de rose. Et cette rosée qui ceint la tête de l'Aimé est une couronne, elle est la Couronne du haut de l'arbre de Vie, elle est Kétèr, la première et la plus élevée des Séphiroth : elle est la Connaissance suprême, elle est la Gnose.

Le verset est limpide : pendant que le Roi pérore, à l'extérieur, une autre voix, tout intérieure, frappe à la porte du cœur de l'Amante. L'Aimé parle du dedans pendant que le Roi parle du dehors.

V-3 (S)

J'ai déposé ma tunique, comment la remettrais-je ? J'ai baigné mes pieds, comment les salirais-je ?

L'Âme, revenue de ses illusions et de ses idoles, doit faire retour (*Teshouvah*, en hébreu, qui indique aussi la conversion, la métanoïa). Comment faire retour ? Comment remettre cette tunique dont on s'est dénudé ? Comment se remettre en marche, pieds nus, avec ces pieds lavés et propres qui ont chaussé les pantoufles de tous les comforts faciles ? Comment se remettre en route ?

Oui, Shoulamit, oui, Âme amante, tu t'es laissé piéger. Il faut à présent te libérer de ton propre piège. Libération, encore. Libération, toujours. Il faut quitter le Roi pour trouver l'Aimé.

V-4 (S)

Mon amour a étendu sa main par l'ouverture et mes entrailles se sont émues pour lui.

L'érotique mystique s'épanouit... Le sens de l'Amour est retrouvé. La main de l'Aimé a trouvé l'ouverture et toutes les entrailles de l'Amante en sont retournées. Les entrailles, le bas-ventre, le siège des sentiments forts, des passions foncières. Le cœur de l'intelligence se tait, les entrailles de la passion parlent. Car il n'y a pas de Mystique sans cette passion dévorante, plus forte que tous les obstacles profonds de paresse, de confort, de désapprobation des autres, des proches, de tous les « à quoi bon »...

Le Désir est là, immense, énorme, océanique. Désir du Divin. Désir de vivre dans le Divin. Désir de dépasser définitivement et infiniment l'humain et sa finitude, sa médiocrité, sa mesquinerie, ses saccages et pillages incessants, ses sempiternels besoins de domination, son arrogance permanente.

Désir ! Au commencement de tous les commencements, il y a le Désir... Et le Désir n'est pas l'envie, le caprice, la concupiscence. Il est infiniment

plus profond que tous les appétits du Corps, du Cœur, de l'Esprit et de l'Âme. Il ne s'agit pas d'appétit. Il ne s'agit pas d'accaparer, de recevoir, de prendre, d'amasser. Il ne s'agit pas d'Avoir et de Paraître, il s'agit d'Être et de Devenir.

V-5 (S)

Je me suis levée pour ouvrir à mon amour et mes mains ont distillé la myrrhe et mes doigts la myrrhe fluante sur la poignée du verrou.

L'érotique devient torride.

Les mains humides, les doigts dégoulinants, la poignée du verrou...

Je laisse à mon lecteur le soin d'imaginer la nudité magnifique de la Shoulamit, à peine éclairée d'un rayon de lune sur sa peau basanée, les parfums prégnants et lourds, les fragrances capiteuses et charnelles, la chute des cheveux noirs et bouclés sur la chute des reins...

Toutes les traditions spirituelles ont (re)marqué le lien profond entre Mystique et Érotique. Dans ces deux mondes il s'agit de fusion intime de deux êtres, un homme et une femme, un humain et le Divin. Une fusion totale des Corps, des Cœurs, des Esprits et des Âmes. Une fusion définitive, sans retour possible.

Mais avant consommation de cette fusion absolue, tous les jeux, toutes les étapes préliminaires qui rendent cette fusion possible et extrême symbolisent le cheminement du mystique, la lente et longue ascèse initiatique de la Quête vers la Gnose.

V-6 (S)

J'ai ouvert à mon amour, mais mon amour s'était retiré, il avait disparu. Ma vie s'est révélée quand il parlait. Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé, je l'ai appelé et il n'a pas répondu.

Après l'appel, le vide... L'Aimé s'est retiré... La Quête s'ouvre à nouveau. Le temps de l'escalé est achevé. Il faut reprendre la route. Les illusions sont perdues. La nouvelle lucidité a triomphé des obscurités des pièges humains et mondains. L'Âme repart vers son destin lumineux et joyeux.

« Ma vie s'est révélée quand il parlait »... Voilà la phrase immense qui ouvre toutes grandes les portes des voies de la Mystique. Littéralement :

« Mon Âme est sortie dans son parler »... Encore l'injonction mystique première : *Tzé*, « pars, quitte, sors »... « Mon Âme est sortie... »
 Sortie de l'Âme dans la Parole... DBR, en hébreu, veut dire « parler » et les Paroles divines, les *D'varim*, forment la trame de toute l'exploration biblique : dix Paroles de la Genèse, dix Paroles pour déclencher les plaies sur l'Égypte, dix Paroles sur la montagne du désert de Sin. Ces dix dernières sont celles de la révélation du pacte d'Alliance. Ces dix Paroles font écho à la grande Révélation mystique, celle que Moshéh reçut dans les montagnes de Madian, devant un buisson ardent : « Je deviendrai ce que je deviendrai ». La grande révélation mystique et métaphysique : le Divin est processus en marche, il est un *Logos*, une Intention cosmique, qui se réalise en un *Kosmos*, un Ordre cosmique.

V-7 (S)

Les gardiens, ceux qui font la ronde dans la ville, m'ont trouvée ; ils m'ont frappée, blessée, ils ont retiré mon voile, les gardiens des remparts !

Et la Shoulamit, portée par ce nouvel élan intérieur, par ce renouveau de son destin et de sa Quête mystique, quitte le jardin, elle sort de sa demeure, elle part dans la ville. Le retour aux sources s'annonce. Elle veut quitter Jérusalem... mais les Gardes l'en empêchent : elle est prisonnière du monde mondain. Ils la frappent. Ils la blessent. Ils arrachent son voile (RDYD : le voile qui couvre les cheveux, la mantille).

Littéralement, le texte dit : « (...) ils ont soulevé avec mon voile de dessus moi, les Gardes des remparts. » Ils ont enlevé ce qui me transcende, autrement dit. Profanation. Profanisation. Les Gardes, on s'en souvient, symbolisent toutes les formes de l'anthropocentrisme, de l'antispiritualisme ; ils sont tout à la fois l'humanisme, le matérialisme, le laïcisme, l'athéisme, le moralisme, l'idéologisme...

Pour eux, l'homme est le but et le moyen de l'homme ; tout le reste doit être subordonné à l'homme. Rien ne peut le dépasser, le transcender, le sublimer. Leur haine pour la spiritualité et la Mystique est radicale. L'Amante en fait les frais.

V-8 (S)

Je vous adjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon amour, que lui conterez-vous ? Que je suis malade d'amour.

La Shoulamit fuit. Elle court, ensanglantée, meurtrie, dans les rues de Jérusalem. Elle arrive aux environs du palais. Elle voit les filles de Jérusalem, les courtisanes qui la narguent, elle, l'objet de tous leurs mépris. Mais elle les toise et leur renvoie une question : « Que lui direz-vous, à mon Aimé, si vous le rencontrez ? » La Shoulamit sait qu'elles ne rencontreront pas l'Aimé. Elles ne sont que les esclaves du Roi. Mais elles croient encore que ce Roi de pacotille est l'Aimé de l'Amante. Mais elle est pure et sincère, et elle leur parle à nouveau de sa maladie d'Amour, de ce Désir inextinguible qui lui brûle l'Âme. Et l'Esprit. Et le Cœur. Et le Corps. Rien n'a changé : elle est revenue au point de départ de sa démarche mystique, enrichie seulement de sa claire conscience des pièges des faux dieux, des faux messies, des faux rois.

V-9 (C)

Qu'est-il de plus qu'un autre, ton amour, Belle entre les femmes, qu'est-il de plus, pour qu'ainsi tu nous adjures ?

Les filles de Jérusalem reviennent à la charge. Elles ne sont plus ni méfiantes, ni jalouses. Elles ont bien compris que l'Amante a abandonné le Roi et s'en retourne vers l'Aimé. Elles n'ont plus rien à redouter. Mais elles sont à présent bien intriguées : il y aurait donc un autre Amour que leur « amour », que cet amour des hommes qui n'est que mariage, sexe, convention, jeu de dominations et de dominances.

Incompréhension totale de leur part. Mais elles sont femmes. Elles ont cette intelligence intuitive qui fait deviner plus que savoir, qui fait comprendre sans pouvoir expliquer. Puisque ton Aimé, Shoulamit, n'est pas notre Roi adoré, idolâtré, que peut-il donc avoir de plus ? Au nom de quoi nous interpelles-tu ?

Le problème posé est celui-ci : le référentiel de la démarche mystique n'a rien de commun avec le référentiel de la vie des apparences et des illusions, avec le référentiel humain des humains, trop humains. En phase avec l'indicible, l'Âme amante ne peut plus rien dire qui soit audible

par les âmes profanes, engluées dans leur quotidien illusoire et artificiel. Plus aucun mot n'est audible.

D'où nous parles-tu, dirait-on aujourd'hui dans le jargon des professeurs de philosophie analytique ? Et la réponse de la Shoulamit est incroyable...

V-10 (S)

Mon amour est éclatant et rouge, dressé sur dix mille.

« Mon Aimé [est] Tz'H (Tza'h) et ADWM (Edom), DGWL (Dagoul) parmi la multitude (MRBBH : Merbabah, de RB : beaucoup). »

Voici exprimés trois attributs nouveaux de l'Aimé. Onze autres attributs suivront...

Il est *Tza'h* : « clair, limpide » ; il est évidence, il est l'Évidence radicale : Dieu existe puisque Dieu est tout ce qui existe. Nul besoin d'un acte de foi. L'évidence est là. Presque tautologique.

Il est *Edom* ou *Adom* : rouge ! Même racine, ADM, que Adam : l'humain. L'Aimé est rouge comme l'humain ? Non. Car *Adom* est le masculin de Adamah, l'humus : il est l'époux de la Terre et la terre (Gaïa) est sa parèdre. Il est la part céleste, elle est la part terrestre. Ensemble, accouplés, amoureux, ils forment la Nature qui est le Tout, qui est le Réel, qui est le Divin. ADWM est aussi le participe présent du verbe ADM et donne alors : « Il est rougeoyant ou rougissant. » Rouge, couleur de sang et de vie. Rouge, couleur d'Amour. Il est un Divin vivant et aimant.

Il est *Dagoul*, enfin : « éminent, distingué » de DGL : « le drapeau, l'étendard » déjà rencontré dans les paroles de l'Amante. Autrement dit, le Divin, l'Aimé, est au-dessus de tout ce qui existe ; il transcende, dépasse et englobe tout ce qui existe. Il est suréminent, diraient les théologiens.

V-11 (S)

Sa tête est d'or pur, ses boucles pendent, noires comme le corbeau.

V-12 (S)

Ses yeux sont comme des colombes au bord d'eaux impétueuses, baignant dans le lait, demeurant en plénitude.

V-13 (S)

Ses joues sont comme un parterre d'aromates, tours de parfums ; ses lèvres sont des lys, distillant la myrrhe fluante.

V-14 (S)

Ses mains font des cercles d'or emplis d'émeraude ; ses entrailles ont le poli de l'ivoire, couvert de saphirs.

V-15 (S)

Ses cuisses sont des colonnes de marbre, fondées sur des bases d'or pur ; son aspect est comme le Liban, distingué comme les cèdres.

La tête, les deux yeux, les deux joues, les deux lèvres, les deux mains, le ventre, les deux cuisses : voyage descendant tout au long du Corps de l'Aimé.

En tout, douze points de regards étagés sur sept niveaux.

Anatomie symbolique et mystique, bien entendu. Point d'anthropomorphisme, ici. Ni ailleurs, bien sûr.

Cette anatomie rappelle deux sources. L'une est le Séphèr Yètzirah qui faisait le lien entre les douze organes du corps et les douze lettres « ordinaires » (ni les trois « mères », ni les sept « doubles ») de l'*alef-beyt* (voir mon : *Aux sources de la Kabbale et de la Mystique juive*, Dangles, 2007). L'autre, plus tardive, est le classique parallèle entre les dix Séphiroth de l'arbre de Vie et les dix organes du Corps.

Dans le Séphèr Yètzirah, les douze organes évoqués sont : pieds droit et gauche, reins droit et gauche, mains droite et gauche, bile, boyau, estomac, foie, gésier et rate. Vision résolument « interniste »...

Quant aux dix organes « séphirothiques », ce sont le crâne (la Couronne), la face (la Sagesse), le cou (l'Intelligence), le cœur (la Beauté), les bras droit (la Force) et gauche (la Bonté), le bas-ventre (le Fondement), les jambes droite (la Grandeur) et gauche (l'Éternité), et les pieds (le Royaume).

Mais revenons à « l'anatomie » divine dans le Cantique...

La Tête (*RASH*) : siège de la pensée.

Les Yeux (*EYN*) : siège de la vision.

Les Joues (*L'HY*) : siège du souffle.

Les Lèvres (*ShPH*) : siège de la parole.

Les Mains (*YD*) : siège de l'action.

Les Tripes (*MEY*) : siège de la passion.

Les Cuisses (*ShWQ*) : siège de l'équilibre.

Sept attributs « constitutifs » apparaissent ainsi et offrent sept méditations métaphysiques et mystiques sans fin : Dieu est Pensée (Esprit, donc). Dieu est Vision (Conscience, donc). Dieu est Souffle (le Roua'h de la Genèse). Dieu est Parole (au travers de la Torah). Dieu est Action (au travers de l'évolution universelle qui exprime et réalise l'accomplissement divin). Dieu est Passion (intention, désir,...). Dieu est Équilibre (équilibre en marche comme le Tao est Yin-Yang).

V-16 (S)

Son palais est douceur, et lui tout entier, désir. Voici mon amour, et voici mon ami, filles de Jérusalem.

Le palais dont il est ici parlé est celui de chair, dedans la bouche, et non celui de pierre, dedans la ville. Organe du goût, temple de la saveur. On imagine, avec succulence, un Dieu gourmand... Et cette saveur est douce, elle est douceur tout à l'inverse de l'image que le christianisme s'est plu à donner du Dieu des Juifs, considéré comme jaloux, rageur, encoléré, vengeur... Ici, tout au contraire, Dieu est Douceur.

Mais ce dernier verset du cinquième chapitre contient encore un attribut discret, presque caché et pourtant synthétique, global, holistique pourrait-on dire : « (...) et tout de lui de beautés (...). » Beauté !

Douceur et Beauté !

Douceur : harmonie des gestes et des actes...

Beauté : harmonie des formes et des œuvres...

La Beauté par la Douceur...

La Douceur par la Beauté...

Et du rapprochement de ces deux qualités, sourd le rapprochement de leurs antonymes : laideur et violence. La violence est laide et la laideur est violente. La laideur est violence, la violence est laideur.



Chapitre VI

VI-1 (C)

***Où est parti ton amour, Belle entre les femmes, où se dirige ton amour ?
Nous le chercherons avec toi.***

Les filles de Jérusalem ont tout compris. L'Âme amante s'est détournée des leurres et de ses illusions, elle est désillusionnée, elle est dés-espérée c'est-à-dire débarrassée de ces espoirs qui ne sont que des phantasmes, des projections, des égotismes sans fondement. Elle s'est libérée, enfin. Elle est libre. Et cette liberté sidère les filles de Jérusalem, ces courtisanes prisonnières de leur cage dorée, de leurs ors et de leurs luxes, de leurs frivolités et de leurs futilités, de leur mondanité.

La liberté de l'Âme amante brille comme un phare de la plus pure Lumière. Et les obscures courtisanes des ténèbres en sont aveuglées : « Où s'est tourné ton Aimé ? », dit le texte littéral... C'est bien de *son* Aimé qu'il s'agit et non de leur royal amant.

La mondanité interroge la Mystique : vers où regardes-tu ? Dans quel sens cherches-tu ? La mondanité envie la liberté et la luminosité de la Mystique. Elle y voit un défi. Un défi qui horripile sa raison raisonnable, qui exaspère son humanisme nombriliste et narcissique, mais qui l'intrigue au plus profond de ses tripes.

Et, comble de revirement, elle proclame : « Nous le chercherons avec toi ! »

Curiosité ou ironie ?

VI-2 (S)

***Mon amour est descendu dans son jardin aux parterres d'aromates, pour
paître dans les jardins et cueillir des lys.***

Et l'Amante, l'Âme amante enfin libérée, n'a rien à cacher : l'Aimé est descendu, du plan divin ou plan humain, dans le jardin de la Nature là où embaument les parfums de sa Présence, la Shékhinah. Il est le pâtre qui fait paître le troupeau des vivants pour que triomphent la Vie et son accomplissement. Et cet accomplissement permet de cueillir les lys, symboles de la Joie qui signe les êtres accomplis.

Toute la Mystique est résumée dans ce verset : la Mystique fait chercher et monter vers le Divin qui lui répond en descendant dans la Nature où les vivants s'accomplissent et connaissent ainsi la Joie.

VI-3 (S)

Je suis à mon amour et mon amour est à moi, lui, le berger dans les lys.

Redite... mais terrible à entendre pour ce Shlomoh défait qui n'est plus le berger dont il est question, qui n'est plus le Bien-Aimé qui est à elle comme elle est à Lui.

Toujours ce symbole du lys qui est la pure Joie mystique.

VI-4 (R)

Tu es belle mon amie, comme Tirtsa, désirable comme Jérusalem, redoutable comme les étendards.

Le Roi tente un dernier essai. Il reprend la parole. Un Roi qui évoque la beauté de TRTZH, celle « qui a réponse à tout », celle « qui justifie »... Un Roi qui désire gloire et puissance, symbolisée par Jérusalem, la ville royale, la ville au centre de tous les mondes, la ville la plus sainte... Un Roi guerrier qui étale ses étendards de guerre, signes de force et de puissance. Shlomoh parade, « roule des mécaniques » comme l'on dirait aujourd'hui.

Il joue perdant.

Son appel à la beauté de la justification est pathétique : la mondanité se justifie face à la Mystique qui la regarde avec tristesse et compassion. Elle croit en elle puisqu'il *faut* de la gloire, de la puissance, de la force. Non, joli Roi, il ne faut rien de tout cela. La force, la puissance et la gloire ne sont que de mauvaises réponses, de mauvaises justifications face à la violence, la barbarie, l'ignorance et la bêtise.

VI-5 (R)

Détourne tes yeux de moi, car ils me donnent le vertige ! Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres qui ondule du Guil'ad.

La seconde partie du verset est une redite, mais la première moitié est intéressante : « Détourne les yeux de moi car ils me donnent le vertige ! »... Quel retournement de situation : le charmeur, le suborneur,

le dragueur est ébloui. Il ne supporte plus le regard métamorphosé de cette oie blanche devenue porteuse de la grande Lumière mystique.

Son regard est accusation. Son regard l'accuse de fomenter le complot humain contre le Divin, contre la Nature, contre le Réel, contre la Vie. La Mystique, au fond, est un grand Oui, absolu, irrévocable au Divin, au Réel, à la Nature et à la Vie dans ce qu'ils ont de plus transcendant, de plus radical, de plus indicible ; alors qu'en face, le Roi et ses courtisanes sont les symboles de cet anthropocentrisme humaniste qui s'affiche contre le Divin, le Réel, la Nature et la Vie.

La mondanité ne peut supporter le poids du regard de la Mystique. Ce regard pur et lumineux est un miroir trop cruel.

« Regardez le monde, dit ce regard mystique. Regardez le monde et ce que vous en avez fait ! Regardez vos saccages, vos pillages, vos carnages. Regardez cette Terre qui saigne de partout et que vous torturez sans relâche au nom de cette barbarie immonde que vous appelez "Progrès". Votre seul progrès est celui sur le chemin de la mort intérieure. Vous tuez l'Âme, vous tuez l'Esprit, vous tuez le Cœur... et ce Corps que vous croyez encenser, choyer, servir, n'est qu'une carcasse, une future charogne, un tas d'os et de viandes, de boyaux et de muqueuses. Ne voyez-vous donc pas que le Corps est bien autre chose, qu'il est le véhicule miraculeux de la Vie cosmique qui s'écoule à travers vous. Ah, pauvres mondains, pauvres rois de ce monde illusoire et vain, ah, pauvres humains trop humains : que ne voyez-vous votre insignifiance. »

VI-6 (R)

Tes dents sont comme un troupeau de brebis remontées du bain, toutes, vont par paires, et nulle n'est solitaire.

Redite...

VI-7 (R)

Comme une tranche de grenade est ta tempe, au travers de tes nattes.

Redite...

VI-8 (R)

Soixante sont les reines et quatre-vingts les concubines ; les jeunes filles sans nombre.

Soixante épouses royales pour le Roi et quatre-vingts concubines...

La lettre qui vaut soixante est la lettre S (*Samekh*) : elle évoque le soutien, l'appui. Sa forme évoque une boucle qui se boucle, un cercle, un cycle...

Celle qui vaut quatre-vingts est le P (*Pé*) qui désigne la bouche. Sa forme est une bouche grande ouverte où pend un Yod qui ressemble à une dent unique ou à une glotte...

La boucle fermée des reines et la gueule ouverte des concubines...

Mises ensemble, la bouche mange le soutien et tout tombe dans le vide...

La bouche avale la boucle, les cycles s'achèvent...

Ensemble, ces deux lettres donnent SP qui est la forme impérative du verbe SWP : « Meurs, disparaïs, finis, péris »...

Toute cette cour est signe de Mort ! Roi, reines et concubines, et les filles de Jérusalem, ces courtisanes qui papillonnent là autour... Mort ! Le contraire de la Vie. La Vie n'est pas là. Ces vivants-là sont des morts qui s'ignorent.

Comme ces milliards d'humains qui déambulent, somnambules, dans ces villes tentaculaires et anonymes, inutiles et bondées, effervescentes et inefficentes.

VI-9 (R)

Ma colombe, ma parfaite est unique, elle est unique pour sa mère, pure pour celle qui l'a enfantée. Les filles l'ont vue et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines, elles, l'ont louée.

Voici la deuxième mention de la Mère de l'Amante, de celle qui l'a engendrée, de celle pour qui elle est unique et pure, de celle dans la maison de laquelle et dans le lit de laquelle l'Amante voulait emmener son Aimé pour y fêter leurs noces.

La Mère est la Source, la Racine.

Puisque l'Amante symbolise la Mystique, ce verset nous la décrit parfaite, unique et pure, bienheureuse et louable.

Parfaite : TMH qui renvoie à l'étonnement, à l'innocence, à la stupeur, à l'honnêteté. Derrière tous ces adjectifs se profile l'idée que la Mystique pratique l'étonnement de tout, en toute innocence ; tout lui est miracle. Tout est enchantement. Même le plus quotidien. Même le plus banal. Cette capacité d'émerveillement est au cœur même de l'ascèse mystique.

Unique : toutes les rivières mènent au même océan, disait mon maître. Tous les chemins qui montent aboutissent au même sommet unique de la plus haute montagne, là où l'air est vif et glacial, rare et lumineux. Si les mysticismes se déchirent et s'égarent en se déchirant, la Mystique, elle, est Une !

Pure : la notion de pureté est centrale dans l'éthique que véhicule toute la Torah, tout le pacte d'Alliance entre Israël et son dieu tutélaire. La pureté est le contraire de toute hybridité : tous les mélanges contre nature sont interdits. La Mystique est pure, radicalement pure et doit le rester ; elle ne peut être mélangée à rien, amalgamée à rien, confondue avec rien : ni magie, ni sorcellerie, ni religion, ni philosophie, ni science, la Mystique est mystique, et rien d'autre.

Bienheureuse : la Mystique porte et apporte la Joie. Que dire de plus ? Elle est la source unique et merveilleuse de toute Joie. Elle est cheminement vers l'accomplissement de tout l'accomplissable en soi et autour de soi. Que dire de plus ?

Resplendissante : le verbe hébreu utilisé ici est HLL qui signifie « briller, resplendir, luire » (l'expression biblique Alléluia en dérive : qu'il resplendisse !). La Mystique est lumineuse, donc. Elle est porteuse de Lumière, de cette Lumière du premier jour, de cette Lumière obscure et invisible qui n'est pas la lumière visible du quatrième jour, celle des astres et des « luminaires » célestes.

La référence à la Mère pose la question de la source ultime de la Mystique, de cet Amour absolu et radical de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin. D'où vient cet Amour-là ?

Il vient du fond de l'Âme, de cet endroit mystique, ténu et profond où l'humain et le Divin se touchent, de cet endroit mystérieux qui est le nombril intérieur, l'ombilic spirituel, la trace intérieure des origines, du contact imperceptible avec l'immanence absolue.

VI-10 (R)

Qui est celle-ci qui s'élève comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, redoutable comme les étendards ?

« Qui est celle-ci qui monte (...) ? » L'Amante n'est plus celle qui descend du mont Liban, ou qui descend des déserts ; elle est, à présent,

celle qui monte, celle qui monte comme l'aurore (W'HR est l'aurore, mais signifie aussi « chercher » – la Mystique est une recherche, une ascèse, un éveil comme une aube qui monte et illumine peu à peu le monde entier) ; elle est la nouvelle Lumière qui efface ténèbres et obscurité.

Mais voilà comment Shlomoh se « plante » magistralement. Il ne comprend pas que la Lumière de la Mystique resplendissante est cette Lumière obscure du premier jour. Cette Lumière mystique et invisible, ses yeux profanes ne peuvent la percevoir. Il ne voit que la lumière du quatrième jour, la lumière des astres, la lumière du soleil, source de pureté, et de la lune, source de beauté.

Mais la Mystique, il l'avoue comme l'avouent tous les mondains, tous les humanistes, lui fait peur ; elle est redoutable, comme une armée prête au combat, alignée sur le champ de bataille, derrière ses étendards, ses aigles, ses oriflammes.

Un Roi est toujours guerrier ; la force et la puissance, la gloire et le combat sont ses attributs majeurs. Toute la nature du fait politique est là. Il ne voit jamais l'invisible ; il ne voit que l'illusoire.

VI-11 (R)

Au jardin des noyers, je suis descendu pour voir les jeunes pousses du torrent, pour voir si la vigne s'épanouit, si les grenadiers fleurissent.

Face à l'Amante qui monte (comme une aurore), le Roi descend.

L'Aimé descendait au jardin des lys, c'est-à-dire au lieu de la Joie suprême. Le Roi, lui, descend au jardin des noyers (AGWZ désigne aussi un personnage ou un problème difficile, qui dérange et empoisonne la vie comme une noix glissée sous le matelas du lit).

Il descend dans cette problématique qu'est pour lui la Mystique à laquelle, lui, le Roi, ne comprend rien, qui échappe totalement à son pouvoir puisqu'elle se place tellement au-dessus des humains et des affaires humaines.

Elle n'est pas de son monde. Son Royaume n'est pas de son royaume.

Et plus il s'enfonce dans cette problématique qu'il ne sait pas résoudre et qui lui empoisonne la vie, plus il s'interroge : quelles sont ces pousses du torrent ? La vigne s'épanouit-elle ? Les grenadiers fleurissent-ils ?

Les pousses du torrent : AB est la pousse, la jeune plante, mais aussi : la fraîcheur, la vigueur et N'HL est le torrent, mais aussi le fait d'hériter...

La vigne (GPN) : point de départ de toute quête mystique vers l'ivresse divine. Où est ce point de départ ? S'ouvre-t-il à lui ?

Les grenadiers : RMWN est le grenadier, mais aussi ce qui est rempli à ras bord, ce qui est plein à craquer...

En descendant dans la problématique de la Mystique, le Roi profane découvre trois questionnements : celui de la force de l'héritage (de ce qui coule de l'amont vers l'aval de la vie), celui de l'ivresse divine (et de la joie mystique) et celui de la plénitude absolue (et de l'accomplissement intégral rendu, en hébreu, par le mot *shalom*).

La transmission mystique, la joie mystique, la plénitude mystique.

VI-12 (R)

Je ne sais pas... Ma vie m'a donné place ; il y a des chars, mon peuple est noble !

À cette traduction assez libre, je préfère une traduction parfaitement littérale :

Je ne savais pas... mon âme m'a anathémisé... des chars... mon peuple généreux...

Shlomoh s'effondre. Il a tout perdu. Il ne sait plus où il est, il ne sait plus où il en est. Le divorce est consommé entre son âme de vie et lui. Il se raccroche à ce qu'il peut, à ce qui le rassure, à ce qui importe pour lui, le Roi : les chars et le bon peuple.

Un abîme sépare désormais Shlomoh de la Shoulamit. Elle est partie. Elle a quitté son royaume de terre. Elle s'est élevée vers le Royaume de Ciel. Elle est perdue pour lui. Il est perdu sans elle.



Chapitre VII

VII-1 (R)

***Reviens, reviens la Shoulamit, reviens, reviens et nous verrons par toi !
Que verrez-vous par la Shoulamit ? Comme la danse des deux camps.***

D'abord, retour au quaternaire qui scande, depuis le début, le Cantique : *Shouvy* (« reviens, retourne-toi ») est crié quatre fois : retour du Corps, retour du Cœur, retour de l'Esprit, retour de l'Âme... mais aussi : retour à la Vie, retour à la Nature, retour au Réel et retour au Divin.

« Retour », en hébreu, se dit *Teshouvah* (même racine ShWB) qui signifie, aussi, « conversion » ou « métanoïa ». Faire retour, c'est se convertir.

Ensuite : « Nous verrons par toi »... Toujours l'opposition entre la Lumière de la spiritualité, de la Mystique, et les lumières de la mondanité, de la profanité. La Lumière du premier jour de la Genèse et les lumières (les luminaires) du quatrième jour. L'opposition totale entre la Lumière de la Torah et les « Lumières » du XVIII^e siècle (Kant et les idéologues français, essentiellement) qui veulent désacraliser le monde, le profaniser, le profaner, le rationaliser, l'instrumentaliser, le chosifier. Shlomoh sait que la Shoulamit voit la vraie Lumière, celle du premier jour, celle de la Mystique et il espère voir le Réel et le Divin au travers de son regard à elle : « Nous verrons par toi »...

Mais désire-t-il donc tant voir qu'il ne voit pas ?

Comme la danse des deux camps... KM'HLT H-M'HNYM (*kim'holat hama'hanaïm*)...

M'HLH désigne la « maladie » alors que M'HWLH désigne la « danse » ; ils dérivent tous deux du même verbe M'HL qui signifie « pardonner ». Quant à M'HN (on remarque la proximité du mot avec M'HL), il désigne « l'homme intelligent »...

Ainsi, « la danse des deux camps » évoque aussi « la maladie des hommes intelligents »...

Le rapport entre ces deux sens est évident : la danse des deux camps désigne la binarité, la dualité, toutes les formes de dualisme que la pensée occidentale affectionne tant : le Vrai et le Faux, le Beau et le Laid, le Bon et le Mauvais, le Sacré et le Profane, la Mystique et la Mondanité, la Spiritualité et la Profanité. L'homme intelligent, c'est-à-dire « rationnel », réduit tout à des binaires. Et c'est précisément cela sa « maladie ». Il pense mal parce qu'il pense Deux. Pour penser bien, il faut penser Un (le Divin absolu) et Trois (le Divin en marche) ; jamais

Deux (l'idéalisme duel de Pythagore, repris par Platon, et placé au centre du Christianisme où il devient le théisme du Dieu personnel).

VII-2 (R)

Qu'ils sont beaux tes pas dans les sandales, fille noble !

Le contour de tes hanches est comme un vase, œuvre des mains d'un artiste.

L'Âme amante est une âme en marche. Elle va son chemin. Elle est mouvement. Elle est processus spirituel en action. Elle est ascèse d'accomplissement. Et, la regardant s'éloigner, Shlomoh ne peut s'empêcher de voir le balancement érotique de ses hanches, réceptacle de Vie, vase sacré où la Vie pourra se déployer.

L'Âme qui marche porte en elle la matrice de Vie...

Et l'Amante reçoit un joli sobriquet : « fille noble » ou, plus littéralement : « fille du magnanime », « fille du généreux ». NDYB (généreux, magnanime) est ici décliné au masculin en suite du féminin « fille ». Le verbe NDB signifie : « offrir ». On pourrait donc traduire : « fille de l'offrande ».

Enfin, l'expression « des vases ('HLAYM), œuvre des mains (YD) d'un artiste (AMN) », introduit le mot AMN traduit par « artiste » mais qui signifie surtout la « foi », la « certitude », la « vérité » (qui a donné *amen* en français liturgique : qu'il en soit ainsi).

Quant à 'HLA, ce concept kabbalistique renvoie à l'œuvre d'Isaac Louria, disciple de Moïse Cordovero, et à la doctrine de la *shévirat ha-kélim*, de la brisure des vases qui explique le passage de l'unité à la multiplicité et la dispersion des étincelles spirituelles sous la forme de myriades d'âmes individuelles.

VII-3 (R)

Ta féminité est la coupe de la lune : que la liqueur n'y manque pas !

Ton ventre est un monceau de froment, environné de lys.

Le mot traduit ici par « féminité » désigne, plus prosaïquement, le nombril (ShRR), qui est le centre du Corps; qui creuse le ventre en un puits ou une vallée en forme de coupe (AGN : *agan*). Mais l'expression complète AGN H-S'HR désigne la pleine lune, quatorzième nuit de

tous les mois du calendrier lunaire hébreu. La nuit claire. La nuit lumineuse.

Le ventre de l'Amante est une coupe lumineuse remplie de liqueur (MZG : *mazèg*) ; l'autre sens de ce mot est « tempérament, caractère ». L'Amante n'est pas une courtisane, une soumise, une mondaine : elle est libre, elle s'est libérée de ces illusions profanes ; sa coupe est remplie de tempérament fort.

Son ventre, encore, est semblable à un monceau de froment, symbole de richesse agraire et de fécondité. Le mot 'HThH désigne le froment ('*hithah*) et vaut $8 + 9 + 5 = 22$, le nombre des lettres de l'*alef-beyt*. Or, que peut-il y avoir de plus fécond qu'un alphabet puisque toutes les idées, toutes les narrations, toutes les philosophies peuvent en être composées ?

Et ce ventre promis à toutes les fécondités est entouré de lys, c'est-à-dire de Joies mystiques.

VII-4 (R)

Tes deux seins sont comme deux faons, jumeaux d'une gazelle.

Redite... Mais l'allusion à la maternité est évidente et dans le droit fil des deux versets qui précèdent qui associent féminité, fécondité et maternité.

VII-5 (R)

Ton cou est comme une tour d'ivoire, tes yeux sont les piscines de 'Hechbone près de la porte de Bath Rabbim. Ton nez est comme la tour du Liban, surveillant Damas.

Le mot 'HShBWN ('*Hechbone*) désigne un lieu, certes, mais il signifie surtout « calcul, invention ». Quant à *Bat Rabbim*, l'expression désigne la « fille des nombreux » c'est-à-dire la bâtarde ou la prostituée... Quand, enfin, on voit que BRKH traduit ici par « piscine » (lac, étang, bassin) signifie également « bénédiction »... Bref, la traduction seconde, très littérale, donnerait ceci :

« Ton cou comme une tour de la dent tes yeux bénédictions en invention sur la porte de la fille des nombreux ton nez comme une tour du Liban regardant les faces de Damasq. »

Trois éléments de la tête comparés à trois lieux : le cou, les yeux et le nez face à la tour d'ivoire, aux bassins de la porte de la fille des nombreux, et la tour du Liban qui guette Damas.

Ce qui porte (le cou) : le courage ; ce qui voit (les yeux) : la lucidité ; ce qui sent (le nez) : l'intuition.

La dureté (l'ivoire dental), la vulgarité (la fille des nombreux), la peur (le guet envers l'ennemi).

Le courage spirituel face à la dureté profane. La lucidité spirituelle face à la vulgarité profane. L'intuition spirituelle face à la peur profane...

VII-6 (R)

Ta tête, sur toi, est comme le Carmel et l'humilité de ta tête, semblable à la pourpre ; un roi est pris dans le flux.

Le Roi continue ses associations : la tête est comme le Carmel et l'humilité (« pauvreté ») est comme une pourpre (voir plus haut le commentaire sur *argamal*, le pourpre¹).

Le Carmel, montagne au nord du pays, non loin de la mer, est KRML qui signifie, plus généralement, une « terre fertile », un « verger »...

Ensuite, il avoue : « Un roi est pris dans le flux (les courants, les tourbillons) »... moi, Shlomoh, je suis pris au piège !

VII-7 (R)

Que tu es belle et que tu es douce, amour, pendant les délices.

Beauté et douceur, on l'a vu, sont des attributs de l'Aimé selon l'Amante. Le Roi les reprend, mais à l'endroit de l'Amante, cette fois. Amante qu'il nomme Amour : l'Amante est l'Âme et l'Amour est la quête. Le Roi confond, comme tous les profanes, le but et le moyen, le chemin et le cheminement.

De plus, il restreint la beauté et la douceur de la Mystique aux seuls moments des « délices » (TENWG : « plaisir, jouissance »). Confusion, encore, entre moment de jouissance et vie de Joie.

1 Le mot « pourpre », en français, est un des rares mots français possédant les deux genres, le féminin désignant plutôt la couleur et le masculin, plutôt la substance.

VII-8 (R)

Te voici debout, tu ressembles au palmier et tes seins à des grappes.

L'érotique reprend le dessus. Elle est debout comme un palmier bien droit. En haut du tronc, sous les palmes qui sont comme des bras nombreux, sont accrochées et offertes des grappes de dattes magnifiques.

VII-9 (R)

J'ai dit : « Je monterai sur le palmier me tenant à ses aspérités. »

*Que donc soient tes seins comme les grappes de la vigne,
et le parfum de ton nez comme celui des pommes.*

Plus littéralement : « J'ai dit : je monterai dans le palmier et je contemplerai dans ses branches ; et donc tes seins deviendront comme des grappes de la vigne et un parfum de ton nez comme des pommes. »

Phantasmes...

Le choix du palmier n'est pas innocent. Le mot TMR (*tamar*) désigne bien le palmier, mais il est aussi verbe : élever, dresser... c'est-à-dire grandir tout droit vers le plus haut, vers le plus élevé. Joli symbole de la Mystique : ce qui élève, ce qui dresse, ce qui grandit. Le chemin qui va tout droit vers le Divin.

Le palmier est le symbole du chemin mystique, la vigne est la promesse de l'ivresse mystique.

Pour ce Roi perdu et déboussolé, l'Amante est ce chemin et cette promesse, tout à la fois.

Le Roi est cet homme profane qui tombe amoureux de la Mystique et qui ne sait trop quoi faire... Il est perdu. Il doit choisir entre spiritualité et profanité, entre vie intérieure et vie extérieure. Ce choix, la Shoulamit l'a fait, lors de son douloureux dessillement, lorsqu'elle prit conscience de son étrangeté dans le monde des courtisanes, de ses illusions amoureuses, de ses confusions intérieures.

À son tour à lui de faire *son* choix !

VII-10 (R)

*Et ton palais comme le bon vin... qui glisse vers mon amour avec sincérité
et fait murmurer les lèvres des dormants.*

« Et ton palais est comme le vin du bon... » Promesse d'ivresse, encore. Mais illusoire. Il ne boit pas le vin. Il baise la bouche qui a bu le vin. L'allusion est fine et pertinente. Schopenhauer fit cette distinction à propos, non de Mystique, mais de philosophie : il y a les philosophes et il y a les professeurs de philosophie. Il y a les mystiques et il y a les commentateurs de la Mystique. Il y a l'ivresse et il y a les effluves de l'ivresse.

La suite du verset est plus nébuleuse. Littéralement, elle dit ceci : « (...) allant pour mon aimé vers les plaines, déliant les lèvres des endormis. » Le vin coule vers les plaines et ouvre la bouche des dormeurs...

Toute la promesse messianique est contenue dans ces quelques mots : le vin de l'ivresse mystique coulera des cimes vers les vallées et là, il éveillera les endormis à la Parole.

Le Roi commence à comprendre le déploiement de l'Amante, de la Mystique et de ses immenses perspectives. Ah, si tous ces hommes profanes, endormis, assommés de l'ivresse des mauvais vins de leurs ruminations, de leurs ressentiments, de leurs ignorances ; ah, s'ils venaient à s'éveiller au vin de la Vie, de la Nature, du Réel et du Divin ; ah, s'ils se dessillaient enfin et sortaient de leur barbarie...

Ce sera la dernière parole de Shlomoh, effondré dans sa vision... Il ne dira plus rien jusqu'à la fin du Cantique. Il est brisé !

Seul le Chœur des « filles de Jérusalem », des courtisanes, dialoguera encore, tout à la fin, avec la Shoulamit.

Mais c'est elle qui reprend la Parole pour finir ce chant...

VII-11 (S)

Je suis à mon amour et sur moi se porte son désir.

La Shoulamit n'écoute plus, elle n'entend plus le Roi ; elle est au fond de ses pensées. Elle parle à l'Aimé...

« Moi, pour mon Bien-aimé et sur (au-dessus de) moi son désir. »

Désir : TShWQH du verbe NShQ qui signifie « s'enflammer ». L'allusion est claire. Le désir, la passion ardente sont au cœur du processus.

Le Divin désire la Mystique et la Mystique s'offre au Divin.

L'homme (le Roi qui se croit roi) ne joue plus de rôle dans cette danse lumineuse. Il n'y a plus que le Divin et la Mystique. Il n'y a plus que leur rencontre. Il n'y a plus que leurs Noces !

On pense bien sûr aux Noces mystiques et « chymiques » (comme l'écrivait à l'époque, en 1616, Johann Valentin Andreae) du mythique Christian Rosenkreutz, le « chrétien de la Rose+Croix »... symbole de la révolte du christianisme mystique contre le christianisme dogmatique. Les trois versets qui suivent donneront les trois étapes de ces Noces mystiques.

VII-12 (S)

Marche mon amour, sortons à la campagne ! Nous passerons la nuit dans les villages.

« Va, mon Aimé, nous partirons au champ, nous anuiterons dans les villages. »

Le champ : ShDH (*shadé*) désigne aussi la diablesse, le démon femelle, une sorte de Pan grec féminin que les théologiens chrétiens appelaient « succube » (face aux incubes qui étaient des démons masculins). Aller dans les champs, courir la campagne, signifie aller à la rencontre des forces et puissances de la Nature et de la Vie (ce qui effraie tant les citadins et les mondains, calfeutrés dans leur monde artificiel de rassurance).

Le village : KPR (*kfar*) signifie, de plus, le « rachat », le « pardon »... purification dans les nuits de l'Âme, loin des villes, dans les hameaux de la vérité...

VII-13 (S)

Tôt, nous irons dans les champs, nous verrons si la vigne est éclosée, épanouie, si les grenadiers fleurissent. Là, je te donnerai mes amours.

Dès après la nuit des purifications, il faut retourner en hâte dans la Nature, vers les puissances de Vie... Et là, rencontrer vignes et grenadiers.

Les vignes sont la promesse de l'ivresse mystique.

Les grenadiers sont le symbole de la plénitude mystique.

Face à cette promesse d'ivresse et de plénitude, là, les Noces peuvent commencer... par des caresses, des douceurs, des prémisses que l'Âme offre à l'Aimé.

VII-14 (S)

Les mandragores ont donné leur parfum, et sur nos portes sont tous les fruits sublimes, les nouveaux et même les anciens. Mon amour, je les ai préservés pour toi.

En hébreu, « mandragore » est DWDA qui est formé de DWD (le bien-aimé) suivi de la lettre alef, l'Unité absolue du Divin. Cette plante aux racines humanoïdes et aux vertus hallucinogènes a toujours été vue comme un aphrodisiaque puissant (et dangereux). Elle a donc sa place pour célébrer les Noces mystiques de l'Amante et de l'Aimé.

L'Unité dans l'Aimé, avec l'Aimé, n'est-ce pas l'essence même de la Mystique accomplie, de la Noce mystique ?

La deuxième partie du verset mérite une autre traduction :

« (...) et au-dessus de nos ouvertures tous les délices nouveaux aussi anciens, mon Aimé, j'ai réservés pour toi. »

L'Âme amante a réservé, pour l'Aimé, pour ses Noces avec l'Aimé, tous les délices anciens et nouveaux qui sont « au-dessus de nos ouvertures »...

Deux idées interpellent.

La première : pourquoi cette allusion et cette différenciation envers les délices des Noces ? Pour cette scission entre les nouveaux délices et les anciens délices ? Tout simplement pour détourner la Mystique des mysticismes et de leurs macérations morbides, et de leurs dénigrements systématiques de la chair, du plaisir, de la matérialité.

La Mystique et la Joie mystique n'abolissent pas les plaisirs de la Vie : elles les transcendent, elles s'en nourrissent. La Mystique – comme le stoïcisme – ne rejette pas les plaisirs, mais elle refuse radicalement d'en devenir esclave. S'ils se présentent, pourquoi ne pas en jouir ? S'ils ne se présentent pas, pourquoi s'en faire et souffrir de leur absence ?

La seconde : que sont ces « ouvertures » ? Le mot hébreu utilisé est PT'H du verbe de même graphie qui signifie « ouvrir, commencer »... voilà la clé : non pas « ouvertures », mais « commencements ». Par-delà nos commencements...

« Par-delà nos commencements, j'ai réservé, pour toi, mon Aimé, tous les délices nouveaux aussi anciens. »

Par-delà nos commencements, c'est-à-dire après nos balbutiements, après nos furtivités originelles, après nos entraperçus, après nos illusions et phantasmes...

Ces commencements sont révolus, les épreuves sont franchies, les Noces peuvent enfin commencer !



Chapitre VIII

Durant tout ce dernier chapitre, Shlomoh se tait. Il est arrivé au bout de tous ses possibles. L'Amante va rejoindre l'Aimé. Lui, il a préféré ses courtisanes et sa ville, sa mondanité et son luxe. Il n'a plus rien à dire... Le dialogue qui s'engage ne concerne plus que la Shoulamit et les filles de Jérusalem, dialogue entre la Mystique et la Profanité, la Mondanité, l'Humanité.

VIII-1 (S)

Qui te donnera comme mon frère, nourri au sein de ma mère ? Te trouverais-je dehors, je t'embrasserais et l'on ne me mépriserait pas.

La Mère, la source, l'origine ultime, mère, à la fois, de l'Amante et de l'Aimé, de la Mystique et du Divin : l'Unité indicible, l'Eyn-Sof où tout se fond et se confond... Mais qui connaît le chemin vers l'Eyn-Sof ? À qui donc la Shoulamit s'adresse-t-elle ? À Shlomoh qui s'est effondré ? À l'Aimé ? Aux filles de Jérusalem ? À elle-même ?

Elle continue sa rêverie...

« Je te trouverai à l'extérieur je t'enflammerai aussi, ils n'auront pas de mépris pour moi. »

La voie de l'intériorité : la Mère...

La voie de l'extériorité : le Monde...

L'Âme amante enflammera le Divin aussi : réciprocité de la passion mystique : la Joie des mystiques est aussi la Joie de Dieu lui-même.

« Ils ne me mépriseront pas » : qui sont ces « ils » ? Les Gardes, bien sûr, seuls personnages du Cantique à être, à la fois, pluriels et masculins.

Les Gardes, les gardiens des humanismes et du narcissisme humain, les gardiens de l'orgueil humain.

VIII-2 (S)

Je te conduirais, je te ferais venir à la maison de ma mère, tu m'enseignerais ; je te ferais boire du vin aromatisé, du jus de mon grenadier.

Voilà étalé tout le déroulement des Noces mystiques. Ce verset est, sans doute, le plus essentiel de tout le Cantique. Il offre quatre étapes.

« Je te conduirai » : l'Âme mène l'Aimé, elle l'attire, elle l'amène dans son monde, dans son langage, dans son paradigme à elle... sinon, l'Aimé resterait trop lointain, trop éloigné, trop inaccessible...

« Je te mènerai vers la maison de ma mère » : le lieu des Noces est l'Eyn-Sof, la source ultime qui contient tout, qui englobe tout, qui transcende tout ; il est l'absoluité de l'absolu.

« Tu m'enseigneras » : voilà la Gnose ! Voilà la Connaissance totale ! Voilà le savoir absolu, rêvé par Hegel !

« Je t'enflammerai depuis le vin du parfum » : ivresse de la présence !

« Je t'enflammerai depuis le jus de ma grenade » : plénitude !

Tout y est : le mouvement du Corps, la source du Cœur, l'ivresse de l'Esprit et la plénitude de l'Âme.

VIII-3 (S)

Sa gauche est sous ma tête et sa droite m'enlace.

Redite. L'Intelligence, la Force et la Grandeur portent la tête tandis que la Sagesse, la Bonté et l'Éternité enveloppent le corps. Tout cet enveloppement amoureux engendre le contact intime et fusionnel avec la Couronne, la Beauté, le Fondement et le Royaume.

L'extase est totale !

VIII-4 (S)

Je vous adjure, filles de Jérusalem, pourquoi éveiller, pourquoi réveiller l'amour avant qu'elle le désire ?

Redite. Mais fort à propos !

L'Amour vient quand il veut ! Et il est à présent là. Les Noces battent leur plein.

L'Amante est radieuse, elle rayonne sa Joie mystique, elle n'est plus de ce monde !

VIII-5 (C)

Qui est celle-ci qui monte du désert, appuyée sur son amour ?

Sous le pommier je t'ai réveillé, là, ta mère t'a conçu, là, elle a conçu et t'a enfanté.

L'Amante n'est plus de ce monde et les filles de Jérusalem en sont interloquées.

« Qui est celle-ci montant depuis le désert s'appuyant sur son Aimé ? »

Naguère, ces mêmes filles de Jérusalem demandaient : qui est celle-ci descendant du mont Liban ?

Le sens du mouvement est inversé. Elle monte du désert et ce désert, c'est la mondanité dont la Shoulamit a réussi à s'échapper !

« Sous le pommier je t'ai éveillé, là ta mère t'a conçue, là, concevant, elle t'a enfantée. »

Le pommier (TPW'H : « enflure, gonflement ») symbolise ce qui doit advenir, ce qui est plein du futur en gestation : il est le destin. Et sous le signe du destin, je (?) t'ai fait advenir : la Mère de tous les destins, l'Eyn-Sof l'a conçue et, en la concevant, l'a enfantée.

L'essence précède l'existence. Essentialisme... La notion de destin renverse le dogme existentialiste : le destin précède l'existence et l'existence réalise le destin... ou sombre dans l'échec, la souffrance et la tristesse.

VIII-6 (S)

Pose-moi comme le sceau sur ton cœur, comme le sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort, la passion inflexible comme l'enfer, ses brûlures sont des brûlures de feu, une flamme de YAH.

Trois idées se partagent ce verset.

Première idée : L'Amante est un sceau sur le cœur et sur le bras de l'Aimé comme les phylactères (*tefillin*) sont posés sur le front et sur le bras du Juif pieux (Ex.:13;1-16). Mais ici, le cœur prend la place du front : il n'est pas question de mémoire (le front), mais de reliance (le cœur). Le sens est clair : l'Amour doit être le sceau, c'est-à-dire le garant de cohérence de tous les actes (le bras) et de toutes les relies (le cœur).

Deuxième idée : « L'amour est fort comme la mort »... Idée forte et belle ! Rien ne résiste à la mort. Tout ce qui naît mourra, tôt ou tard, bien ou mal. La Loi est inexorable et irréfutable... et c'est très bien ainsi. De même, l'Amour est omnipotent : la Quête de l'Aimé, la Quête mystique ouvre toutes les portes. Aucune Connaissance ne peut lui échapper. La Gnose est accessible. Kant s'est trompé. Seul le savoir rationnel est limité et enclos dans la finitude humaine ; la connaissance mystique, elle, est sans limites.

Troisième idée (et seule apparition du nom de Dieu, Yah, qui est le nom ancien du Dieu tutélaire d'Israël) : « (...) dure comme le Shéol est la jalousie, ses brûlures sont brûlures de feu flammes de Yah. »

Le mot QNAH, traduit ici par « jalousie », vient de la racine QNA qui forge aussi les idées de fanatisme (QNAWT) et de fanatique (QNAY). L'idée dénoncée ici est celle de l'exclusivisme spirituel, du fanatisme religieux, du dogmatisme théologique. L'Amour de l'Aimé à l'Amante et de l'Amante à l'Aimé dépasse toutes ces limitations humaines, trop humaines.

Ce fanatisme exclusif forge le Shéol, le monde de la Mort, qui brûle tout, qui réduit tout en cendre par le feu, par les flammes de Yah, l'ancien dieu de la monolâtrie hébraïque, l'ancien dieu jaloux qui apparaîtrait parfois au fil de la Torah. Ce dieu-là n'est pas l'Aimé ; il n'en est qu'une image, qu'une représentation au travers des mots des hommes de pouvoir, au travers des yeux de la mondanité et de la profanité.

VIII-7 (C)

Les grandes eaux ne pourraient éteindre l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas. Si un homme donnait tous les biens de sa maison par amour, oui, on le mépriserait.

L'Amour est inextinguible ! La Quête ne pourra jamais être noyée ! L'embrasement de l'Âme est irréversible !

La Mystique est une voie à sens unique, une voie sans retour possible. Une fois la porte franchie, elle se referme définitivement et l'on reste « de l'autre côté ». Aucun retour à l'humanité n'est envisageable.

Lorsqu'un homme renonce aux richesses mondaines et donne tout ce qu'il est pour la Quête mystique, les Gardes le mépriseront totalement,

définitivement. Il est sorti de leur monde et nul retour « en grâce » n'est possible. Répétons-le : il est « de l'autre côté » !

VIII-8 (C)

Notre sœur est petite et n'a pas de seins ; que ferons-nous à notre sœur, le jour où l'on parlera d'elle ?

Les filles de Jérusalem savent bien que la Shoulamit est passée « de l'autre côté », qu'elle n'est plus, qu'elle ne sera plus jamais des leurs. Aussi tentent-elles de la piéger : que faire de la toute petite sœur ? Une courtisane dans la mondanité ou une mystique dans la spiritualité ?

Des deux voies de l'intériorité et de l'extériorité, laquelle doit lui être conseillée, à cette enfant innocente ?

La Shoulamit ne répond pas. On peut l'imaginer souriant à ce faux défi de pauvres femmes haineuses...

VIII-9 (C)

Si elle est un rempart, nous bâtirons sur elle une enceinte d'argent et si elle est une porte, nous presserons sur elle une table de cèdre.

Mais les filles de Jérusalem ne désarment pas.

Il faut décrypter tranquillement ce verset splendide qui fait suite au précédent.

Il repose sur la dialectique du mur et de la porte, de la clôture et de l'ouverture.

Le mur, la muraille, le rempart (avec ses Gardes) enferment l'homme dans sa mondanité, dans sa profanité, dans son humanité, dans son humanisme, dans son nombrilisme narcissique, dans son anthropocentrisme ; ils posent l'homme *contre* la Vie, la Nature, le Réel et le Divin. La porte, elle, ouvre la muraille et ouvre l'homme sur ce qui le dépasse infiniment ; elle lui permet de franchir le seuil qui le sépare – artificiellement – de l'absolu, de l'infini, de l'illimité ; elle est la voie qui s'ouvre sur la Mystique.

Si la petite sœur innocente choisit d'être muraille et de rallier le camp des filles de Jérusalem, alors, sur ce rempart, on construira une citadelle d'argent pour y loger les Gardes.

Mais si elle choisit d'être porte, alors on la bloquera avec une lourde table de cèdre (l'allusion au Liban de la Shoulamit est moqueuse, bien sûr) pour l'empêcher de s'ouvrir !

VIII-10 (S)

Je suis un rempart et mes seins sont comme les tours ; alors je suis à ses yeux celle qui trouve la paix.

Et la Shoulamit reprend l'idée du rempart, mais pas celui d'une muraille entourant la cité humaine contre le Divin, mais bien comme un Corps flanqué de deux douces tours bien galbées, non pour défendre et garder, mais pour aimer et nourrir.

Suit, alors, cette phrase sublime : « Je suis à ses yeux celle qui trouve la paix (la plénitude). »

L'image est lumineuse : le rempart des cités n'est qu'une œuvre de guerre, le rempart d'un corps amoureux est gage de paix.

« Celle qui trouve la paix » : La Paix ! Shalom. Du verbe ShLM qui signifie remplir, accomplir. De cette racine dérive deux noms : Shlomoh et Shoulamit. La paix du guerrier et la Paix spirituelle et mystique. La paix par les armes et les murailles. La Paix par l'Amour et la Gnose.

VIII-11 (C)

Salomon avait une vigne à Ba'al Hamon ; il donna la vigne aux gardiens, chacun apportait par son fruit mille pièces d'argent.

Les filles de Jérusalem ne veulent pas encore baisser leurs armes cruelles. Puisque la vigne est un symbole fort dans la vie de la Shoulamit, elles l'attaquent sur ce symbole-là. Elles parlent à nouveau de cette vigne du maître (*Ba'al*) de la foule (*Hamon*), du maître vulgaire, que Shlomoh possédait et avait donnée en fermage aux Gardes des remparts, aux gardiens de l'humanité.

Cette vigne-là est celle de l'ivresse vulgaire, de l'ivrognerie, des saouleries vineuses et graveleuses des corps de Gardes. Une vigne qui rapporte de l'argent, qui alimente la soif et l'ivresse de l'argent.

La vigne de la vulgarité humaine.

VIII-12 (S)

Ma vigne est devant moi ; les mille sont pour toi Salomon, et deux cents à ceux qui en gardent le fruit.

La Shoulamit ne se laisse pas démonter. Elle répond du tac au tac : ***ma vigne est devant moi !*** Quelle magnifique réponse. Ne faudrait-il pas placer cette réplique, en lettres d'or et de feu, au fronton de toutes les écoles, de toutes les universités, de toutes les maisons où l'on vit vraiment et où l'on ne meurt pas de vulgarité ? Ma vigne à moi est devant moi !

Et d'ironiser : quel joli partage ? Toi, le roi Salomon, le roi du fameux jugement, le chantre de l'équité : mille pour toi et deux cents pour ceux qui font le sale boulot !

VIII-13 (C)

Toi qui demeures dans les jardins, des amis prêtent l'oreille à ta voix, fais-la-moi entendre !

Dernier symbole : le Jardin, la Nature, le Verger, le Paradis du Pardès mystique...

Là, des « amis » ('HBR)... Ce mot est terriblement ambigu : il célèbre, à la fois, l'amitié et l'union, mais aussi la magie (pour laquelle la Torah requiert la peine de mort...). Les filles de Jérusalem sous-entendent donc que Mystique et magie iraient de pair, suscitant une confusion et un amalgame que les siècles qui ont suivi ont très largement exploités sur les bûchers de l'Inquisition ou sous le sabre des Imams.

Et là, des « amis » (mais sont-ce des mages ?) prêtent l'oreille à la voix de l'Amante... Que peut-elle donc bien leur dire ?

Allons, Shoulamit, avoue tes sortilèges, dénonce-toi, crache ton venin...

VIII-14 (S)

Fuis mon amour ! Et sois semblable à la gazelle ou au faon des cerfs sur les monts des aromates.

« Fuis mon Aimé » : telle est la réponse ! Fuir devant cette médiocrité, cette malignité, cette vulgarité. Fuir devant cette violence, cette barbarie que l'on affuble de tous les noms de l'idéal, de tous les étendards de l'humanisme.

Et comme une antienne, revient la belle image du saut majestueux, comme celui de la gazelle et du faon du cerf, par-dessus les montagnes des parfums de la Présence.



Épilogue :

Le Quaternaire de la Spiritualité...

Introduction

Au fond, la spiritualité n'est rien d'autre que l'ascèse de l'Amour. En ce sens, le Cantique des cantiques est le plus spirituel des livres bibliques. Et si la spiritualité est aussi la quête de sens, pour ne pas dire la quête du Sens, alors c'est que le Sens et l'Amour sont presque synonymes ou que, du moins, ils s'éclairent l'un par l'autre.

Comprenons bien. Le Sens, c'est-à-dire la direction et la signification de chaque vie dans la Vie, est son propre Accomplissement, c'est-à-dire l'ouvrage intérieur qui consiste à explorer et à exploiter tous les accomplissables possibles en soi et autour de soi. Dès lors, si l'Accomplissement *n'est* pas l'Amour, il *pass*e par l'Amour au sens fort, au sens le plus éloigné de la mièvrerie et du sentimentalisme. En effet, comment accomplir quoi que ce soit en perfection et en plénitude, sans être en harmonie profonde avec ce que l'on accomplit, surtout si ce que l'on accomplit est soi-même ou un « autre » que soi.

La spiritualité hindoue est, comme l'on sait, un foisonnement inextricable. Un foisonnement d'écoles et de doctrines, de cultes et de rites, de dieux et de déesses, de techniques subtiles et d'ascèses parfois baroques ; le tout voué au culte de l'Un absolu et non duel.

Multiplicité *et* unité. Unité *et* multiplicité.

Malgré ce foisonnement chaotique, l'Inde traditionnelle connaît quatre yogas, c'est-à-dire de quatre disciplines : le yoga de la connaissance ou de la gnose (jnâna yoga), le yoga des postures (hatha yoga), le yoga royal (raja yoga) et le yoga de la dévotion (sakti yoga).

Sri Aurobindo, héritier spirituel de Vivekananda, a tenté de reformuler ces quatre disciplines et de mettre un peu d'ordre dans ce foisonnement et a abouti à la conceptualisation suivante : le yoga des œuvres,

le yoga de la connaissance intégrale, le yoga de l'amour divin et le yoga de la perfection de soi.

Reformulation, donc, sans rien de vraiment neuf.

Le Taoïsme chinois, quant à lui, développe aussi quatre voies vers la Voie : le tao pratique (tao-chiao), le tao poétique (Tchouang-Tseu), le tao philosophique (Lao-Tseu et tao-chia) et le tao mystique (Lie-Tseu).

En route vers sa Sagesse, la pensée grecque antique la chercha selon quatre voies : la philosophie, bien sûr (et, en philosophie, spécialement la métaphysique), la politique (la sagesse du vivre ensemble dans la cité), la poésie (et le culte des mystères du dionysisme et de l'orphisme) et la tragédie (la quête et la logique du destin propre de chacun).

La tradition hébraïque, même devenue juive¹, ne chercha pas à déterminer rationnellement des catégories, à décrire la topologie des espaces spirituels en distinguant les grands courants ou les grands axes.

Cependant, en filigrane, on peut apercevoir quatre éclairages complémentaires : l'*aggadah*, la '*halakhah*, la *ténou'ah* et la *qabalah*.

L'*aggadah* est l'art du récit, de la narration, de l'édification ; elle raconte avec des métaphores, des légendes, des allégories, des contes...

La '*halakhah* est l'art de l'interprétation éthique des prescriptions bibliques (les 613 *mitzwot*) afin d'en faire une ascèse de vie dans la réalité du quotidien...

La *ténou'ah* est l'art de la maîtrise du souffle et des mouvements chorégraphiques du corps, selon des techniques inspirées d'Abraham Aboulafia...

La *qabalah* (la « transmission », la Kabbale) est l'art de décryptage mystique et ésotérique des textes bibliques, en général, et, plus particulièrement, de quatre ensembles fameux : les quatre premiers chapitres

1 Le peuple hébreu est devenu le peuple juif lorsque la tribu de Juda (Yéhoudah constituée des Yéhoudim – en hébreu –, des Judíos – en espagnol –, des Yids – en yidish –, des Jews – en anglais –, des Juden – en allemand –, les Juifs donc) a absorbé les restes des autres tribus hébraïques... avec une singularité qui est la persistance de la tribu sacerdotale, les Lévy ou lévites, autour de la famille de Aaron : les *Cohanim* (pluriel de Cohen).

de la Genèse, la vision d'Ézéchiél, la description de la Tente de la Rencontre (livre de l'Exode) et le Cantique des cantiques.

Par ailleurs, souvenons-nous des quatre niveaux de lecture que propose la Kabbale : le *pshat* littéral, le *remèz* moral, le *drash* philosophique et le *sod* mystique.

On constate une constante : le quaternaire ! Toutes les spiritualités évoquées ici (et ce sont les principales) distinguent quatre voies, quatre axes, quatre approches, quatre chemins. Le lecteur attentif aura décelé, dans le corps de ce livre, que j'ai, moi aussi, suivi une structure quaternaire résumée dans le tableau ci-dessous.

	Sujet	Objet	Domaine	Méthode	Vertu
1	Corps	Vie	Éthique	Présence	Santé
2	Cœur	Nature	Esthétique	Reliance	Beauté
3	Esprit	Réel	Métaphysique	Intelligence	Vérité
4	Âme	Divin	Mystique	Résonance	Unité

La suite de cet épilogue explorera chacune des quatre voies spirituelles proposées dans ce tableau, à savoir :

- L'Amour de la Vie par l'Éthique et la Présence du Corps, en vue de la grande Santé.
- L'Amour de la Nature par l'Esthétique et le Reliance du Cœur, en vue de la grande Beauté.
- L'Amour du Réel par la Métaphysique et l'Intelligence de l'Esprit, en vue de la grande Vérité.
- L'Amour du Divin par la Mystique et la Résonance de l'Âme, en vue de la grande Unité.

Quatre chemins d'Amour qu'il faut bien voir comme complémentaires et non comme alternatifs ou concurrents. Tous les quatre doivent être parcourus par chacun, même si chacun, de par sa propre idiosyncrasie, aura des préférences ou des facilités sur tel ou tel des quatre.

Comme toujours, il faut ici aussi préférer le ET au OU, l'inclusif à l'exclusif. Chacun de nous a un Corps, un Cœur, un Esprit et une

Âme qui sont autant de fenêtres qui s'ouvrent, si l'on en a le désir et la volonté, sur ce qui nous dépasse infiniment et que l'on peut appeler le Tout-Un, dans ses diverses manifestations : la Vie, la Nature, le Réel et le Divin.



L'Amour de la Vie par l'Éthique et la Présence du Corps, en vue de la grande Santé

L'Amour de la Vie...

Tout est vivant ! Tout est entraîné par le flux cosmique de la Vie du Tout. La Chine appelle ce flux cosmique : le Tao. Il y a, dans la Vie du Tout, plusieurs niveaux de vie : quantique, atomique, chimique, organique, psychique, noétique...

L'Antiquité grecque et, plus spécialement, la doctrine stoïcienne avaient développé un concept, l'hylozoïsme, qui affirmait que tout est vivant car participant de la Vie organique du Tout, de l'univers pris comme un tout, pris comme un vaste organisme vivant (et non comme une mécanique froide et stupide ainsi que le présente la physique classique depuis Galilée, Descartes et Newton). Le mot hylozoïsme vient du grec *hylè*, la « matière » et *zoôn*, la « vie ».

Aimer la Vie va bien plus loin et plus haut que seulement « aimer la vie » qui exprime, communément, une quête de jouissance charnelle, le plaisir du bien boire, du bien manger, du bien dormir, du bien baiser... Pourquoi pas ? C'est un début. Mais il faut aller plus loin : aimer la Vie, c'est être en communion avec elle et avec tout ce qu'elle anime... Regardez là, juste là, ce petit monde qui est là : ce torrent, ce saule, cette écrevisse, ce narcisse, ce goujon, ce galet, cette vaguelette, cette écume, cette pierre, cette mousse, ce jonc, cette centaurée... Où que le regard se pose, une foule de vivants s'offre. Mais qui la regarde ? Qui en prend conscience ? Qui s'attarde à regarder vraiment et à voir vraiment ?

Regardez là, maintenant, un autre petit monde : ces livres, cette mouche, cette fourmi, cette table, cette toile d'araignée, ce chien qui dort paisiblement, cette lampe qui brille, ce rideau qui danse au vent, ce paysage, là-bas, par la fenêtre...

Tout cela vit de la Vie du Tout : tout cela existe et est bien là parce que tout cela a une raison d'être et que tout cela est venu à l'existence pour répondre à cette raison d'être et remplir sa mission et accomplir son destin. Car tout ce qui existe et vit porte son destin en soi, sa propre raison d'être, sa propre mission. Et aimer la Vie, c'est aussi décrypter ces raisons d'être qui, au fond, donnent du sens à ce qui est. Il n'y a aucun sens à être sans une raison d'être. Et la Vie n'est que la source de toutes les multitudes de raisons d'être. Et l'Amour de la Vie est amour de la Raison d'être de toutes ces raisons d'être.

L'Éthique...

L'existence est un dialogue permanent entre ma vie et la vie de tous les « autres », humains et non-humains confondus. Ma vie, c'est-à-dire ma raison d'être, ma vocation, mon destin, ma mission, n'est viable et vivable que dans l'échange permanent avec tout ce qui m'entoure, dont avec la vie de tous les « autres » qui font partie de mon « monde », de tout ce fragment d'univers avec lequel la Vie m'a tissé des liens, des relations, des fils de vie. Et chacune des vies qui peuplent mon monde a son monde à elle. Et ses mondes propres s'interpénètrent, s'intriquent inextricablement.

De ces interpénétrations naissent des interférences qui, bon vent, mal vent, parfois s'harmonisent, parfois se heurtent.

L'Amour de la Vie n'est pas aveuglement à ces heurts, à ces oppositions, à ces chocs, à ces conflits entre les vies et leurs mondes. Tout au contraire, ainsi que Héraclite le disait, la guerre (*polémos*) est le ferment de la Vie.

C'est ici que surgit l'idée de l'éthique – et non celle de la morale qui n'est qu'une convention collective comportementale établissant des normes appelées « valeurs », mais qui ne valent rien, puisqu'arbitraires et

artificielles. L'éthique surgit lorsque la question se pose : comment me comporter (*éthos* en grec) de façon à ce que, dans toutes les situations, dans toutes les circonstances, l'opposition des vies et des mondes puisse s'éviter et que, si elle appert, l'éventuelle opposition des vies et des mondes se résolve dialectiquement par le haut ?

Il ne s'agit pas d'édicter des normes, des lois, des règles, des codes ; il s'agit de développer un état d'esprit et un art de vivre qui cultivent la bienveillance, la fécondité et la paix.

La Présence du Corps...

Le paradigme chrétien a jeté l'opprobre sur le Corps, maléfique machinerie lubrique, libidineuse et gourmande, engluée de vile matière, prison de l'Âme qui aimerait tant s'en échapper afin de rejoindre le céleste paradis édénique où ne siègent que le Dieu personnel, entouré des anges et des saints, purs esprits enfin débarrassés de la pesante et poisseuse matérialité.

Jetons à présent l'opprobre sur ce paradigme chrétien et réhabilitons ce Corps précieux sans lequel rien d'autre n'existerait : ni Cœur, ni Esprit, ni Âme ! Le Corps est le lieu de la Vie. La matérialité est le support de la Vie, de toute vie. Il n'y a pas de vie sans matière (même si la biologie ne se réduit pas à la seule mécanique matérielle des chimistes). Le Corps est une merveille. Il offre tous les plaisirs, des plus doux aux plus ébouriffants. Mais qui s'en préoccupe ? Qui regarde sa main et s'extasie de la fine complexité de ses tendons, os, muscles et nerfs, de son habileté à saisir de si petites choses, à courir sur un clavier ou un manche de guitare, à tenir un stylographe et à tracer des lettres, des mots, des poèmes ? Qui pense à ses yeux lorsqu'il regarde et voit ? Qui voit que ses yeux sont un miracle ? Qui prend conscience de sa rate, de son foie ou de ses boyaux chaque fois qu'un bon repas s'y transforme en chyme et en chyle pour devenir, ensuite, soi ? Faut-il continuer la liste de ces questions ? Non, car leur réponse est quasi uniment négative.

Pourtant, il est impérieux de redevenir présent à son propre Corps puisqu'il est le siège de notre propre vie. Il est notre lieu. Il est notre

enveloppe, notre foyer, notre patrie. La présence au Corps doit se substituer à cette absence au Corps que les pudibonderies chrétiennes avaient imposée.

Et non seulement faut-il cultiver la présence au Corps, mais aussi la présence à tout : être présent au Présent, à la présence de la Vie, du Réel, du Divin à chaque instant. Regardons-nous vivre (mais est-ce cela « vivre » ?), toujours soucieux, toujours préoccupés, toujours anxieux, obsédés que nous sommes par l'atteinte de nos objectifs, habités par le phantasme de nos performances, obnubilés par les projections de nos projets. Nous « vivons » perpétuellement dans le futur, dans notre futur fantasmé. Nous « vivons » tellement dans ce qui sera ou, plutôt, dans ce qui devrait être, dans ce qu'il nous plairait qui soit, dans ce que nous voudrions qui soit, que nous sommes continuellement absents au Présent, aveugles au Présent, fermés à la présence du Présent. Et nous passons à côté du Réel. Et nous passons à côté de la Vie. Et nous manquons le Divin.

Terrible malédiction que celle des hommes : ils ont tellement peur du Réel au présent qu'ils fuient et se réfugient dans ces phantasmes illusoire et imaginaires qu'ils appellent leurs « projets », mais qui ne sont que leurs projections, leurs projections cinématographiques, leur cinéma intérieur.

La grande Santé...

L'Amour de la Vie par le Corps ouvre, toutes grandes, les portes de la grande Santé, ainsi que Nietzsche l'appelait. Car être sain, c'est vivre en parfaite harmonie avec la Vie, avec la Vie la plus vivace, la plus tonique, la plus fougueuse, la plus pétulante.

La grande Santé, c'est cette vitalité, cette vivacité, cette tonicité, cette fougue et cette pétulance même. Et cette grande Santé porte un nom : l'enthousiasme !

Être enthousiaste, c'est être habité, en tout, pour tout, d'une vitalité débordante.

Être enthousiaste, selon l'étymologie grecque, c'est vivre « dans le souffle des dieux ». De quelle plus jolie métaphore pourrions-nous rêver ?

Bien sûr, la grande Santé passe aussi par la santé du Corps, au sens le plus physiologique du terme : la santé des organes, la santé biologique et psychique. Mais au-delà de cette santé médicale, c'est de santé globale qu'il s'agit : celle des modes de vie, dans la simplicité, la frugalité, la sobriété, couché et levé avec les poules ; celle de la discipline de vie, dans ce que l'on mange et boit, dans le comment l'on dort, dans ce que l'on fait, surtout, avec zèle, patience, sérieux, virtuosité, perfection ; celle des choix relationnels avec les autres, avec modestie, parcimonie, pudeur, humilité, respect, bienveillance.

C'est aussi tout cela, la grande Santé.



L'Amour de la Nature par l'Esthétique et la Reliance du Cœur, en vue de la grande Beauté

L'Amour de la Nature...

Bien sûr, l'Amour de la Nature passe aussi par les petits oiseaux et les jolies fleurs. Mais il serait bien réducteur de le ramener à cette seule mièvrerie vaguement écologique. La Nature, rappelons-le, étymologiquement, c'est « ce qui est en train de naître », de surgir, de jaillir : c'est la Vie du Réel, c'est le processus cosmique en marche, c'est ce qui naît partout, tout le temps.

Aimer la Nature, c'est inscrire sa propre vie dans ce mouvement, dans cette progression, dans ce vaste flux de matières et de formes, d'énergie et de néguentropie, pour parler « physicien ».

Au-delà du sentimentalisme des oiselles et fleurettes, l'Amour de la Nature est, avant tout, une exigence : celle de se mettre soi et de mettre l'homme en général à sa juste place dans le concert de la Nature. C'est comprendre, une bonne fois pour toutes, que la Nature n'est pas au

service de l'homme (comme réservoir que l'on a cru longtemps infini, de ressources impunément exploitables), mais que, tout au contraire, c'est l'homme qui doit être au service de la Nature !

« (...) et il le placera [l'humain] dans le Jardin d'Éden **pour le servir et pour le garder** » (Gen.:2;15). Le Jardin d'Éden, c'est la Nature tout entière. Et la mission de l'homme est de la servir et de la garder (au sens de « protéger » comme un gardien le ferait).

L'Amour de la Nature en actes se déploie comme ce service et comme ce gardiennage. L'homme, cet animal dénaturé, doit retrouver sa juste place dans la Nature, il doit retrouver ce qu'Aristote appelait son « lieu naturel ». Il s'agit, bien sûr, de cultiver un respect strict et rigoureux pour la Nature et tout ce qu'elle contient ou suscite. Mais cela ne suffit guère. Ce n'est que le versant passif de l'affaire. Sur le versant actif, le service de la Nature est de lui faciliter les voies de son accomplissement, de son déploiement, de sa prolifération, de ses transmutations. Il s'agit d'obstétrique, en somme, il s'agit d'assister la Nature à accoucher d'elle-même. Bref, il s'agit de renverser totalement la logique du rapport de l'homme à la Nature. Cette inversion (vitale !) consiste à passer d'une logique d'exploitation et d'appauvrissement (quantitatif et qualitatif) de la Nature à une logique de frugalité et d'enrichissement de la Nature. À l'uniformisation, préférer la diversification ; à la simplification, préférer la complexification ; à la massification, préférer la fragmentation ; à la mécanisation, préférer l'harmonisation, etc.

L'homme doit tuer pour manger et vivre, c'est un fait. Et les belles âmes qui prônent un végétalisme très « tendance » se trompent : primo, manger une laitue, c'est autant tuer que manger un agneau et secundo, la viande est indispensable à l'organisme, surtout en âge de croissance. Mais il est vrai, radicalement, que notre régime moderne et occidental est beaucoup trop carné : notre consommation de viande devrait, probablement, être divisée par un facteur entre cinq et dix.

Mais outre ces discussions diététiques – qui ont leur importance que je ne néglige nullement –, le fond du problème est ailleurs. Puisqu'il faut tuer pour vivre, tuons le moins possible, tuons le plus respectueusement possible, le plus doucement possible, le plus dignement possible.

Et surtout, surtout, ne rien gaspiller. Lorsque nous prenons l'énorme responsabilité de tuer ou de faire tuer (anonymement, dans l'obscurité d'un abattoir glauque) un animal ou un végétal pour nous en nourrir, nous devons apprendre à sacraliser cette vie offerte à notre survie. Les Amérindiens, dit-on, après avoir tué un gibier, priaient autour de la carcasse et remerciaient, au nom de toute la tribu, l'animal pour l'offrande de sa vie. Plus près de nous, en Amérique du Nord surtout, il est encore de coutume, dans bien des foyers, de rendre les « grâces » avant le repas : mais ce n'est pas Dieu qu'il faut remercier et bénir, c'est l'animal et le végétal qui gisent dans les assiettes.

L'Esthétique...

On l'a dit : la Nature est la source du sentiment esthétique. C'est le spectacle des magnificences de la Nature qui est à l'origine du concept du Beau. Depuis que l'art, à la Renaissance, a été arbitrairement séparé de la science, l'art n'est plus l'art de l'artisan, mais bien l'art de l'artiste. L'art n'est plus dans la virtuosité, mais dans l'originalité. L'art n'est plus une technique, il est un délire. L'art aussi, comme l'homme moderne, s'est dénaturé. Et cette dénaturation, de l'un comme de l'autre, est une dégénérescence qui atteint, depuis une cinquantaine d'années, ses sommets d'absurdité (soutenue par un marché de l'art d'autant plus spéculatif que les œuvres ne sont plus là pour être admirées – elles ne sont en rien admirables, d'ailleurs –, mais seulement là pour faire de l'audience). Bref...

L'Esthétique a pour mission d'embellir la Vie. Elle n'est pas une doctrine d'école. Elle n'est pas une théorie de l'art. Elle n'est pas un concept académique. Elle est un art : un art de vivre, un art de vivre sa vie et d'en faire une œuvre d'art, un art de vivre qui, en tout, cherche l'embellissement. Les plus vieux ustensiles utilitaires, retrouvés du fond des âges, sont presque toujours ornés d'une frise, d'un dessin, d'un motif, d'une figure. Embellir le quotidien : voilà la logique de ces ornements. Faire de l'usage de l'ustensile un moment d'émotion, un moment de ravissement.

J'ai, pour ma part, un sens de l'esthétique du quotidien très aiguisé. Je déteste les arts « décoratifs », ces œuvres pendues aux murs ou posées sur des guéridons, qui ne servent à rien. Qui ne sont là que pour faire joli. Je préfère, ô combien, le sens esthétique du zen japonais. Une esthétique de la sobriété radicale, du dépouillement absolu. N'existent, dans un intérieur, que des objets strictement nécessaires, mais fabriqués ou choisis avec soin, faits à la main, toujours, imparfaits dans leur façon parce que ce sont ces imperfections délicieuses qui les rendent uniques. Guerre à l'uniformité, au « lisse », au manufacturé, à l'usiné, au robotisé. Oser le fait main, le fait maison, le sur-mesure. Rendre l'art aux artisans et évacuer les « artistes ». Évacuer l'inutile et sublimer l'utile. Aimer, admirer et respecter la virtuosité, non pour la virtuosité même, mais lorsque cette virtuosité est tellement maîtrisée qu'elle ressemble à de la facilité, à de la naturalité, par la frugalité du geste. Le sens de l'adéquation minimaliste, voilà ma définition de l'esthétique du quotidien.

La Reliance du Cœur...

Amour. Nature. Esthétique. Beauté. Voilà tout le territoire du Cœur. Mais le Cœur n'est pas le cœur, n'est pas cette magnifique pompe à sang qui bat dans les poitrines de beaucoup de ce qui vit. Le Cœur est un organe subtil, logé quelque part du côté du mental et qui ressent sans percevoir ni concevoir, sans penser. Le Cœur ne connaît que les émotions. Il est en prise directe sur ce qui l'entoure et il ressent les choses, plus qu'il ne les voit ou entend ou goûte ou touche ou hume. Le Cœur a ses mystères que la raison ne connaît pas. La faculté du Cœur, c'est sa sensibilité : il y a ceux qui ressentent intensément, et il y a ceux qui ne ressentent rien, ou peu. La sensibilité n'est pas sensiblerie. Elle est une reliance : aigüe, fine, subtile, volatile, éphémère, évanescence.

Reliance : voilà le mot magique... La Reliance vient du Cœur et de sa sensibilité aux choses et aux êtres, aux idées et à leur poésie. La Reliance est cette vertu précieuse et mystérieuse qui fait que l'on parvient à dépasser sa vie à soi pour vivre de la vie de l'autre, quel que soit cet autre, humain ou non-humain. Empathie. Syntonie. Sympathie.

Fraternité. Tous ces mots-concepts me conviennent, mais la Reliance les dépasse tous. Être relié, c'est être en phase, en communion, en synchronicité avec l'autre, c'est ressentir ce qu'il ressent, c'est comprendre, au plus profond de ses propres tripes à soi, ce que ses tripes à lui lui disent : peur, inquiétude, joie, ravissement, attente, espoir...

Et lorsque cet autre devient l'Autre, le tout-autre, alors cette Reliance devient mystique, devient prière (du latin *prior* : ce qui est prioritaire, ce qui est premier, ce qui est antérieur).

L'autre nom que, parfois, l'on donne à la Reliance est « intuition ». Encore une fois, l'idée est juste mais insuffisante : l'intuition est une des formes de la Reliance. L'intuition, c'est savoir que l'on sait sans savoir comment on sait. On sait, c'est tout. L'intuition engendre de la connaissance, non rationnelle (mais pas irrationnelle pour autant). Elle joue un rôle primordial dans les processus de la découverte, notamment scientifique. Elle relie au Réel par-delà les sens, au-delà des concepts et des théories. Elle met « en phase » la pensée qui cherche et la réalité recherchée.

La grande Beauté...

La Beauté n'est ni jolie, ni originalité.

Qu'est-ce que le Beau ? Question immense que la philosophie, depuis longtemps, s'éreinte à rencontrer, mais sans grand succès. Tous les grands philosophes s'y sont cassé les dents : Kant, Hegel, Schopenhauer... et tant d'autres. Tous ont voulu rationaliser cette non-rationalité absolue qu'est le sentiment du Beau. Le Beau n'est pas rationalisable. Le Beau n'est pas raisonnable.

La Beauté ne se définit pas. Elle n'est pas un objet. Elle n'est pas un concept. Elle est un processus !

Plutôt que de parler de la Beauté, comme fait supposé accompli, il faudrait parler d'embellissement. Il ne s'agit pas de faire du Beau, mais de rendre plus beau. De rendre tout plus beau, tout ce que l'on porte en soi, tout ce que l'on côtoie autour de soi.

Et qu'est-ce qu'embellir sinon accomplir, sinon pousser vers son accomplissement ?

Est beau ce qui est accompli, dans sa plénitude. Et comme jamais rien n'est réellement accompli (tout accomplissement s'ouvre, invariablement, sur de nouveaux accomplissables), la Beauté achevée n'existe pas, n'existera jamais. Et l'embellissement du monde, de notre monde à chacun, est une démarche sans fin, un processus joyeux et jubilatoire, quotidien, perpétuel.



L'Amour du Réel par la Métaphysique et l'Intelligence de l'Esprit, en vue de la grande Vérité

L'Amour du Réel...

L'Amour du Réel, au plus profond, est l'exact opposé de l'idéalisme. Il est le réalisme dans son sens le plus métaphysique. Il est l'*Amor fati* de Nietzsche : l'Amour jubilatoire de ce qui est réellement, tel qu'il est et tel qu'il va.

Il part de cette idée forte – mais si peu en vogue – que les souffrances de l'homme ne viennent pas du Réel, mais de son refus du Réel, de son combat contre le Réel, au nom de l'idéal, au nom du « ce serait mieux si... ». Non ! Ce ne serait pas mieux si... Rien ne peut être mieux que le Réel tel qu'il est, puisqu'il n'y a pas d'autre Réel que ce qui est. C'est en nous que sont le Mal et la souffrance qui l'accompagne ; pas en lui.

Et les objections de pleuvir : il n'y aurait pas mieux que cet enfant joyeux et rieur fauché par un chauffard ? Il n'y aurait pas mieux que cet autre enfant aux yeux exorbités et au ventre gonflé qui meurt de faim ? Il n'y aurait pas mieux qu'Auschwitz, parangon de l'horreur industrialisée ?

Trois objections classiques qui ont, entre elles, un point commun : ce n'est pas le Réel qui est en cause, mais encore et toujours le refus du Réel par l'homme, refus qui le fait vouloir aller plus vite que le temps,

refus qui le fait désertifier et dessécher la Nature à force de la piller sans vergogne, refus qui le fait exterminer ceux qui disent oui au Réel et qui disent non à ses délires idéologiques pour changer le monde et le rendre arien ou égalitaire ou monétarisé.

Aimer le Réel, c'est l'accepter et l'assumer. C'est partir de l'idée que le Réel contient tout ce dont nous avons besoin pour nous accomplir, et que c'est à nous de l'y chercher, de l'y découvrir. Cela signifie donc que plutôt que de rêver à un monde qui n'existe pas et n'existera jamais, il vaut mieux s'intéresser au monde tel qu'il est, si riche de toutes les opportunités dont nous avons besoin pour notre accomplissement.

En un mot : apprendre à être présent au monde tel qu'il est, être présent au Réel tel qu'il va. S'inscrire totalement, profondément, dans le flux du Réel en marche.

Osons une métaphore...

Le Réel est un océan infini, éternel et vivant.

Mais la froideur rationnelle de notre esprit en gèle la surface à notre insu et fige peu à peu l'apparence des objets. Nous commençons à croire en la réalité des apparences que notre esprit s'est lui-même forgées. Ainsi se solidifie progressivement une banquise entre notre esprit et le Réel. Nous vivons sur la banquise des apparences. Et nous avons perdu tout contact avec l'océan réel qui vit sous cette illusoire et artificielle banquise.

Mais cette banquise n'est pas le réel ; elle est le pur produit de la froideur rationnelle de nos esprits.

Pour une raison obscure que l'on nomme hasard ou grâce ou choc, certains prennent conscience que la banquise des apparences n'est pas l'océan du Réel. Et la soif spirituelle et mystique leur vient, qui les brûle de rejoindre l'océan, et d'y plonger, et d'y vivre pleinement.

Leur vient alors l'impérieux besoin de briser la glace, de creuser un trou de pêche dans la banquise et de toucher enfin l'océan vivant qui est dessous. Comment faire ? Où creuser ?

Comment creuser ? Avec la pioche de l'intuition. Il faut donc apprendre à manier la pioche avec soin et précision, sans fatigue et sans blessure. Trouver un maître, donc, qui enseignera ce maniement délicat.

Il en est de nombreux, dans les monastères, dans les ermitages, dans les livres, dans les fraternités... et aussi à l'intérieur de soi.

Où creuser ? Là où la glace est la plus friable, là où la joie ardente est présente, là où la sensibilité du cœur la rend plus transparente.

Le creusement est long, si long, et si pénible, tant la glace de la banquise est épaisse et dure. Patience. Persévérance. La sueur aussi fait fondre la glace. Peu à peu.

Et voilà le trou de pêche achevé. Bien vite, cependant, il se referme, il se ressoude, il cicatrise. La glace gagne. Il faut encore recommencer. Il faudra toujours recommencer, sauf à abandonner la banquise et à vivre pleinement dans l'océan.

Voilà l'eau. Il faut plonger. Il faut se mettre à nu et plonger d'un coup, sans faillir, sans douter, sans fléchir. Plongeon. Choc. Délice. Délectation. Plénitude. Lumière. Douceur.

Là, plus de vents qui coupent les visages et gercent les mains, plus de pluies qui trempent les os et brouillent les yeux, plus de crevasses qui tranchent les pieds nus. Là, plus de pesanteur.

Mais l'air manque. Il faut remonter, retrouver le trou de pêche et respirer. Retour. La tête à l'air de la banquise des apparences et le corps dans l'eau du Réel.

Reprendre souffle et replonger. Plus loin. Plus profond.

Au fil des temps, l'apnée devient chaque jour plus longue. La jouissance du Réel se prolonge de plus en plus. Mais l'air, toujours, finit par manquer : le Moi est une apparence qui suffoque loin des apparences. Et chaque fois, le retour vers le monde des manchots, vers la banquise de l'apparence, devient plus pénible, plus triste, plus rageur.

Mais un jour, tout change. L'eau du réel devient respirable. Libération. Un homme-dauphin est né. Libéré de la banquise de toutes les apparences. L'air ne manque plus. Détachement total. Le lien ombilical est rompu. Le Moi est devenu pur lieu vide où la Vie se vit. Il a rejoint l'illimité.

La Métaphysique...

La métaphysique est le chemin de l'Esprit et de l'Intelligence vers la grande Vérité...

Le mot « métaphysique », souvent, fait un peu peur. La méta-physique est ce qui vient après la physique, dans le classement ancien des livres d'Aristote. Elle vient aussi après la physique parce qu'elle interroge la science sur ses propres fondements, sur ses propres hypothèses, sur ses propres attendus et présupposés. Car il n'y a pas, il n'y aura jamais de physique sans une métaphysique, souvent implicite, souvent cachée, souvent masquée, mais toujours bien là.

La métaphysique est en deçà de toutes les autres formes de connaissance. Elle vise la gnose, c'est-à-dire la connaissance intégrale de la réalité du Tout, le savoir absolu tel qu'en rêvait Hegel. Réciproquement, toutes les sciences ne sont que des déclinaisons particulières de la métaphysique qui les fonde et les alimente. Le mécanisme cartésien ou newtonien est incompréhensible si l'on ne voit pas que le pythagorisme (l'idéalisme mathématique) en est l'assise. On ne comprendra rien à la relativité d'Einstein et à ses réticences aux indéterminismes probabilistes des modèles quantiques si l'on ne voit pas le spinozisme radical qui l'irrigue.

Il n'est pas question, ici, d'écrire un traité de métaphysique. Il s'agit plus modestement d'indiquer que l'étude métaphysicienne est une voie royale pour atteindre la réalité du Réel. Une voie rigoureuse. Une voie conceptuelle et logique. Une voie rationnelle, même si elle se nourrit d'intuitions (donc de Reliances). Une voie souvent axiomatique, presque géométrique, avec des définitions, des postulats, des théorèmes, lemmes et scolies. Ce n'est pas par hasard que Spinoza, dans son immense traité de métaphysique qui s'intitule paradoxalement *L'Éthique*, a choisi cette forme *more geometrico*.

Au fond, bien qu'Aristote ait défini la métaphysique comme l'étude de l'Être en tant qu'Être, il serait plus judicieux de voir la métaphysique comme l'étude des fondements du Réel.

Qu'est-ce que le Réel ? Quelle est sa nature ? Quelle est sa structure ? Quelle est sa procédure ? Quelle place y tient l'homme ? Comment

l'homme peut-il appréhender le Réel ? Que peut-il en connaître ? Que peut-il en faire ? Que peut-il ou doit-il y faire ? Que peut-il y espérer ou en espérer ? Etc. Voilà pour les questions. Pour les réponses, c'est une tout autre histoire...

L'Intelligence de l'Esprit...

Le seul chemin que nous possédions pour atteindre le Réel passe par le « dedans » de notre Esprit.

Rappelons la définition large que je donne au concept d'intelligence : « L'intelligence, au sens le plus riche et le plus profond, est l'art de la reliance : reliance des savoirs pour en faire émerger des connaissances, reliance des données pour en faire émerger des idées, reliance des actes pour en faire émerger des œuvres, reliance des hommes pour en faire émerger des communautés, reliance des intentions pour en faire émerger des projets, reliance des comportements pour en faire émerger des valeurs. »

L'Esprit et l'Intelligence visent à connaître le Réel.

Mais qu'est-ce que la connaissance ?

Il y a la connaissance du « monde », c'est-à-dire la connaissance des objets et phénomènes extérieurs. Il y a la connaissance de « soi », c'est-à-dire la connaissance du sujet intérieur et des objets et phénomènes qui y fermentent. C'est entre ces deux pôles que la pensée occidentale a oscillé pendant trois millénaires. Mais, surtout, il y a la connaissance du projet qui englobe et transcende à la fois tous les objets et tous les sujets ; c'est ce troisième type de connaissance que la pensée classique a notamment négligée et qui nécessite l'usage de la méthode généalogique ou, plus généralement, des approches phylétiques.

La question n'est plus : quels sont ces objets, ces sujets et ces phénomènes qui les relie (interactions, interférences, forces) ? La question est devenue : de quel processus profond et sous-jacent tous ces objets, sujets et phénomènes sont-ils la manifestation ? Ou, plus précisément : quelle est la logique intime de ce processus ?

La grande quête de l'Intelligence de l'Esprit est la recherche de cette logique cosmique : pourquoi le réel est-il ce qu'il est, comme il est ? Quel est le moteur intime de son évolution, de son autocréation, de son auto-transformation ? Et ce moteur, nous l'avons désigné tout au long de ce livre : c'est le désir d'accomplissement.

L'intention enveloppe le processus. Tout processus est enveloppé par une intention qui lui est propre. Le processus répond à sa propre intention. Plus l'intention est précise, plus le processus est mécanique. Plus l'intention est riche, plus le processus est complexe.

La plus riche des toutes les intentions est celle d'accomplir en plénitude tous les accomplissables en soi et autour de soi.

Comprendre l'autre (ou soi), ce qu'il dit, ce qu'il fait, c'est comprendre ce qu'il veut, c'est comprendre son intention profonde (dont il n'a d'ailleurs peut-être pas conscience lui-même).

Comprendre : décrypter l'intention.

Et puisque l'intention enveloppe le processus, comprendre l'intention permet de comprendre la logique du processus, c'est-à-dire la stratégie de mise en œuvre des trois propensions inhérentes à tout processus.

C'est l'intention qui donne le sens, qui donne du sens, qu'il y ait ou non un but, une fin, une finalité.

L'intention se place dans le présent et oriente le présent vers un futur, alors que la finalité restreint le présent aux seuls possibles qui mènent au but fantasmé.

Par exemple : mettre en œuvre l'intention de trouver de la joie dans tout ce que je vais vivre aujourd'hui ouvre tous les possibles et rend attentif au réel tel qu'il est et va ; en revanche, travailler tout ce jour à atteindre tel but précis non seulement me rend aveugle aux opportunités réelles qui ne convergent pas avec ce but, mais ne me garantit nullement que ce but fixé soit atteignable et non une pure illusion.

Le fait d'avoir un but n'est pas incompatible avec le fait d'être animé d'une intention, mais l'intention doit alors primer, en toutes circonstances, sur le but : dès que le but poursuivi devient contradictoire avec l'intention, il doit être abandonné. L'intention doit envelopper le but (ou les buts successifs) et ne jamais lui (leur) être subordonnée.

La grande Vérité...

Rappelons que le problème de fond de l'Intelligence n'est pas : « Est-ce vrai ? », mais bien : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Rappelons-nous l'exemple de la proposition « Dieu existe ». Une telle proposition ne peut être vraie ou fausse. Elle peut, pour certains, être acceptable ou plausible selon le sens précis que l'on donnera aux mots « Dieu » et « exister ».

C'est cela, et cela seul, la grande Vérité. Une méta-vérité, en somme.

Une Vérité non du vrai, mais de la signification. Et au-delà, une Vérité qui ne se dit pas, mais qui se vit !

La logique aristotélicienne nous a induits en erreur puisqu'elle parle, à tout bout de champ, du vrai et du faux, du vrai qui est vrai (identité), du vrai qui n'est pas faux (non-contradiction) et du vrai ou faux (tiers-exclus). Et à force d'utiliser ces mots-là, on en finit par oublier que la logique n'est qu'un procédé mécanique (d'ailleurs discutable et discuté, cf. Wittgenstein, Whitehead, Russell, Frege, etc.) pour déduire du vrai à partir du vrai. Si la prémisse est vraie, alors on peut en tirer une kyrielle de propositions aussi vraies qu'elle. Mais la prémisse, elle, ne vient pas de la logique, n'est déduite de rien. Elle est seulement affirmée comme vraie et, face à elle, la logique ne peut plus rien.

C'est mon rêve depuis longtemps : réduire toutes les théories, toutes les doctrines, tous les systèmes de pensée à leurs postulats et négliger tout ce que la logique permet d'en tirer. Se livrer alors à une critique sans pitié de ces postulats mêmes afin de cerner, au plus près, leur plausibilité, leur fécondité et leur falsifiabilité.



L'Amour du Divin par la Mystique et la Résonance de l'Âme, en vue de la grande Unité

L'Amour du Divin...

Peut-on « aimer » Dieu ? Cette question a-t-elle un sens ? Comment un sentiment humain (l'Amour) pourrait-il rencontrer un concept qui dépasse infiniment tous les autres concepts au point que la seule approche qui resterait de Lui serait apophatique, c'est-à-dire négative (dire ce que Dieu n'est pas sans pouvoir dire ce qu'il est) ? Comment ferait-on pour aimer la négativité suprême ?

La formulation est assurément théologique, donc biaisée puisque la théologie prétend aborder rationnellement, avec les méthodes et concepts de la philosophie et de la métaphysique, l'au-delà de toute raison (Dieu est sa propre raison d'être, sans autre raison que son propre Devenir qui inclut tous les devenirs). On comprend vite qu'il y a là une forme d'imposture intellectuelle. Dieu ne se dit pas, il se vit. S'il s'agissait de dire Dieu, la métaphysique du Réel suffirait amplement. Quant à le contempler avec le Cœur, la contemplation de la Nature y suffit amplement puisqu'elle est ce manteau vivant qui en épouse, au plus près, les formes.

Non, pour donner un sens à l'idée d'Amour du Divin, la seule voie est celle de la Mystique.

Et avec la Mystique, l'Amour du Divin échappe au sentiment, au sentimentalisme. Longtemps, l'idée de l'Amour du Divin m'a parue incongrue, absconse, abusive. Elle ne l'est plus. Elle ne l'est plus dès lors que l'on comprend que l'Amour n'est pas un sentiment, n'est pas un ressenti, mais une Volonté et un Désir.

Derrière les mots « Amour du Divin », il y a la formulation non pas d'un état donné, mais bien d'une quête à entreprendre.

La Torah demande d'aimer Dieu. Notamment, dans ce verset du Deutéronome (Deut.:6;4-9) qui est devenu la profession de foi juive : « Écoute Israël, l'YHWH de nos Elohim, YHWH est Un. Et tu aimeras le YHWH de tes Elohim dans toute ton âme, dans tout ton cœur et dans toute ta force. »

On notera le passage du « nous » collectif qui parle de l'unité, au « tu » personnel qui parle d'Amour...

On remarquera, aussi, que cette profession de foi inclut, tout à la fois, une affirmation polythéisme (le YHWH des Elohim) et une affirmation moniste (YHWH est Un), sans nulle trace de monothéisme. Bref...

La Torah enjoint d'aimer Dieu, mais, bien plus souvent, elle ordonne de le craindre. Cette crainte n'est pas, comme on l'a trop dit, une peur d'un Dieu irascible et jaloux, maître sévère et terrible qui attend soumission et obéissance. Non, la crainte n'est pas la peur. La crainte traduit plutôt un sentiment de petitesse, d'humilité, de conscience profonde d'un écart infini entre le plan humain et le plan divin. Et c'est précisément cet écart que l'Amour mystique, en tant que Volonté et Désir, entend combler.

Aimer le Divin, on le sait, on l'a déjà bien vu, passe par l'Amour de la Vie, de la Vie globale, holistique, totale de tout ce qui vit, de tout ce qui existe, comme dans une immense fête hylozoïste et stoïcienne. Cela passe aussi par l'Amour de la Nature que l'on contemple, que l'on respecte, qui nous émerveille, par l'Amour de la Nature et de tout ce qu'elle contient, de tout ce qui y germe, de tout ce qui y naît et meurt, de tous ces tourbillons spineurs, atomiques, solaires ou galactiques. Cela passe enfin par l'Amour du Réel, tel qu'il est et tel qu'il va, selon l'expression consacrée, l'Amour du Réel tel qu'on l'approche par la métaphysique et la physique, dans le refus obstiné et vital de tous les idéaux, de tous les idéalismes. Ainsi, le Corps, le Cœur et l'Esprit ont eu leur part. Mais il reste la quatrième voie : celle de l'Âme, celle de l'Amour du Divin par l'Âme, celle de la Mystique, autrement dit.

La Mystique...

Mystique... Voilà bien un mot qui fait peur. Mais pourquoi donc ? Parce que la Théologie hait la Mystique et que la théologie a imposé, en nos contrées, sa terreur et sa fêrule, jusqu'à provoquer des réflexes ataviques, même chez les plus incroyants parmi nous.

La Mystique est dangereuse pour le théologien parce que la Mystique est libre et incontrôlable. Elle parle à Dieu, directement, sans intermédiaire, sans clergé interposé, sans rites ni dogmes. Le mystique authentique, comme le sage accompli, est au-dessus de tout ce qui est et reste de l'ordre de l'humain : ses lois, ses doctrines, ses dogmes, ses concepts, ses théories, ses totems et tabous, ses mots mêmes.

La Mystique dépasse tous les clivages, notamment religieux – ce que détestent les théologiens, cela va de soi. L'idée même d'une religion particulière perd tout sens. Comme aimait à le répéter mon maître : toutes les rivières aboutissent au même océan. Les religieux cultivent leur rivière ; le mystique nage en plein océan. Ils ne parlent pas du même monde, du même Dieu. Les rivières sont multiples, mais le Divin, au-delà de Dieu et des dieux¹, est Un. Comme dans la profession de foi juive évoquée plus haut.

Le théologien croit et, quand il dit qu'il croit, il croit qu'il détient la « Vérité ». Le mystique, lui, ne croit pas : il sait ; il ne détient pas la Vérité, il la vit sans la connaître – car connaître n'a plus de sens : la gnose est un au-delà de toute connaissance. Connaître, ce n'est que connaître par l'Esprit. Mais le mystique, lui, vit la connaissance intégrale (le « savoir absolu » de Hegel, la gnose des anciens), par son Corps, son Cœur, son Esprit et son Âme. Il est la Connaissance, il est la Gnose ; il vit Dieu ! Quel besoin alors de le connaître, au sens théologien ? Il n'y a rien à connaître, il n'y a rien à dire : il y a à vivre ! Et le mystique authentique vit ; il ne fait que vivre, mais il vit la Vie et pas seulement sa vie personnelle, il vit la Nature et pas seulement sa nature humaine, il vit le Réel et pas seulement sa réalité mondaine.

Les mystiques, surtout dans l'Occident chrétien et dans l'Orient musulman, ne sont pas bien vus : L'Inquisition (rebaptisée « Congrégation pour la Sainte Doctrine de la Foi ») a condamné Maître Eckhart, Giordano Bruno et tant d'autres jusqu'à Pierre Teilhard de Chardin. Le Soufisme musulman est harcelé et persécuté par les autorités cléricales de l'Islam exotérique : Ibn Arabi, Rûmi ou Omar Khayyâm ne

1 C'est le titre d'un de mes livres : *Le Sens du Divin - Au-delà de Dieu et des dieux*, Oxus, 2011.

sont guère en odeur de sainteté, surtout dans la mouvance de l'intégrisme littéraliste wahhabite et salafiste. Le monothéisme, parce qu'il est dualiste (le Vrai et le Faux, le Bien et le Mal) et idéaliste, supporte mal, à ses portes ou en son sein, ces monismes mystiques qui identifient Dieu avec le Réel, avec la Nature (le procès en panthéisme est permanent, comme l'a douloureusement vécu Spinoza), avec la Vie (puisque pour toute théologie monothéiste, la vraie vie est dans la mort, après la Vie).

Depuis la fin de l'orthodoxie sadducéenne et l'extinction du lévitisme au profit de pharisaïsme et du talmudisme, le Judaïsme a vu, au fil des siècles, une opposition, douce et intelligente mais réelle, s'installer entre rabbinisme (exotérisme halakhique) et kabbalisme (ésotérisme haggadique). Les grandes traditions spirituelles de l'Orient plus lointain, surtout le védantisme indien et le taoïsme chinois, ne connaissent pas cette opposition entre théologie et mystique pour la bonne et simple raison que la théologie n'y existe pas et que toutes les voies vers le Divin sont ouvertes et bénies.

Profitons-en pour couper les ailes à un vilain canard : la confusion fréquente entre Mystique et mysticisme. Face à la Mystique qui est cette plongée directe et globale dans le Divin au-delà et bien au-dessus de toutes les religions et doctrines et théologies, le mysticisme s'inscrit, tout au contraire, au sein d'une religion bien déterminée, dont il pousse les dogmes et les ascétismes à leur paroxysme. Pour reprendre ma métaphore, si la Mystique nage en plein océan et si les religions rament chacune sur leur rivière, les mysticismes qui leur sont attachés plongent en apnée dans les tourbillons les plus violents, les plus profonds et les plus dangereux de ces rivières.

Si la démarche d'un Maître Eckhart et des autres mystiques rhénans relève, sans conteste – et le Vatican ne s'y est pas trompé – de la Mystique la plus élevée, les macérations d'une Thérèse de Lisieux, d'une Bernadette Soubirous, d'un curé d'Ars ou d'un padre Pio relèvent du mysticisme catholique dans ce qu'il a de plus morbide. Le Vatican ne s'y est d'ailleurs pas non plus trompé dans la mesure où tous ont été béatifiés ou canonisés.

La Mystique vole haut au-dessus de toutes les religions alors que le mysticisme sombre dans les ténèbres les plus profondes d'une religion. Afin de ne pas alimenter la confusion entre ces deux démarches anti-thétiques, il convient de n'appeler « un mystique » que celui qui pratique la Mystique la plus haute, et d'appeler plutôt « un illuminé » celui qui relève d'un mysticisme religieux parfois délirant.

La Résonance de l'Âme...

Le concept de « résonance » vient de la physique. On dit que deux systèmes oscillants ou vibrants entrent en résonance lorsque leurs fréquences d'oscillation ou de vibration sont accordées entre elles et interfèrent, parfois en s'amplifiant mutuellement. C'est le cas, notamment, lorsque la cadence du marcher au pas d'une troupe militaire entre en résonance avec les fréquences propres d'un pont et en vient à faire osciller celui-ci de plus en plus fort, jusqu'à effondrement (d'ailleurs, une règle militaire impose de « casser la cadence » avant de marcher sur un pont).

On connaît d'autres exemples moins belliqueux : lorsqu'on chante une note assez fort près d'un piano et qu'on la tient, on entend distinctement, comme en écho, vibrer les cordes du piano dont les fréquences propres sont en harmonie avec la note du chanteur. Le son si particulier et si prégnant du sitar indien vient aussi d'un phénomène similaire où les cordes que l'on pince et qui sont au-dessus font vibrer, par résonance, les cordes fixes et passives qui sont en dessous.

Les phénomènes de résonance ne touchent pas que les systèmes matériels et physiques. Le concept s'étend assez naturellement à tout ce qui est assimilé, même poétiquement, à une vibration. Et l'Amour fait partie du lot puisqu'il fait « vibrer en accord » deux êtres.

L'intuition est une forme de résonance entre la conscience du « dedans » et le monde du « dehors ». Pour le dire autrement, et en reconnaissant pertinemment le caractère simplifiant et réducteur du propos, le cerveau gauche est celui des séquences et le cerveau droit est celui des résonances.

Accorder sa vie au quotidien revient, en somme, à faire résonner entre eux le « dedans » de soi et le « dehors » de soi. Il s'agit d'une mise en harmonie plus que d'une mise en phase. Il ne s'agit pas de soumission, mais d'harmonisation, comme les techniques de contrepoint enseignent à harmoniser deux mélodies parallèles tout en préservant leur originalité propre.

Mais il s'agit ici de Résonances d'un autre niveau : de Résonance de l'Âme, de Résonance entre ce qui anime le « dedans » de soi (son désir ardent d'accomplissement de soi) et ce qui anime le Tout, c'est-à-dire ce qui unit, englobe et transcende le « dedans » et le « dehors » et qui, lui aussi, est animé de l'Intention cosmique de l'Accomplissement de tous les accomplissables féconds, fertiles, créateurs, constructeurs.

En posant ainsi le problème, on comprend vite que la condition préalable à toute tentative de Résonance est l'établissement d'une Reliance. De façon elliptique, on pourrait dire ceci : en matière de Spiritualité, le Cœur précède l'Âme, l'Amour du Cœur doit précéder l'Amour de l'Âme, l'Amour de la Nature doit précéder l'Amour du Divin.

La grande Unité...

Toute quête mystique débouche sur l'Un, vers cette unité transcendante qui englobe tout.

L'Un grec que l'on trouve chez Xénophane (disciple d'Anaximandre et de son *Apeiron* illimité et inconditionné, condisciple de Pythagore, père de l'idéalisme mathématique, et d'Anaximène, lui-même maître d'Anaxagore (le Nous, l'Intelligence, comme fondement cosmique), et maître de Parménide, père des métaphysiques de l'Être) et chez Plotin.

L'Un hébreu qui forme la clé de voûte de la profession de foi juive : « YHWH est Un. »

L'Un indien exprimé par le principe du Brahma et incarné dans le dieu Brahman.

L'Un chinois symbolisé par le Tao, le flux cosmique qui unit tout, qui porte tout, qui anime tout.

Ces quatre mouvances citées forment les grandes spiritualités originelles de l'humanité ; toutes les autres traditions en découlent par dissidence, comme le Christianisme et l'Islam de la rencontre entre Hellénisme et Judaïsme, comme le Bouddhisme en révolte contre l'Hindouisme, ou comme le Confucianisme comme réaction au Taoïsme.

Mais toutes, au plus profond de leurs assises, reposent sur une Mystique de l'Unité, sur un monisme métaphysique ; sur une hénologie radicale. Les dérives dualistes (comme les monothéismes) sont des phénomènes plus tardifs (que ne connaissent presque pas ni les doctrines hindoues, ni les écoles chinoises).

C'est un grand défi de notre époque, d'ailleurs, de retrouver le chemin vers ce monisme fondateur, au-delà des dualismes, idéalismes et monothéismes qui l'ont dévoyé. L'avenir spirituel de l'humanité se place sous la couronne du monisme, c'est-à-dire du panenthéisme ou du panthéisme, c'est-à-dire, encore, du naturalisme (par exclusion de tout surnaturel), du paganisme (contre tout monothéisme et contre l'idée anthropomorphe et puérile du Dieu personnel) et du réalisme (contre tous les idéalismes et par Amour du Réel-Divin).



Final

Il est temps de presque conclure. Après ceci, il y aura encore un après-épilogue, qui, en suite aux desserts, servira de pousse-café spiritueux...

La Shoulamit n'est pas (encore) l'Amante.

Shlomoh n'est pas l'Aimé.

Un quaternaire, donc, agencé autour du Chœur des filles de Jérusalem.

Le Cantique des cantiques narre une rencontre. Il narre cette rencontre, si juvénile, si naïve, si innocente, si fraîche, entre cette bergère

basanée et magnifique, et ce bel aristocrate séducteur. Rencontre si pleine d'érotisme, mais si platonique à la fois.

Histoire d'une quête, de la quête de l'Amour et de l'Aimé.

La Shoulamit deviendra « vraiment » l'Amante au bout de sa quête initiatique, lorsqu'elle aura trouvé l'Amour incarné dans l'Aimé. Quant à Shlomoh, que deviendra-t-il ? Restera-t-il ce roi de Jérusalem prisonnier de son luxe, de ses courtisans, de ses gardes, de ses épouses et concubines, filles de Jérusalem ? Ou réussira-t-il à s'évader de cette prison dorée pour suivre le dernier conseil que lui donne la Shoulamit avant de repartir vers sa vigne qui est devant elle ? Elle lui crie : « Fuis mon amour ! »

Mais fuira-t-il ? Si le Shlomoh du Cantique est bien le Salomon de l'Histoire, il ne fuira pas. Il construira un Temple de pierre qui n'est plus la Tente de la Rencontre telle qu'ordonnée (dans les deux sens de ce terme) par YHWH et qui contrevient à l'interdiction de tailler la pierre. Ensuite, il sombrera dans la luxure et l'idolâtrie. Le royaume d'Israël ne s'en remettra pas ; il éclatera en deux parties ennemies (la Judée au sud et Israël au nord) dont la moitié septentrionale disparaîtra avec les dix tribus qui la composaient, et dont la moitié méridionale sera traînée en exil à Babylone. On connaît la suite...

Mais revenons à cette structure quaternaire de notre belle Shoulamit en quête d'Amour et qui n'est pas encore l'Amante, et de notre séduisant Shlomoh qui ne deviendra pas l'Aimé.

Les personnages, maintenant, peuvent prendre leur dimension spirituelle et symbolique.

La Shoulamit ? Le Cœur. L'Esthétique et la grande Beauté de la Nature.

Shlomoh ? Le Corps. L'Éthique (dont Shlomoh, ce me semble, incarne l'antithèse) et la grande Santé de la Vie.

L'Aimé ? L'Esprit. La Métaphysique et la grande Vérité du Réel.

L'Amante ? L'Âme. La Mystique et la grande Unité du Divin.

L'Amour ? La Quête.

Tout cela, tous ces personnages vivent en chacun de nous, au plus profond de nous.

Et l'on sent poindre une bipolarité « temporellement orientée » dans le quaternaire spirituel : la précédence du Corps sur l'Esprit et, parallèlement, la précédence du Cœur sur l'Âme. La grande Santé précède la grande Vérité (*mens sana in corpore sano*) et la grande Beauté précède la grande Unité (l'Unité est la source de la Beauté). L'Éthique précède la Métaphysique et l'Esthétique précède la Mystique : il faut avoir bien pensé le Bien avant de bien penser le Vrai, et il faut avoir bien ressenti le Beau avant de bien ressentir le Sacré.

Ou encore : Le tandem Corps-Esprit et le duo Cœur-Âme forment les deux faces de la médaille de la démarche spirituelle : l'un sans l'autre rend boiteux, infirme, caduc.

Et l'on voit aussi, en filigrane, poindre les immenses pièges tendus au long du cheminement de la Quête.

Pièges du Corps : hédonisme, instrumentalisation de l'autre, recherche du plaisir superficiel et immédiat. Shlomoh tombera dedans et n'en réchappera pas ; notre époque non plus.

Pièges du Cœur : narcissisme, dandysme, adoration des apparences et du paraître, attrait du luxe, suffisance et arrogance, nombrilisme.

Pièges de l'Esprit : académisme, scientisme, rationalisme, logicisme, réductionnisme, bref adoration de l'intelligence par l'intelligence et pour l'intelligence : une intelligence en boucle qui tourne en rond, comme le font les philosophies du sujet. Notre époque aussi est tombée dans ce piège-là.

Pièges de l'Âme, enfin : mysticisme ! Nous en avons déjà suffisamment parlé pour ne pas devoir y revenir.

Il n'y a pas de cheminement spirituel sans épreuves, et il n'y a pas d'épreuves sans risques et dangers.

Mais l'Amour n'est-il pas un enjeu suffisamment exaltant pour braver ces obstacles ? Car nous voilà revenus à un préalable essentiel : il n'y a pas de Quête sans Désir et Volonté, donc sans courage, ténacité et opiniâtreté.

Aucune démarche initiatique ne peut être un « long fleuve tranquille ». C'est, au fond, le message essentiel et central du Cantique.

La Shoulamit, aveuglée par sa Quête de l'Amour, s'amourache de Shlomoh qui n'est pas, qui ne peut pas devenir l'Aimé dont elle rêve. Mais elle se dessillera. Elle surmontera sa déception. Elle grandit. « Ce qui ne me tue pas me renforce », dira Nietzsche. Elle se reconstruit et repart vers sa montagne, vers sa vigne qui est devant elle.

Elle ne reviendra plus jamais, malgré les cris de Shlomoh (qui s'en consolera bien vite, n'en doutons pas) : « Reviens, reviens la Shoulamit, reviens, reviens et nous verrons par toi. »

Elle ne reviendra pas. Elle a grandi !



Un peu après l'épilogue : Hymnes à l'Amour...

L'Amour tend à la fusion des parties en un Tout qui les dépasse et les transcende en les grandissant chacune.

L'Amour est la synthèse dialectique entre individuation (aller au bout de soi-même) et intégration (se dépasser dans un plus grand).

Dans la verticalité de l'Amour, le plus Profond et le plus Sublime se rejoignent.

L'Amour est le chemin de la Liberté.

L'Amour, ce n'est pas aimer les hommes ; l'Amour, c'est aimer ce qui dépasse les hommes et qui leur donne sens et valeur. Les hommes ne sont que des véhicules.

L'Amour, c'est vouloir se dépasser dans la fusion avec l'Autre (quel que soit cet Autre) ; ce n'est jamais se nier pour l'Autre.

Il ne s'agit pas de combattre le Moi mais de le dépasser, d'en faire le véhicule, utile mais banal, de la complexification cosmique.

Se détacher du Moi, ce n'est pas le détruire ; c'est l'utiliser comme on utilise un papier pour se torcher.

Le christianisme a totalement dévoyé l'idée d'amour en en faisant le chemin morbide du sacrifice et du martyr de soi.

Aimer, ce n'est pas se détruire pour l'autre, mais c'est se construire avec l'autre.

Il est impératif de réhabiliter l'Amour en le déchristianisant.

Face à l'Amour apollinien, éthéré et idéaliste du christianisme, doit renaître l'Amour dionysiaque, chtonien et créateur du paganisme.



Et si l'on parlait d'amour...

Pascal affirmait : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

L'âge noétique paraphrase : « La passion a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Abandon de la raison ? Irrationalité ? Antirationalisme ?

Non !

Il ne s'agit pas de cela. Tout va bien plus loin, bien plus profond.

Il s'agit de remettre la raison à sa juste place, dans sa juste perspective.

Il s'agit d'inverser la logique voltairienne, de retourner l'idéal des « Lumières » : la raison doit être subordonnée à la passion.

La raison, jamais, n'a rien créé de grand.

Tous les grands créateurs, même et surtout scientifiques (de Galilée à Einstein ou Bohr, en passant par Newton, Cantor ou, parangon du genre, Évariste Gallois...), sont d'abord des passionnés qui utilisent, après coup, leur raison pour justifier et formaliser leurs trouvailles géniales et irrationnelles (transrationnelles, vaudrait-il mieux dire...).

Parler de vocation ou de finalité, ou parler de passion, c'est du pareil au même.

Chaque être vivant, chaque système ne vit que pour réaliser ses passions.

Le principe entéléchique joue à plein, partout, toujours.

La raison n'est plus alors qu'un code de justification et d'approbation sociales des passions individuelles.

Néoromantisme ?

Oui, peut-être...

Nietzsche a été boire à cette source-là, auprès de Goethe, de Novalis, de Schlegel, dans la métaphysique de Hemsterhuis, dans la mouvance de « *Sturm und Drang* »...

Oui, peut-être...

Devenir homme d'émotion plutôt qu'homme de performance.

Distanciation de l'homme pour l'homme et réinsertion dans la Nature et épanouissement dans la Création.

Ne se fier qu'à son propre génie¹ !

Construire sa vie comme une œuvre d'art, avec toute l'implication et tout le détachement² que cela induit. Se dédicacer totalement, radicalement, à son œuvre et s'oublier soi-même.

Contre le « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux » de Platon, affirmer fermement : « Oublie-toi toi-même et tu connaîtras la Vie et tous ses dieux et toutes ses richesses. »

Aller au bout de ses passions.

Aimer, d'abord.

Aimer follement : la Vie, la Nature, le Réel, le Divin.

Créer sans cesse.

Réinventer tout, perpétuellement.

La Vie n'est pas un raisonnement.

La Vie est un accomplissement au-delà de toute raison.

La raison justifiera, éventuellement, après coup.

Mais qu'importent les justifications si, au bout de l'acte, le monde est un peu plus beau, un peu moins douloureux, un peu moins misérable, un peu plus riche de sens et de connaissance.

La femme que j'aime mérite infiniment plus de soins et d'attentions et de dévotion que toutes les lois et que tous les codes que les hommes se sont inventés pour s'obliger à vivre ensemble le moins mal possible.

Il n'y a pas de « vivre ensemble » possible s'il n'y a pas de passion commune, de projet commun pour fédérer les cœurs et les énergies.

L'homme n'est pas un animal social.

La société est un mal parfois nécessaire pour vaincre ensemble ce que l'on ne peut pas vaincre seul : rien de plus.

Le « vivre ensemble » n'est jamais un but possible, une fin en soi.

Répétons encore cette jolie pensée d'Antoine de Saint-Exupéry : « S'aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction. »

1 Lire *Le Romantisme allemand* de Philippe Royer, MA éditions, 1985.

2 L'artiste authentique crée son œuvre non pour lui mais pour elle. Sa souffrance créatrice est une offrande. Lui n'est que le « porteur » de l'élan créateur qui l'habite. Toute œuvre de création est acte d'amour ou n'est pas.

Ce mot-là est probablement la clé pour s'échapper de la désespérance ambiante de l'âge moderne finissant.

Il faut un nouveau projet à l'homme, à l'humanité.

Il leur faut du sens.

Il leur faut un regard orienté.

Depuis toujours, raison et passion s'affrontent.

Depuis longtemps, la raison a triomphé, reléguant la passion dans les placards des gynécées.

Mais, depuis aussi longtemps, la passion alimente un courant souterrain vivace qui affleure de temps en temps.

Curieux paradoxe : l'histoire de la pensée et de la création en Occident s'affiche comme rationaliste et raisonnante, mais s'alimente exclusivement ou quasi aux sources de ce ru qui s'oppose à elle de toutes ses fibres.

N'est-ce pas Einstein qui disait : « L'état d'esprit qui permet à un homme de réaliser un travail de ce genre (...) est semblable à celui de l'adolescent religieux ou de l'amant ; l'effort quotidien ne procède d'aucun programme ni d'aucune intention délibérée, mais vient directement du cœur » ?

N'a-t-il pas dit aussi : « La science stagnera si on la met au service d'objectifs pratiques » ? Profession de foi noétique avant l'heure ?

Il ne s'agit pas de récuser ou d'accuser la raison.

Il s'agit de lui dénier tout droit de primat.

Le meilleur de l'homme n'est pas raisonnable.

Il ne peut pas l'être. Il ne doit pas l'être.

Tout ce qui est n'est que par désir.

Le désir est le seul moteur du devenir.

Et le désir n'est pas rationalisable.

Mais soyons clairs : il s'agit de désir au sens métaphysique et cosmique, il ne s'agit pas de caprice égotique et infantile.

Par désir, il faut comprendre cette irrépressible réponse à un besoin de fusion au tout – c'est l'autre nom de l'Amour – au travers de cette

fusion intime avec tout ce qui vit, avec tout ce qui est et aime et souffre et rit.

Romantisme ?

Encore une fois : oui, peut-être...

Mais pourquoi pas ?

La tyrannie de la rationalité qui vouait toute forme de sensibilité, de sentimentalité aux gémonies de l'irrationalité n'a plus aucun sens.

La raison a montré comment elle peut aussi mener à l'impasse la plus infâme : la rationalité technique des usines d'extermination d'Auschwitz, la rationalité idéologique du Goulag ou de la Révolution culturelle chinoise, la rationalité politique des justifications d'Hiroshima, faut-il allonger la liste avec les rationalités démagogiques des décisions anti-écologiques de nos politiques absurdes, avec la rationalité des universités à continuer d'avancer dans leur cul-de-sac académique, avec la rationalité d'un monde économique dément que rien ne décourage de la spéculation suicidaire à court terme ?

Si c'est être romantique que de refuser de ramener l'homme à une simple machine, si c'est être romantique que de voir dans l'émotion, l'intuition et la sensibilité un guide bien plus sûr que le raisonnement sophiste, si c'est être romantique que de constater que les plus grandes choses de la vie échappent à tout raisonnement, si c'est être romantique que de lire l'histoire comme une incroyable tresse à deux brins, celui des guerres rationnelles et celui des créations géniales, alors pourquoi continuer de se raidir ?

Oui, la raison pure est une impasse.

Oui, l'avenir sera romantique ou ne sera pas.

Oui, la vie n'est pas rationnelle et elle s'en porte très bien.

Oui, l'avenir se crée librement, de façon imprévisible, déraisonnable, incongrue, étonnante, mystérieuse et miraculeuse.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'avancer CONTRE la raison, mais de la dépasser, de la remettre à sa juste place, de l'utiliser sans qu'elle nous utilise, sans qu'elle nous manipule, sans qu'elle nous tyrannise.

Ni rationalité, ni irrationalité, mais transrationalité ou métarationalité, comme on voudra.

La Vie est d'abord, la Vie est avant tout, la Vie est surtout une histoire d'Amour.

Le grand défi que nous lance la révolution noétique est celui-là : l'homme peut-il redevenir amoureux ?

L'homme peut-il enfin mettre son orgueil au placard et voir la Vie offerte et nue sans la violer, sans se l'accaparer, sans l'enfermer dans ses harems glauques ?

L'homme pourra-t-il enfin voir la Vie comme une merveille et lui offrir toute sa dévotion ?

Aimer la Vie comme on aime une Femme¹.

La voir évoluer vers toujours plus de complexité et de dématérialisation.

S'inscrire amoureusement dans son mouvement pour l'aider, de toute son âme, à s'épanouir, à s'accomplir selon son désir.

Théodore Monod écrivait dans *Et si l'aventure humaine devait échouer*²... : « La connaissance³ dissèque, démembre, particularise : elle découpe en tranches, de plus en plus minces d'ailleurs, la réalité pour mieux en décrire, puis en expliquer, les éléments et les mécanismes. Elle s'enferme dans un pointillisme d'où se sont retirés le sens du cosmique, la fascination de l'universel, la nostalgie de la totalité, abandonnés aux poètes, aux artistes, aux mystiques. »

Retrouver ce sens de la totalité du Tout, ce sens de l'Un, cette appétence pour l'unification, la fusion, la communion, bref : l'Amour universel et cosmique...

1 Étant homme, c'est évidemment ainsi que je formule la chose, mais toutes les formulations symétriques qui conviendraient mieux aux femmes ou aux homosexuel(le)s seraient autant de cadeaux... !

2 Grasset, 1992.

3 Le mot « connaissance » est pris ici par Monod au sens de savoir scientifique, académique, analytique...

Quoi de moins rationnel ? Quoi de plus romantique ? Quoi de plus essentiel ?

Dépasser l'égo (tous les ego) par le cosmique et l'universel.

Dépasser tous les orgueils, tous les caprices, par et pour l'accomplissement de l'œuvre globale.

Dépasser l'homme et l'humanité et les mettre au service de ce qui les transcende absolument, radicalement.

Romantisme ?

Romantisme de la transcendance et du dépassement ?

Romantisme du surhumain¹ avec Nietzsche ?

Si c'est cela le romantisme, alors il ressemble fort à l'indispensable pragmatisme de demain !

Le romantisme aspire avant tout à une communion essentielle et existentielle avec le Réel et son mystère.

Il est l'antithèse de l'idéalisme rationaliste qui veut, à tous crins, réduire le Réel à quelques concepts, briques ou lois élémentaires et universels.

La Vie n'est pas un raisonnement.

Elle est éruptive, volcanique, épanchant ses laves de désirs et de créations là où elle peut.

La Vie est chthonienne, dionysiaque.

Apollon et Jésus se meurent.

Dionysos et Shiva triomphent.

Le grand Pan ressuscite.

Le mystère reprend ses droits contre toutes les simplifications, contre tous les aveuglements, contre toutes les supercheries de la raison raisonnante : la Vie est un mystère, l'Univers est un mystère, Dieu est un mystère.

Jamais les filets de la raison ne les captureront eux-mêmes : ce qu'ils capturent parfois, ce sont des phantasmes les concernant.

1 Non pas de l'homme supérieur (ce qui n'est qu'une fable de tyrannie et de bêtise) mais de ce qui est supérieur à l'homme. La nuance est si capitale qu'il est toujours indispensable de la souligner !

Aimer : voilà le mot-clé !

La Connaissance, ce fondement de la noosphère, est d'abord Amour.

Connaître, c'est Aimer !

Savoir n'est pas connaître.

Pour savoir, il suffit de regarder ce que l'on veut savoir. De l'extérieur. En observateur.

Mais pour connaître, il faut devenir ce que l'on veut connaître.

Con-naître : naître avec...

Fusionner.

Fusion : désir de faire Un. Amour.

La connaissance authentique est toujours un acte d'amour.

La création authentique aussi.

La noosphère, ainsi, devient le lieu cosmique de la réalisation de l'Amour, de son expression, de son actualisation, de sa concrétisation.

Curieux paradoxe que d'en arriver là...

Reliance étonnante avec l'hébreu : « aimer » au sens le plus érotique et « connaître » sont le même verbe... « Et Adam connut Ève » : deux sens, mais un seul chemin.

L'âge noétique devra retrouver cette synonymie fondamentale.



*La rédaction de ce manuscrit a été achevée ce 08/09/2013,
lendemain du début de notre nouvelle année 5774,
dans notre ferme du Cérizot, dans le Morvan.
Marc Halévy*

marc@noetique.eu

Table des matières

Un peu avant le prologue :	
Un livre étrange...	5
Prologue : De l'Amour...	11
Introduction	11
Amour de la Femme	19
Amour du Réel et de la Nature	25
Amour du Divin	32
Premier acte :	
Le Cantique des cantiques...	39
L'organisation du poème	39
Le texte du poème	44
Intermède poétique : Dodi li...	61
Deuxième acte : Thèmes et principes...	63
L'Amante	69
L'Aimé	75
Le Jardin	80
La Quête	86
La Sœur-Épouse	92
L'Éros	97
Les Gardiens et la violence	103
Le Corps et la Beauté	108

Le Liban de l'étrangère qui descend	113
Le Vin et l'Ivresse	118
Le Parfum et l'Invisible	124
Le Printemps et le Temps nouveau	130
Les Filles de Jérusalem	136
Intermède poétique	143
Troisième acte : Textes et mots...	145
Épilogue :	
Le Quatenaire de la Spiritualité...	217
Introduction	217
L'Amour de la Vie par l'Éthique et la Présence du Corps, en vue de la grande Santé	220
L'Amour de la Nature par l'Esthétique et la Reliance du Cœur, en vue de la grande Beauté	224
L'Amour du Réel par la Métaphysique et l'Intelligence de l'Esprit, en vue de la grande Vérité	229
L'Amour du Divin par la Mystique et la Résonance de l'Âme, en vue de la grande Unité	236
Final	242
Un peu après l'épilogue :	
Hymnes à l'Amour...	247